

PAGES  
MANQUANTES

## W. LEGAULT

**Horloger, Bijoutier et Opticien**

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

**PRIX MODERES,**

626, Parc Lafontaine, Montréal.

## La Place Sure et Fashionnable

Pour Parfums, Savons, Poudre et les meilleurs articles de toilette et d'hygiène pour tous, surtout la femme.

Pour tous les articles servant à la photographie : toutes les qualités, toutes les variétés, toutes les quantités.

Pour faire remplir avec soin et promptitude toutes les prescriptions.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir; il retournera avec les médicaments.

**S. MOISAN, Pharmacien,**

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730

### DEVELOPPEZ VOTRE BUSTE

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes, de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

**DR KELLY Company**  
Dept. 359,  
Buffalo, N. Y.



## L'Almanach du "Samedi"

Des personnes nous demandent s'il reste encore des exemplaires du Grand Almanach Illustré du "Samedi".

Nous sommes en mesure d'en faire parvenir quelques-uns à quiconque enverra

**Dix Centins**

avec son nom et son adresse bien lisiblement écrits à Poirier, Bessette et Cie, 200, boul. St-Laurent, Montréal.

## Prochainement

Le "Samedi" commencera la publication d'un autre grand feuilleton du plus favori romancier parmi nos lecteurs, **Paul Bertnay.**



## *Ciel de Mars*

Ciel de Mars, à l'azur si clair qu'il donne envie  
De nager nu parmi son golfe éblouissant,  
Ne vas-tu pas ternir ton regard innocent  
A voir sans fin rouler en bas la sombre vie ?

Tendre ciel ingénu comme un rêve enfantin,  
Qui sembles étranger à toute chose vile,  
Et qui, limpide et chaste au-dessus de la ville,  
Luis tout l'après-midi comme un ciel du matin,

A voir ainsi, d'en haut, sur la terre profonde  
Les hommes agiter leur long tumulte obscur,  
Ne vas-tu pas ternir ton virginal azur,  
Beau ciel aussi naïf qu'aux premiers jours du monde ?

Où, c'est un jeune ciel comme toi qui riait  
Sur les continents verts et les vagues houleuses,  
Au temps primordial des bêtes fabuleuses,  
Quand n'avait pas encor paru l'homme inquiet.

Aux jours vertigineux où la terre naissante  
Palpitait dans les eaux tièdes des océans,  
Où les grands animaux, informes et géants,  
Affrontaient sans penser leur force adolescente,

Quand n'errait pas encor, parmi l'immensité  
Où sa raison s'étonne et souffre, solitaire,  
L'homme mystérieux qui créa sur la terre  
Haine, mensonge, orgueil et vice et cruauté,

Et qui pourtant, beau ciel, fit aussi ta beauté  
En mettant dans ton vide infini son mystère !

Fernand Gregh.

# La Revue Populaire

**PARAIT TOUS LES MOIS**

**ABONNEMENT:**

**Canada et Etats-Unis:**

**Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts**

**Montréal et Etranger:**

**Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts**

**Par Poste - - - - - le No 15 cts**

**POIRIER, BESSETTE & Cie**

**Editeurs-Propriétaires,**

**200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL**

**Tél. Bell Main 2680**

**Vol. 3, No 3, Montréal, Mars 1910**

## Carême Payen

**E**N recherchant quelque documentation sur le carême, j'ai trouvé ce fait assez piquant et que, pour ma part, j'ignorais absolument: les payens d'une certaine époque avaient un carême, mais il consistait à s'abstenir de légumes et à s'en tenir aux viandes. L'empereur Julien, en sa qualité de maître de la religion de son empire, disait dans son discours sur la "Mère des Dieux": "Au premier abord, il semble ridicule que la loi sainte permette l'usage des viandes et interdise les légumes. Les légumes ne sont-ils pas inanimés, et les viandes n'ont-elles pas été animées? N'est-il pas vrai que, en se nourrissant de légumes, on ne nuit à aucun être vivant, tandis que l'on ne peut se nourrir de viande sans immoler et égorger des animaux qui souffrent et sont réellement tourmentés? Voilà ce que disent les impies. On permet, disent-ils, de manger les légumes à tiges, et l'on défend les racines, par exemple, les raves; on laisse aussi manger des figues, mais on défend les grenades et les oranges.

"Le but de l'abstinence est l'élévation des âmes. La loi défend donc, avant tout, de se nourrir des grains enfouis dans la terre, parce que le dernier des êtres, le rebut de toutes choses, et que c'est sur elle que se sont réfugiés tous les maux. La loi nous recommande plutôt de fixer nos regards vers le ciel et même au-delà du ciel. Il y a pourtant des gens qui se nourrissent des cosses de certaines graines, regardant ces cosses, moins comme une graine que comme le légume même qui en est sorti, vu qu'elles se sont élevées en l'air et n'ont point de racines dans la terre, à laquelle elles adhèrent seulement comme les baies du lierre à l'arbre, et le fruit de la vigne au cep. On nous défend donc la graine des plantes, tandis qu'on nous permet l'usage des fruits et des légumes, non de ceux qui sont en terre, mais de ceux qui en sont sortis et qui s'élèvent en l'air. Voilà pourquoi la partie de la rave qui se plaît dans la terre nous est interdite; celle, au contraire, qui en sort pour monter en haut nous est permise comme étant pure.

"Enfin, l'on nous défend toute espèce de poisson, et cette défense nous est commune avec les Egyptiens. Or, je vois deux raisons pour lesquelles on doit s'abstenir de poisson durant les jours d'abstinence. La première, c'est qu'il ne convient pas de se nourrir d'aliments que l'on ne sacrifie pas aux dieux. Sans doute, nous en sacrifions dans certaines cérémonies mystiques, mais ce n'est jamais dans les sacrifices d'honneur, qui n'admettent que des mets que l'on peut partager et servir sur la table des dieux. Or, nous n'immolons pas de poissons dans les sacrifices d'honneur, parce que nous ne nous occupons ni de la nourriture, ni de la multiplication de ces animaux, et que nous ne formons pas de troupeaux de poissons comme de boeufs."

**D'Argenson.**



### COLOGNE ET LE RHIN

Il n'est peut-être pas au monde de plus beau fleuve que le Rhin. Il n'en est peut-être pas non plus de plus riche en souvenirs historiques. Il n'en est sûrement pas un seul qui longe autant de villes remarquables, de châteaux ou de simples ruines riches en souvenirs.

Parmi ces villes, on place Cologne au premier rang pour la splendeur, la richesse et la renommée.

Cologne a joué un rôle même du temps de l'Ancienne Rome. C'est là que Trajan apprit qu'il venait d'être nommé empereur.

Là encore que Vitellus et Silvanus furent revêtus de la pourpre impériale et que le dernier était bientôt assassiné.

Ce qui frappe quand on approche de cette opulente cité, c'est le grand nombre des églises.

La plus noble, la plus majestueuse, la plus célèbre est la cathédrale dont les traits principaux et les immenses proportions se détachent bien sur notre gravure.

Il y a quelques années on lui fit subir des modifications fort intelligentes et exécutées avec succès.

Auparavant, elle ressemblait, a dit un écrivain, à un énorme vaisseau sans mats: il manquait à ses tours le couronnement qui a si harmonieusement métamorphosé l'ensemble.

Beaucoup d'experts la tiennent pour le plus magnifique édifice gothique du monde entier.

Commencée en 1248, elle ne fut terminée qu'en 1883.

La pose de la dernière pierre fut l'occasion de cérémonies dont on garde un pieux et glorieux souvenir dans cette partie de l'Allemagne.

L'empereur Guillaume et presque tous les princes de l'empire y assistèrent.

Ses tours ont une altitude de 511 pieds!

Il y a 145 pieds d'espace entre la nef et la voûte!



### LES FETICHES D'ALASKA

TOUT ce qui se rapporte à l'Alaska offre quelque intérêt pour nous gens du Canada, car, comme on l'a dit, l'Alaska fait pratiquement partie de notre pays. On se demande encore comment il se fait que l'Angleterre n'en ait pas fait l'acquisition de la Russie, son ancien propriétaire, qu'elle ait laissé les Etats-Unis en devenir les maîtres.

On peut donner comme explication que l'Angleterre ne s'occupe que des contrées qui contiennent des richesses connues ou qui peuvent servir à ses fins maritimes ou commerciales. Et autrefois, l'Alaska n'apparaissait que comme une immense presqu'île sans valeur stratégique, sans richesse, sans population utilisable, avec un sol fait de glace presque perpétuelle.

A cette époque, la Russie y tenait si peu, le connaissait si peu qu'elle le cédait pour quelques milliers de dollars aux Américains.

Ceux-ci, grands fureteurs, gens d'un nez

subtil et sûr, avaient comme humé la richesse de l'Alaska.

Les événements leur donnèrent raison.

En trois ou quatre ans, ils avaient retiré assez de l'Alaska pour rentrer dans les fonds que représentait la dépense d'achat; aujourd'hui, il ne se passe pour ainsi pas de mois sans que l'on ne signale la découverte et l'exploitation d'une nouvelle source de revenu.

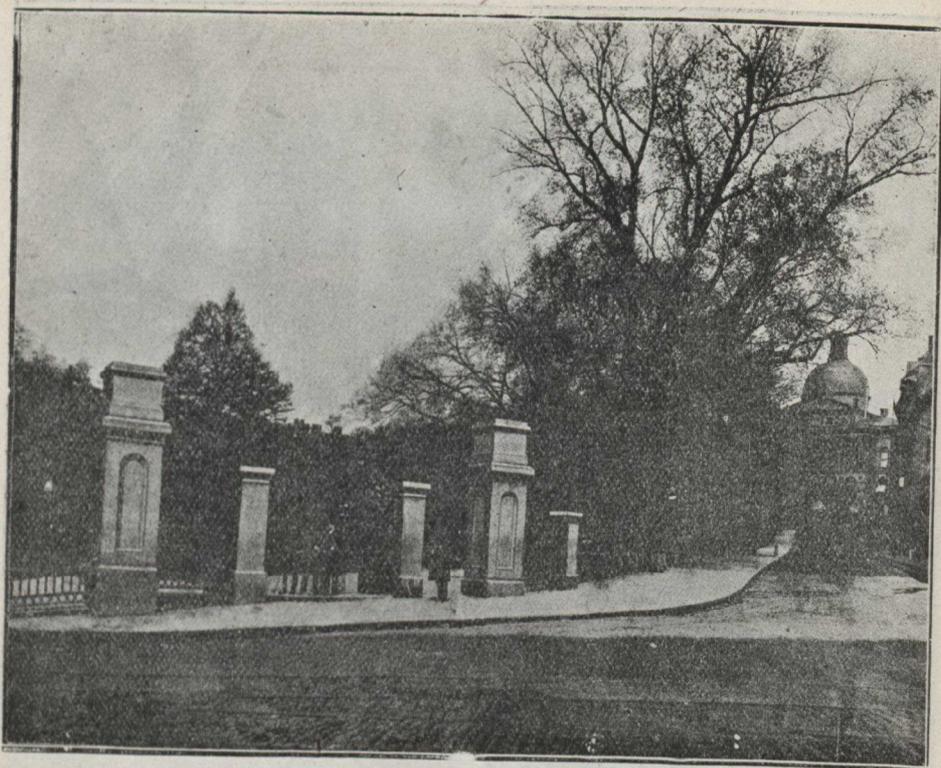
Il ne faut pas oublier que l'Alaska est la continuation de notre Yukon.

Or, dans cet Alaska, ce qui frappe le plus vivement la curiosité, ce sont les fétiches sur poteaux, les "Totem Poles", comme dit l'Américain.

Le totem est un animal que le sauvage d'Alaska s'est choisi pour divinité.

Plus le totem sculpté est bizarre, fantastique, plus cette divinité semble avoir de l'importance.

On ne saurait imaginer l'extrême variété de ces totems et de leurs poteaux.



LA "COMMON" DE BOSTON

CHACQUE grande ville possède un jardin public, un square dont elle est particulièrement fière. Certains de ces oasis d'un autre genre ont une réputation mondiale. Et quand on arrive dans la ville où ils se trouvent, on s'empresse d'aller les visiter et les parcourir. Qui de nous voudrait aller à New-York sans au moins traverser le Central Garden qui a les proportions d'une petite ville.

À Boston, ils ont la "Common". Notre gravure n'en fait voir que l'entrée principale.

Nous avons passé de nombreuses heures dans ce merveilleux jardin que tout Bostonnien n'est pas loin de considérer comme un lieu sacré. Bien que dans un quartier d'activité intense, la "Common" est avant tout un lieu d'isolement et de repos.

Elle date de 1634 et a toujours été une propriété publique.

La "Common" est, à la fois, un jardin et une forêt en miniature.

Séparé par une seule rue se trouve un

autre square le "Public Garden" qui a une superficie de 22 acres.

Le "Public Garden" est un fac-simile assez frappant de Venise.

Les deux endroits réunis forment donc une étendue de soixante et dix acres dont pas un pouce n'a été négligé sous le rapport de l'ornementation.

La grande beauté de la "Common" se trouve assurément, dans ses arbres dont on prend le plus grand soin. Il y en a de fort anciens et il y a renouvellement constant. C'est là que nous avons vu pour la première fois des arbres portant, à une dizaine de pieds du sol, une collerette qui empêchent les parasites de détruire leur feuillage.

La "Common" a pour voisins, sur trois côtés, des édifices très beaux et dont la plupart ont une histoire, notamment le Capitole, la Bibliothèque Publique, la Bibliothèque Athenaeum, le Temple Maçonique, le Music Hall et un vieux cimetière où d'illustres patriotes reposent.



STOCKHOLM, CAPITALE DE LA SUEDE

**S** TOCKHOLM est la capitale de la Suède. Les voyageurs les plus entendus et les plus autorisés assurent que c'est une des villes les mieux situées du monde.

On l'a souvent appelée la Venise du Nord. Elle s'élève sur six îles. Elle est sillonnée de beaux cours d'eau qui lui donnent un aspect tout particulier.

Ces eaux viennent d'un joli lac, le Malar, situé à un demi-mille et qui a son écoulement vers la Baltique.

En passant dans Stockholm ces eaux ont une grande rapidité et donnent l'illusion de cascades amoindries.

A l'endroit où elles ont la plus grande étendue, formant un port assez considérable, se voient plusieurs steamers qui font le service côtier de la Suède.

Puis l'on voit sillonnant les petits cours une infinité de vaisseaux de la dimension de nos remorqueurs.

Ce sont les bateaux traversiers de Stockholm et leur utilité comme leur agrément n'ont pas besoin d'être décrits.

Stockholm est une des rares grandes villes où ne se voient pas de tramway, ce qui s'explique par le fait de ces cours d'eau qui en sont comme les grandes artères. Le bateau est le tramway.

Sur quelques-unes des îles, il y a de magnifiques jardins, de nombreuses places d'amusements.

De fait Stockholm est une ville d'été idéale. On y vit beaucoup en plein air durant la belle saison. Dans cette région très avancée dans le nord, il n'y a presque pas de noirceur.

Les longues soirées, à peine obscures, sont une chose qui surprend et charme davantage les touristes.

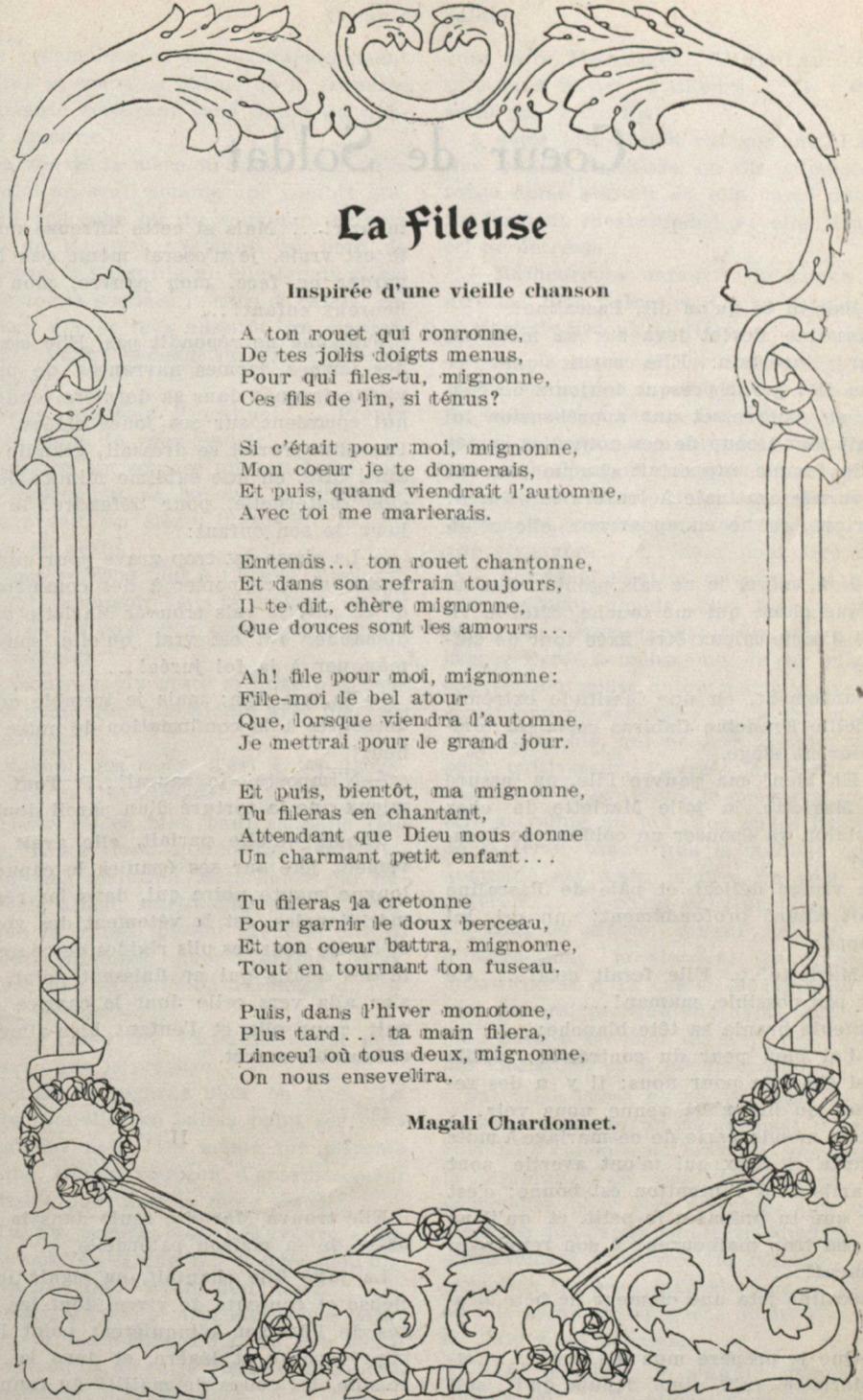
Les citoyens de Stockholm sont renommés pour leur hospitalité large et bien entendu, ce qui, ajouté aux charmes de la ville, fait de celle-ci le rendez-vous de touristes nombreux et distingués.

(A suivre)

LA FILEUSE



Une princesse anglaise filant au rouet



## La fileuse

Inspirée d'une vieille chanson

A ton rouet qui ronronne,  
De tes jolis doigts menus,  
Pour qui files-tu, mignonne,  
Ces fils de lin, si ténus?

Si c'était pour moi, mignonne,  
Mon coeur je te donnerais,  
Et puis, quand viendrait l'automne,  
Avec toi me marierais.

Entenâs... ton rouet chantonne,  
Et dans son refrain toujours,  
Il te dit, chère mignonne,  
Que douces sont les amours...

Ah! file pour moi, mignonne:  
File-moi de bel atour  
Que, lorsque viendra l'automne,  
Je mettrai pour le grand jour.

Et puis, bientôt, ma mignonne,  
Tu fileras en chantant,  
Attendant que Dieu nous donne  
Un charmant petit enfant...

Tu fileras la cretonne  
Pour garnir le doux berceau,  
Et ton coeur battra, mignonne,  
Tout en tournant ton fuseau.

Puis, dans l'hiver monotone,  
Plus tard... ta main filera,  
Linceul où tous deux, mignonne,  
On nous ensevelira.

Magali Chardonnet.

# Coeur de Soldat

## I

—Sais-tu ce qu'on dit, Pascaline?

Pascaline Portet leva sur sa mère un regard incertain. Elle savait que "ce qu'on dit" garde presque toujours un chagrin en réserve, et une appréhension lui venait tout-à-coup de ces nouvelles que la vieille femme rapportait chaque jour de sa tournée matinale à travers le village. Pourtant, calme en apparence, elle répliqua :

—Non, mère, je ne sais point... Si c'est quelque chose qui me touche, dites-le vite... J'aime mieux être fixée tout de suite...

Lourdement, en une lassitude extrême, la vieille Francine Cabiras se laissa tomber sur un siège.

—Eh bien! ma pauvre fille, on assure que Mariette, la jolie Mariette de chez Loustalot, va épouser un coiffeur de Lembeye!

Le visage délicat et pâle de Pascaline s'était altéré profondément; un cri lui échappa :

—Mariette!... Elle ferait cela!... Ce n'est pas possible, maman!...

L'aïeule branla sa tête blanche :

—J'ai bien peur du contraire!... Elle est si changée pour nous; il y a des semaines qu'elle n'est venue nous voir... Tout le monde parle de ce mariage à mots couverts et ceux qui m'ont avertie sont des amis dont l'intention est bonne; c'est pour que tu prépares le petit, et qu'il ne soit pas trop malheureux à son retour du régiment!...

Pascaline jeta une clameur de bête blessée :

—Que je prépare mon fils, moi?... Cette Mariette qu'il aime depuis qu'il sait penser!... Ah! Dieu! il est capable d'en

mourir!... Mais si cette affreuse nouvelle est vraie, je n'oserai même pas le regarder en face, mon pauvre, mon malheureux enfant!...

Francine ne répondit pas. Elle essayait des larmes, larmes navrées de pauvre vieille frappée dans sa dernière tendresse, qui coulaient sur ses joues ridées. Mais Pascaline Portet se dressait, grandie pour ainsi dire, en une sublime minute de passion maternelle, pour défendre le bonheur de son enfant :

—La chose est trop grave pour que l'on puisse s'en rapporter à des commérages; de ce pas, je vais trouver Mariette et lui demander s'il est vrai qu'elle songe à manquer à la foi jurée!...

—Va, ma fille; mais je tremble que tu ne courres à la confirmation de notre malheur!

—N'importe! je saurai!... Tout vaut mieux que la torture d'un pareil doute!

Tandis qu'elle parlait, elle avait hâtivement jeté sur ses épaules le capuchon, longue mante noire qui, dans les régions méridionales, est le vêtement des veuves, et droite dans les plis rigides de ce symbole des deuils qui ne finissent point, elle s'en alla vers celle dont le caprice détestait, pour elle et l'enfant bien-aimé, un redoutable secret.

## II

Elle trouva Mariette seule dans la salle basse de sa maison paternelle.

La jolie fille chantait, en cigale insoucieuse et contente de vivre, dont les nuages de l'horizon n'inquiètent point l'âme imprévoyante et légère, et dans la cour voisine, les coups de maillet du tonnelier Loustalot frappant ses barriques en ca-

dence rythmaient d'un accompagnement ironique et sourd ce poème de la jeunesse inconstante célébrant sans doute de nouvelles amours...

A la vue de la mère du soldat, immobile et droite au seuil comme une sombre statue du reproche ou du souvenir, la voix claire de Mariette s'éteignit au bord de ses lèvres et l'aiguille qu'elle tenait glissa de ses doigts soudain inertes et raidis; cependant, elle se leva aussitôt, un empressement exagéré cachant la gêne subite de son coeur:

—Vous, madame Pascaline!... Prenez donc la peine de vous asseoir!

Gracieuse, un sourire un peu forcé tordant légèrement sa bouche de grenade, elle avançait un siège; Pascaline le repoussa du geste.

—Nous verrons tout à l'heure, Mariette, si je dois m'asseoir dans ta maison, ou, au contraire, en passer la porte pour ne jamais revenir!

Et, montrant du geste le linge que couvrait la jeune fille, elle ajouta avec une ironie sombre:

—Dis-moi, ma belle, c'est à ton trousseau que tu travailles-là?

Mariette releva bien haut sa belle tête brune. Toute trace d'embarras avait disparu de son maintien. Batailleuse par nature, elle aimait mieux l'agression déclarée que la prière, devant laquelle elle se fût sentie honteuse, sinon désarmée, et ce fut avec une satisfaction vaillante qu'elle accepta le combat.

—Vous l'avez dit, Pascaline: c'est mon trousseau que je prépare.

Pascaline la regarda bien en face. La fille du tonnelier ne baissa point ses yeux de diamant noir. Du même ton d'ironie hautaine, où un soupçon d'amollissement se glissait pourtant, la mère reprit:

—Tu t'y prends bien à l'avance, Mariette: oublies-tu que ton fiancé, mon fils, ne sera pas libéré avant deux ans?

Un sourire railleur vint aux lèvres pourpres de la belle fille. Puis, un bon sentiment triompha de cette victoire mesquine. Sérieusement, elle prononça:

—Pardonnez-moi la peine que je vais

vous faire, Pascaline!... Vous l'auriez appris sans tarder, d'ailleurs... Jé n'épouserai pas votre fils!

A cette affirmation catégorique, Pascaline oublia l'attitude qu'elle s'imposait; toute fierté s'abolit en elle dans un effondrement inexprimable et elle jeta un cri de détresse:

—Malheureuse enfant! Qu'oses-tu me dire là? Jean t'aime et il a ta parole!...

Mariette secoua la tête:

—Je la reprends, articula-t-elle avec calme, mais d'un ton décidé... J'ai attendu trois ans, madame Pascaline. C'est assez, c'est trop! Je n'attendrai pas encore deux ans, d'autant que mon père parle de se remarier et que je ne saurais rester dans cette maison dont la maîtresse sera une étrangère... Et puis, pour être franche, j'ai bien d'autres raisons. J'ai beaucoup réfléchi depuis que Jean a voulu partir pour exempter son frère et m'a ainsi laissée livrée à moi-même. Je me suis découvert des goûts qu'un mariage avec lui serait loin de satisfaire. Si je me mariais avec votre fils, qui ne sera jamais qu'un petit cultivateur, j'aurais à souffrir du travail, de la pauvreté, je me verrais peut-être astreinte un jour aux rudes besognes de la terre, tandis que le coiffeur qui a demandé ma main m'offre un sort bien différent... Je vivrai dans un beau magasin tout en glaces: comme j'ai un peu d'instruction, je tiendrai les livres et m'installerai à la caisse élégamment parée; je serai presque une dame, enfin!... Mon parti a été tout de suite pris, madame Pascaline, et il est irrévocable!

Pascaline laissa glisser ses bras le long de son corps par un mouvement de vaincue. Elle connaissait assez la jeunesse et la tyrannie de ses impressions superficielles pour être certaine que cette créature pimpante serait irréductible et parfaitement incapable de résister à la séduction du beau magasin tout en glaces où elle serait presque une dame. Une seule plainte lui échappa:

—Ah! Mariette, je n'aurais jamais cru cela de toi!... Tu aimais mon Jean, pourtant!

Assombrie, la jeune couturière répliqua :  
—J'ai cru l'aimer... Il a été le plus cher compagnon de ma jeunesse... Pourquoi n'est-il pas resté?... Je ne voyais que lui, il y a trois ans; je serais sa femme aujourd'hui, et je ne le regretterais peut-être point...

Une insoutenable souffrance intime crispait les doigts de Pascaline sur son tablier noir :

—Mariette, faut-il que mon fils porte la peine de son sacrifice?... Tu le rappelaient il n'y a qu'un instant, Jean est parti pour exempter du service son frère aîné qui gagnait notre vie...

La fiancée du coiffeur haussa les épaules; sa jolie figure s'était durcie, et ce fut d'un accent de sécheresse implacable qu'elle répliqua :

—Oui, et tout le monde a trouvé que c'était bien beau de sa part!... Mais, que voulez-vous Pascaline? chacun son tour, n'est-ce pas? Il a choisi ailleurs entre sa famille et moi; je choisis aujourd'hui entre lui et un sort qui me plaît!... Pourquoi l'attendrais-je, puisqu'il n'a pas craint de me quitter sans y être forcé?... Qu'il soit donc courageux jusqu'au bout et comprenne bien que quand on est si bon fils, on ne sait peut-être pas bien aimer!...

Pascaline tourna les talons, blessée au plus sensible de l'âme par cette revanche qui trahissait la secrète rancune de la fiancée naguère momentanément sacrifiée au devoir, et faisait d'elle, de la pauvre mère saignante et meurtrie, l'instrument du désespoir de son fils adoré. Rentrée chez elle, sans répondre aux questions apitoyées de l'aïeule, elle s'affaissa sur sa chaise. Et, la tête entre ses mains, elle pleura longtemps, indéfiniment, le bonheur mort du petit soldat qui, à cette minute peut-être, chantait à pleine âme avec son régiment en marche, le long de quelque route de France...

### III

—Mère, je veux savoir la vérité! disait quelques mois plus tard à Pascaline, son

fils Jean qui venait d'arriver en permission. Je débarque à peine et je surprends chez tout le monde, au passage, une expression qui m'inquiète; on me serre la main d'un air de tristesse; on me parle doucement comme si on me plaignait. Et moi, je ne me trouve pas à plaindre, maman chérie! Pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu quitter ma garnison lointaine pour venir t'embrasser et te montrer, ainsi qu'à ma fiancée, mon galon de sergent que vous n'aviez pas encore vu. Dans moins de deux années, je reviendrai pour ne plus partir; nous serons tous réunis et aussi heureux qu'on peut l'être quand on se satisfait de sa pauvreté. Pourquoi donc semble-t-on s'apitoyer sur moi, mère, sur moi qui suis un fils choyé, un fiancé aimé et un bon soldat?

Pascaline avait pâli; elle détourna la tête pour cacher à Jean l'altération de ses traits. Elle l'avait bien senti qu'il lui serait impossible de le regarder en face, son enfant trahi et tout à l'heure désespéré! Et devant l'obligation cruelle de parler, de briser à jamais cette confiance qui s'affirmait de façon si sereine et simple, elle défaillait d'une intolérable angoisse. Ce fut l'aïeule qui trouva le courage de l'indéclinable aveu :

—Mon petit, dit-elle de sa voix chevrotante que l'émotion de cette minute poignante rendait presque inintelligible, on n'a pas tous les bonheurs à la fois!... Pourtant, tu les aurais bien mérités tous, toi qui t'es sacrifié pour tes deux mères, comme tu nous appelles si tendrement, et s'il ne fallait que la vie d'une pauvre vieille comme moi, tu serais comblé, mon fils, dans ta carrière et dans ton amour!...

Une involontaire solennité était venue, en ces dernières paroles, à la noble vieille femme qui eût donné, d'un grand élan, les dernières années qui lui restaient à vivre pour que son "petit" ne souffrit point; et troublé déjà par cette atmosphère de catastrophe qu'il respirait depuis son arrivée, Jean, au mot final, crut avoir compris :

—Mariette! s'écria-t-il, affolé... Ah! mon Dieu! elle est bien malade, morte peut-

## Coeur de Soldat\*

être, et personne n'a osé me l'apprendre!... Oui, c'est cela, je ne l'ai pas vue alors qu'elle aurait dû être la première à m'attendre!... Je l'ai perdue, dites, grand-mère?... Oh! parlez, mais parlez donc!...

Il secouait le bras de la vieille femme qui, lentement, tandis que Pascaline retenait ses sanglots, prononça:

—Oui, c'est bien cela: tu l'as perdue!... Sois courageux, mon enfant!...

Mais, au ton de l'aïeule, le soldat crut deviner que la perte de cette créature adorée n'était pas de la nature qui s'était tout d'abord imposée à son esprit en détresse. Il voulut demander des éclaircissements et n'osa. Son coeur tremblait à l'approche de l'irréparable; des idées confuses de trahison et d'abandon tourbillonnèrent dans sa tête alourdie où ce fut soudain comme un abîme noir, et il prit à deux mains son front brûlant en murmurant:

—Est-ce que je deviens fou?

### IV

Pascaline s'était ressaisie en face de ce désespoir où elle voyait sombrer son enfant:

—Jean, articula-t-elle très ferme, il faut que tu sois un homme!... Oui, celle que tu adorais et qui t'avait donné sa foi, a repris sa parole!...

Le jeune homme leva la tête, montrant sa face ravagée et ses yeux étincelants de la fièvre intérieure:

—Quoi! elle n'a pas voulu m'attendre? Elle, Mariette! Elle se serait fiancée à un autre?...

Les deux mères échangèrent un regard terrifié: Allons, il fallait avoir la force d'aller jusqu'au bout!

—Oui, mon Jean, confirma Pascaline, de cette intonation indicible où les mères savent mettre tant de consolante tendresse, elle s'est fiancée à un autre... et elle l'a épousé.

Le soldat poussa un cri, véritable clameur jaillie de l'être déchiré:

—Ah! la misérable!... Moi qui ne vi-

vais que par cette espérance!... Qu'est-ce que je vais devenir maintenant?

Il se tordait les mains; les deux femmes s'approchèrent, l'enveloppèrent de leurs bras:

—Jean, mon petit, mon enfant, balbutiaient-elles ensemble, est-ce que nous ne sommes plus là?... est-ce que tu ne nous aimes plus?...

Le jeune homme regarda ces deux chères vieilles dont il était l'unique raison de vivre:

—Si, fit-il, sombre à effrayer, je vous aime à recommencer pour vous mon sacrifice, et j'espère que vous en jouirez longtemps... Mais c'est différent, voyez-vous!... Elle, c'était ma jeunesse!... A présent qu'elle m'a abandonné, il y a là quelque chose qui ne battra jamais plus!

Il s'était levé, les mains contre sa poitrine, comme pour empêcher le coeur d'éclater. Il paraissait animé d'une étrange résolution farouche. Pascaline lui saisit les mains en pleurant:

—Mon fils, que vas-tu faire?

—Je vais prendre le seul parti raisonnable dans cette extrémité où je me trouve. Je ne pourrais plus exister ici, mère... Je vais repartir, sans profiter de cette permission dont je m'étais promis tant de joie, et, à l'expiration de mon temps de service, je contracterai un engagement nouveau...

—Tu ne feras pas cela! s'exclama Pascaline éperdue.

—Ah! petit, petit, gémit l'aïeule de sa pauvre voix lamentablement cassée, tu ne veux donc plus me revoir?... Je ne suis pas de ceux qui ont le temps d'attendre, tu sais!

Mais le soldat redressait le buste, dans un vouloir de fierté:

—Je le ferai, mes deux mères, parce que je ne connais pas d'autre moyen de supporter ma douleur!... Si vous pouviez savoir ce qu'elle est, cette douleur!... Je suis parti, il y a trois ans, le coeur bien meurtri; mais quoi! c'était le devoir, la sagesse aussi! N'était-il pas mieux de laisser sa liberté à mon frère qui, par les appointements de sa place de comptable, à

Bordeaux, vous venait en aide plus efficacement que moi? Incapable, avec mon besoin d'air et d'espace, de m'astreindre à une besogne sédentaire, je n'étais bon qu'à aider au travail de notre petit bien, et de ce labeur, un valet s'acquitte même mieux que le rêveur que j'étais et que je suis resté... C'est pourquoi je suis parti... Que les commencements ont été durs! J'avais le mal du pays; je me cachais pour pleurer quand le souvenir de ma belle Mariette revenait m'assaillir, et il revenait souvent! Mais ainsi, je pensais la mieux mériter, et à cause de son amour qu'elle m'avait promis, je supportais tout; j'aurais attendu jusqu'à la fin de ma vie!... Maintenant, c'est fini!... Je ne veux même pas savoir où elle est et ce qu'est son mari, parce que, si je le savais, je ferais un malheur!... Je m'en vais; je retourne au régiment que j'ai appris à aimer... Là, seulement, voyez-vous, s'engourdira mon chagrin!... Et je demanderai à être envoyé au loin, je ne sais pas où, là où l'on oublie!... Adieu, mes deux mères; croyez-moi, il vaut mieux que je m'en aille!...

Il les embrassa, longuement, fortement, comme on embrasse les êtres chers que l'on ne doit plus revoir; et elles, sans voix, sentant bien qu'il disait vrai, l'étreignirent sans oser le supplier encore.

La minute d'après, le soldat repartait, du pas des marches qui ne sont pas près de finir, retournant, ainsi qu'à un refuge, à cette armée qui lui personnifiait désormais sa seule foi.

Derrière lui, les deux mères pleuraient, comme un mort adoré, l'enfant qui était arrivé, l'heure d'avant, si fier de leur montrer son beau galon, le premier galon d'or cousu sur sa manche de laine!

V

Dix ans ont passé, et Pascaline, toute blanche, mais rayonnante sous la neige de ses cheveux, lit une lettre écrite d'une main ferme sur du papier élégant:

“ Mère chérie,

“ Fais ta plus belle toilette—une toilette de mère d'officier supérieur—et viens me chercher à la gare demain; il paraît que notre cher pays tient à me faire une réception officielle, mais toute joie en serait bannie pour moi si tu n'y étais pas, si ta chère figure n'était pas la première sur laquelle se poseront mes yeux en descendant de ce train qui ramènera, bronzé et célèbre, disent les journaux, le petit soldat d'autrefois, qui est toujours ton fils respectueux et tendre.

“ Ton petit

“ Jean.”

Elle lisait, la bonne Pascaline, et d'une main machinale elle essuyait ses paupières, lourdes de larmes de joie, après tant de larmes de douleur; du reste, c'était bien la centième fois, depuis la veille, qu'elle relisait ce billet bienheureux, et une mélancolie se mêlait à son inexprimable bonheur:

—Ah! si la grand'mère était là!

Car elle était partie, et depuis longtemps, pour un monde meilleur, la chère aieule qui eût tant voulu, jadis, donner ses pauvres années de vie pour que le “ petit ” n'eût pas de chagrin!

Et elle ne verrait point le triomphe de l'enfant adoré qu'un amour trahi avait empêché de lui fermer les yeux! Mais, aussi, elle n'avait pas eu à subir les innombrables angoisses de la mère solitaire, alors que Jean, saisi, comme tant d'autres, en ces dernières années, de la noble ambition de planter toujours plus loin le drapeau de la France, traversait au péril de son existence des contrées inexplorées, affrontait de redoutables dangers inconnus! Elle n'avait pas, comme Pascaline, enduré mille agonies pendant ces interminables mois où l'on était sans nouvelles de la mission dont le jeune homme faisait partie et où le seul lamentable espoir qui parût raisonnablement permis était que l'on retrouverait bientôt les cadavres perdus dans l'infini désert.

## Coeur de Soldat

Non, elle n'avait pas eu à endurer ces innombrables affres, la bonne vieille qui dormait son dernier sommeil, et Pascaline en était contente malgré tout, estimant que la croix que le Ministre venait d'attacher sur la poitrine de "son" officier, en témoignage de la reconnaissance nationale, n'était qu'un bien juste et à peine suffisant dédommagement de toutes les tortures que subissent les mères dans ces circonstances-là!

L'heure approchait; elle monta en voiture et se rendit à la gare de la petite ville voisine.

Là, il y avait des fleurs, de la musique, des tentures rouges à crépines d'or; mais Pascaline ne vit rien, rien que ce grand gaillard bronzé, si brun dans son costume éclatant, qui lui tendait les bras dans le fracas de l'arrivée, avec ce cri:

—Maman!

Les prunelles brouillées, elle reçut des saluts, entendit des discours et des compliments, serra des mains sans nombre, hantée d'une seule pensée: s'en aller bien vite, pour avoir son enfant à elle seule, et le contempler enfin!

Cependant, la réception officielle achevée, le commandant Portet et sa mère prirent place dans le landau qui allait les em-

mener vers la petite maison d'autrefois, où Jean retrouverait ses souvenirs, ses rêves, peut-être ses regrets.

Le coeur de la mère trembla.

Et comme on traversait la rue principale, elle se détourna pour ne pas voir une femme à la lourde chevelure noire et pommadée qui collait un visage prématurément vieilli aux vitres d'un magasin de coiffure.

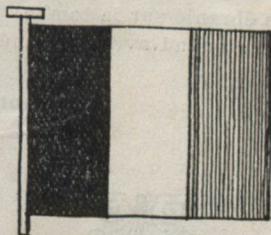
—Tu n'as pas remarqué, Jean? fit-elle d'une voix incertaine.

—Quoi donc? demanda le commandant distrait.

—Là... dans cette boutique... Mariette, la femme du coiffeur, qui, comme tout le monde, te regardait passer...

—Ah! maman, fit l'officier en souriant, que c'est loin, cela!...

Elle respira, libérée d'une secrète angoisse, et s'appuya, plus fière, sur la manche de drap fin où, maintenant, il y avait quatre galons d'or, tandis qu'au fond du magasin désert une femme essayait d'amères larmes de dépit et de tristesse à se savoir pour jamais séparée du magnifique soldat qui, en cherchant l'oubli, avait rencontré la gloire,—et sans doute bientôt obtiendrait la couronne d'un rare et merveilleux amour.



# Lucurs Printanières

(A M. Armand Ferry)

Plus loin que le coteau marquant la grande plaine,  
Montent les rayons d'or du soleil printanier;  
Le firmament est pourpre et la rivière est pleine  
Des eaux portant pirogue et leur gai nautonier.

C'est mars dans la forêt, même dans les cabanes,  
Aux bois les sucriers! aux toits les bucherons!  
Entends-tu, paysan, dans les pins des savanes  
Les cris de la corneille en repos sur les troncs.

Bien loin sont nos frimas et nos froids de Norvège;  
Revenez passereaux voltiger sur nos champs.  
Les guérêts sont à vous, le semeur vous protège,  
Dites au fond du bois l'aurore du printemps.

La lande est déjà verte auprès des sapinières,  
Les fleurs sont aux bourgeons, la feuille aux blancs bouleaux;  
De la mousse aux halliers, de l'herbe aux cimetières,  
Et les boeufs vont meuglant sur le flanc des coteaux.

Puis les oiseaux sont là, craintifs, sous la feuillée,  
La basse-cour s'émeut du glouglou des dindons;  
L'homme des champs chérit la nature étoffée,  
Quand sa charrue, aux prés, tourné de longs sillons.

Ecoutez les beffrois là-bas quand le soir tombe,  
Chantant joyeusement pour l'heureux nouveau-né;  
Priez au son du glas ébranlé sur la tombe  
Ou sur quelque caveau quand avril a sonné.

Antonio VALLEZE.

# Amour Fratricide

par Max du Veuzit

**L**E petit hameau de Saint-Géran, situé sur la baie de la Fresnay, dans les Côtes-du-Nord, n'est habité que par quelques familles de pêcheurs.

C'est dans cette pauvre bourgade que se dressait, il y a une cinquantaine d'années, la chaumière de Pierre Guilo.

Depuis de longues générations, les Guilo étaient pêcheurs, et Pierre comme ses ancêtres, vivait péniblement du produit de sa pêche.

C'était un honnête homme dans toute l'acception du mot, et, bon camarade, hardi marin, toujours prêt à voler au secours des malheureux en danger sur la grande eau traiteuse, — il était aimé de ses proches et estimé de tous ceux qui le connaissaient.

Vingt-cinq ans auparavant, il avait épousé Catherine, une orpheline, aînée de sept enfants, qui ne lui avait apporté en dot que sa jeunesse et son courage.

Ensemble, ils vivaient sinon aisés du moins heureux, et la naissance attendue d'un enfant, au début de leur union, avait semblé devoir couronner leur bonheur.

Pourtant, quand Catherine avait mis au monde le même jour, deux jolis petits garçons, robustes et bien constitués, une grande consternation avait régné dans la maison.

C'était une opinion bien établie dans la famille et même dans Saint-Géran, que jamais, on n'avait vu deux frères vivre ensemble sous le toit d'un Guilo.

En effet, les vieilles gens rappelaient que

par un rapprochement fatal, chaque fois que l'épouse d'un Guilo avait donné le jour à un deuxième enfant mâle, toujours cette naissance avait été suivie de douloureux événements.

Rien, cependant, cette fois-ci, n'avait paru devoir confirmer cette tradition, et petit à petit, le pêcheur et sa femme oublièrent la terreur qui les avaient assaillis à la venue de leurs fils.

Les jumeaux portaient les noms d'Ervoan et d'Yan.

Ils venaient d'atteindre leur vingt-troisième année, quand commence cette histoire.

Très grands tous les deux, très forts et très musclés, larges d'épaules, les cheveux d'un blond roux, les yeux bleus et vifs, le front hardi, c'étaient deux beaux types de bretons chez lesquels on retrouvait toutes les qualités physiques de la race.

Quoiqu'ils se ressemblassent physiquement d'une façon frappante, leurs caractères étaient diamétralement opposés.

Ervoan était gai, vif et alerte. Il avait sans cesse le mot pour rire, et en toute circonstance, prenait le bon côté des choses.

Yan, au contraire, était sombre et taciturne. Tout jeune, il s'était fait remarquer par ses allures singulières, par ses longues rêveries, par son désir de solitude, et cette disposition à la mélancolie n'avait fait qu'augmenter avec l'âge.

Cette grande différence morale entre les deux frères, n'avait pas arrêté leur mutuelle tendresse; au contraire, chacun dans la contrée, les citait comme étant le plus bel exemple d'amitié fraternelle.

Ervoaan sacrifiait à son frère, les divertissements bruyants qui l'attiraient, et Yan s'efforçait de rire et de s'amuser pour ne pas priver son "besson" d'une partie de plaisir où celui-ci n'eût pas été sans lui.

La demeure des Guilo situés à droite de Saint-Géran, était presque en dehors du village. Elevée à mi-côte, c'était une vieille bâtisse au toit de chaume, aux murs effrités, dont la façade tournée vers la mer, permettait aux habitants de contempler sans trêve l'immense étendue d'eau mouvante, aux reflets miroitants gris ou bleus, selon le temps ou les heures, au murmure indéfini, et qui, dans le lointain, se confondait avec l'azur du ciel.

Du seuil de la porte, on apercevait aussi, suivant le pied des blanches falaises, le long ruban sinueux des grèves sombres où les rochers et les écueils pointus dressaient leurs crêtes brunes que la mer en moussant couronnait de mousse.

Derrière l'habitation des Guilo, et séparée d'elle par une longue bande de terrain inculte, une petite mesure s'abritait frileusement, on eût dit, sous l'épais feuillage de trois grands chênes pressés contre ses murs et qui semblaient vouloir l'écraser de leur force.

Une jeune fille occupait seule cette misérable bloquée.

Annaïc Brunec était encore bien jeune, quand ses parents moururent.

Son père, un pêcheur comme Pierre Guilo, périt dans une tempête et sa mère en ressentit un si violent chagrin qu'elle ne lui survécut que peu de temps.

L'enfant resta donc seule... ou presque seule, du moins.

Une vieille cousine de son père la recueillit.

La femme était très pauvre et sa charité envers l'orpheline avait l'intérêt pour but.

Elle se servit de la petite comme d'une servante, ne la nourrissant que de quelques croûtes de pain souvent dur, et lui demandant en revanche une somme de travail très importante pour une enfant si jeune.

Annaïc poussa cependant comme pous-

sent les fleurs des champs, sans qu'aucune main attentive ne l'eût soignée.

Quand la fillette eut sept ans, la vieille l'envoya sur les grèves, à marée basse, pour y ramasser des moules ou pêcher des crabes.

Armée d'un crochet, Annaïc partait, les pieds nus, les jupes retroussées, la hotte sur le dos ou le panier au bras, explorer les rochers implantés dans le sable, depuis des siècles, dans un désordre pittoresque.

A ce rude labeur—car le métier de pêcheur de crabes est dur pour les jeunes enfants—les petites mains d'Annaïc s'étaient souvent meurtries et déchirées, et bien des fois aussi, en voulant descendre dans le creux des roches pour y sonder les crevasse, ses pieds glissèrent sur la surface abrupte des pierres couvertes d'herbes gluantes.

C'est dans une de ces circonstances qu'Annaïc rencontra les frères Guilo alors âgés de douze ans.

En voulant harponner un crabe, la fillette qui se trouvait debout sur un écueil, perdit l'équilibre et tomba si malencontreusement que sa tête porta sur la saillie aigüe d'un bloc de roc. La douleur fut si vive qu'elle perdit connaissance.

La mer montait, et Annaïc aurait infailliblement péri, si sa bonne étoile—ou peut-être sa mère qui veillait sur elle du haut du ciel—n'eût justement amené les jumeaux vers cette partie des grèves.

Les deux frères, le pantalon retroussé jusqu'aux dessus des genoux, cherchaient des coquillages.

Ervoaan, toujours plus remuant, marchait en avant. Ce fut lui qui découvrit l'enfant étendue, inanimée, au fond d'une coulée profonde, entre deux rochers.

Descendre pour lui porter secours, la prendre dans ses bras, et, avec l'aide de son frère qu'il avait appelé, la mettre en lieu sûr, furent l'affaire de quelques minutes, et bientôt, les jeunes garçons eurent la joie de voir Annaïc ouvrir les yeux.

De cette dramatique rencontre les trois enfants gardèrent toujours le souvenir.

Ervoaan et Yan, heureux et fiers de l'important rôle qu'ils avaient joué ce jour-là, se plurent, par la suite, à protéger et à

## Amour Fratricide

défendre la petite fille, qui, de son côté, n'oublia jamais qu'elle leur devait la vie.

Dans sa triste existence d'abandonnée, Annaïc n'avait jamais connu la tendresse.

Chez les gens qui l'entouraient, elle devenait plutôt un sentiment de pitié que de sympathie. On la plaignait, on ne lui eût point fait de mal, mais nul ne songeait à dépasser à son égard cette bienveillance indifférence; nul ne se disait que l'humble enfant craintive était bien seule et bien abandonnée, que son jeune coeur n'avait personne pour satisfaire ce besoin d'expansion qui est inné chez tous.

Personne... Seule...

Seule, surtout à l'âge où les caresses d'une mère sont aussi nécessaires que le pain quotidien!

Et toute petite, repliée sur elle-même sans une main amie tendue vers elle sans une parole pour la reconforter, l'esseulée grandissait, effrayée et sauvage, dans cette solitude de sympathie. Sa rencontre avec les frères Guilo, fut donc pour elle tout un événement, et quand elle les eût revus plusieurs fois, elle chercha le plus possible à se rapprocher d'eux.

Elle les aima d'une tendresse de petite soeur—craintive et admiratrice à la fois—déversant sur eux tout le trop plein de son coeur comprimé.

Etrange destinée qui la poussait vers eux: pour leur malheur et pour le sien.

Les jumeaux rendirent à la fillette la vive amitié qu'ils lui avaient inspirée, et entre ces trois braves enfants un doux lien se forma, que les années ne firent que resserrer davantage, si bien que petit à petit, et presque à leur insu, un sentiment plus tendre se fit jour dans le coeur des deux frères: ils aimèrent d'amour la compagne de leurs jeux.

Mais ils l'aimèrent, chacun selon son tempérament.

Ervoaan mit dans sa passion tout ce qu'il y avait de fort, de noble, puissant en lui. Il aima en homme viril qui ne voit pas seulement dans la femme l'être de grâce et de tentation; l'être faible à protéger et à défendre, dont la faiblesse même excite les désirs, mais aussi celle qui doit être la vaillante et dévouée compagne de

l'existence, la mère de nombreux enfants, la vraie force du foyer, celle dont on aime à presser la main dans les jours de malheur, parce qu'à son contact, on sent son énergie s'accroître de toute la sienne à elle.

L'amour d'Yan était tout différent.

Dans son âme inquiète et tourmentée, il y avait plus de passion malade, plus de fougue irraisonnée, plus de désirs fougueux, que de véritable sentiment; et parfois, quand il se trouvait en présence d'Annaïc, il avait peine à surmonter le besoin impétueux qu'il éprouvait de l'emporter et de lui dire son amour.

Entre ces deux hommes qui l'aimaient profondément, chacun à leur manière, le coeur de la jeune fille avait choisi, et sans que de longues phrases aient eu besoin d'être dites, Ervoaan savait qu'il était l'élu, l'ami cher préféré entre tous.

Néanmoins, l'orpheline se gardait bien de faire mépris des sentiments d'Yan. Elle prenait soin de ne laisser rien paraître qui pût lui porter ombrage.

Elle s'attachait même à faire ressortir en toute occasion la vive affection de "soeur" qu'elle ressentait pour lui, appuyant particulièrement sur cette qualification comme pour bien le pénétrer de ne point chercher à obtenir d'elle un titre plus doux qu'elle lui eût refusé.

Mais ses efforts ne semblaient pas être couronnés de succès, et maintenant elle se sentait gênée par les regards hardis et désinvoltes du jeune homme, par la façon dont il lui pressait la main, par la petite lueur étrange qui brillait dans ses prunelles et lui faisait tourner la tête, par ce frisson, surtout, dont elle le sentait secoué en sa présence...

## II

On était au moins de juin, et la brise légère était parfumée de l'odeur des premiers lilas.

Le soleil était à son déclin quand Annaïc Brunet revint, ce soir-là, de Matignon, où elle était allée vendre du poisson.

Elle était bien changée la petite pêcheuse de crabes que nous avons entrevue au chapitre précédent; l'enfant était devenue une des plus jolies filles de ce coin de la lande bretonne.

Dans la pleine floraison de ses dix-huit printemps, elle était charmante, et ses formes harmonieuses laissaient deviner la future splendeur de la femme.

Elle venait de quitter Plévenon, quand un pas d'homme lui fit tourner la tête.

A cent mètres derrière elle, une grande ombre se mouvait.

Dans le demi-jour du crépuscule et malgré la distance, elle reconnut Ervoaan, le fils de Pierre Guilo.

Elle s'arrêta et l'attendit.

Dès qu'il fut assez rapproché pour pouvoir l'entendre, elle lui cria :

—C'est vous, Ervoaan? Rentrez-vous à Saint-Géran?

—Oui! répondit le gars, qui se mit à courir pour la rejoindre plus vite. Et quand il fut près d'elle :

—Je viens de chez Mersac, le facteur de Plévenon, qui nous achète tout notre poisson pour l'expédier aux Halles... Le père voulait y aller lui-même, à cause d'un vieux compte à régler, mais je savais vous rencontrer au retour, et j'ai obtenu qu'il m'y envoyât à sa place.

—C'est bien gentil à vous, répondit Annaïc en rougissant. La journée a été rude pour moi. J'ai dû faire bien des pas pour vider ma hotte, et la route me semblait joliment longue ce soir.

—Sale métier que vous faites là, ma pauvre Annaïc?

—Bah! il faut bien gagner sa vie, fit la jeune fille avec une joyeuse insouciance.

Ils se turent quelques instants.

A la dérobée, Ervoaan examinait sa compagne, et une fierté d'homme de se savoir aimé de la belle lui montait au cerveau.

—Y a-t-il longtemps que vous avez vu mon frère? demanda-t-il soudain, en hésitant fort.

La jeune fille posa ses grands yeux profonds sur ceux du pêcheur :

Je l'ai vu ce matin, avant de partir pour Matignon.

—Ah!

Un nuage de tristesse passa sur le front d'Ervoaan, pendant qu'il regardait vaguement au loin, dans la direction du Cap Fréhel, dont on apercevait par moments les feux électriques du phare.

—Que vous a-t-il dit? reprit-il d'une voix très basse et comme honteux de son insistance.

—Il m'a dit qu'il m'aimait et voulait m'épouser... qu'il ne tenait qu'à moi d'être heureuse et d'avoir une famille.

—Ah! fit-il encore.

Du coin de l'oeil Annaïc vit l'air sombre du jeune homme, et un sourire espiègle plissa ses lèvres.

—Ce que je lui ai répondu ne vous inquiète donc pas, Ervoaan?

—J'ai peur de savoir, murmura-t-il sourdement.

—Vous mériteriez que je ne vous le dise pas pour vous punir d'avoir douté de moi, continua-t-elle mutine.

En même temps, elle rajustait sur ses bruns cheveux sa coiffe qu'un coup de vent venait de déranger.

—Eh bien, reprit-elle, je lui ai répondu que j'étais très flattée de sa recherche, que dans toute autre occasion j'aurais été heureuse de lui faire plaisir, mais... mais que j'en aimais un autre! Là, êtes-vous content, vilain jaloux?

—Qu'a dit mon frère, à votre déclaration? interrogea brusquement Ervoaan, dont le visage était devenu tout blanc.

—Dame! il n'avait pas l'air content.

—Le malheureux!

—Je ne pouvais pourtant pas lui répondre autrement, fit la jeune fille surprise de l'exclamation de son compagnon. Je ne puis épouser deux hommes à la fois. Et, si vous m'aimez, vous savez bien que je vous le rends. A Noël dernier, nous avons échangé nos cierges et les loups ont aboyé pour nous à St-Hubert de la Latte. L'avez-vous donc oublié?

Ervoaan enveloppa la jeune fille d'un chaud regard qui protestait énergiquement contre ses dernières paroles.

—Non, Annaïc, je n'ai rien oublié et j'ai toujours foi en vous. Seulement, mon frère est bien à plaindre... il va terriblement

## Amour Fratricide

souffrir.

—Pourquoi ne lui avez-vous pas avoué plus tôt notre amour, le mal eût été moins grand.

—Je ne crois pas... il y a déjà longtemps qu'il pense à vous... Il est si fougueux que je redoute de lui annoncer nos accordailles.

Elle redressa fièrement la tête et répondit :

—Je ne lui ai jamais donné lieu d'espérer quoi que ce soit, pourtant!... votre frère est un exalté et un sorniois!

—Yan est très bon, dit doucement Ervoan.

—Oui, il est bon, et je n'oublie pas qu'après vous je lui dois la vie; mais c'est un être à part, sauvage même. Il me fait peur, tant, par moments, son regard devient dur, et je frissonne comme si dans la fixité troublante de ses prunelles il y avait une menace.

Le jeune pêcheur poussa un profond soupir.

—C'est un bien grand malheur pour lui et pour moi que nous aimions tous deux la même femme.

Annaïc le regarda, se demandant quel mauvais pressentiment cachaient ses paroles.

—Vous avez peur, Ervoan... votre frère vous a menacé... vous savez quelque chose que vous ne me dites pas.

Il secoua la tête.

—Non, je ne sais rien; je ne fais que des suppositions. Yan ne m'a pas parlé de vous, mais je le vois, je l'examine... depuis quelque temps, il me fuit, et quand ses yeux se posent sur moi, je suis frappé comme vous de l'éclair de fauve qui y brille... et j'ai peur! J'ai peur pour vous, peur pour nos parents qui seront les premiers atteints de cette étrange rivalité.

Il se tut un moment, puis reprit plus bas :

—C'est pourquoi il nous faut garder le silence. Attendons... J'espère beaucoup du temps pour guérir mon frère.

—Yan est un homme! A quoi bon tant de ménagements!

La voix d'Annaïc avait un frémissement

de révolte, mais très doux et très calme, Ervoan imposa sa volonté à la jeune fille.

—Il le faut, mon amie! Vous l'avez dit tout à l'heure: Yan est un être à part. Nous ne pouvons donc le traiter comme un autre. Oubliez-vous, d'ailleurs, le double lien qui nous unit lui et moi: lien de frères et de bessons. Et la singularité de notre naissance, cette tradition qui veut que deux frères Quilo ne puissent vivre sans qu'un malheur n'arrive sur la maison qui les vit naître. Tout cela m'arrête et m'oblige et ces précautions qui vous étonnent.

Et comme il voyait une ombre de tristesse sur le visage d'Annaïc, il ajouta plus gai :

—Tout ce que je vous dis là n'est guère amusant, petite amie. Parlons d'autre chose. C'est absurde de se forger des brouillards mal à propos. La vie est belle quand on la regarde par le bon côté, mieux vaut donc en tirer le plus possible d'éléments de bonheur... Causons de nous, voulez-vous, ce sera beaucoup plus amusant.

En disant ces mots, il passa son bras sous celui d'Annaïc.

La conversation de deux amoureux consiste souvent à ne rien dire.

On se regarde, les yeux irradiés d'amour; on se sourit, et se comprend, on se presse fortement les mains, et presque toujours on n'échange pas dix paroles.

Il en fut de même entre nos deux amis, ce soir-là, et quand ils s'arrêtèrent à la porte de la chaumière qu'Annaïc habitait, ils n'avaient pas encore ouvert la bouche.

C'est alors, au moment de se quitter, qu'ils se souvinrent avoir beaucoup de choses à se dire, et tous deux, la main dans la main, perdus dans la nuit noire qui les enveloppait de son ombre, causèrent longuement.

### III

Dans la grande pièce qu'une simple chandelle éclairait, Pierre Guilo, Catherine et

Yan se reposaient de leur dur labeur journalier.

Souvent leurs yeux se tournaient interrogateurs vers la muraille où une vieille horloge de bois peint à grands ramages se dressait: la nuit était venue, et Ervoan tardait à rentrer.

—Le frère est long, dit tout à coup Yan en ouvrant la porte pour scruter le chemin.

Il écouta, et comme dans la campagne aucun bruit de pas ne se faisait entendre, il retourna s'asseoir sur un escabeau, près de l'âtre où un feu de racines d'arbres achevait de se consumer.

Toute la journée, Yan avait été nerveux.

De sa conversation du matin avec Annaïc Brunec, il était sorti désemparé, anéanti, comme un naufragé qui voit tout sombrer autour de lui.

L'aveu de la jeune fille en lui faisant connaître qu'elle en aimait un autre, l'avait terrassé, et il flottait depuis abattu et confondu devant l'impuissance de son amour, cherchant à s'accrocher à cent espoirs puérils qui, comme autant d'épaves, lui restaient dans la main.

Maintenant, la tête appuyée sur ses poings fermés et les coudres aux genoux il réfléchissait.

La rentrée tardive de son frère le surprenait, et dans son cerveau exalté, une jalousie sourde s'éveillait... jalousie que depuis plusieurs semaines, il cherchait à étouffer, mais qui perçait malgré tout, et à cette heure, l'assailait plus lancinante que jamais.

Avec une divination d'amoureux — et d'amoureux éconduit, surtout — il se disait que l'homme aimé d'Annaïc, que celui dont elle taisait le nom — et pourquoi le taire si ce n'était pas lui? — ne devait, ne pouvait être que son frère Ervoan.

Bien des choses insignifiantes lui revenaient à la mémoire, et les moindres incidents se grossissant dans son esprit, il en tirait des déductions si claires que le doute même ne lui était plus permis...

Ouf! Annaïc aimait Ervoan!

Cette pensée le fit frissonner, une souffrance aigue lui traversa la poitrine, en même temps qu'une main de fer comprima ses tempes, et le malheureux décou-

vrant son visage aux traits effroyablement bouleversés, tendit ses deux poings en avant d'un geste menaçant.

—Ah, si cela était! si cela était!... murmura-t-il sourdement.

—Quoi donc, mon frère? Qu'as-tu? Contre qui profères-tu tes menaces?

Yan tressaillit de la tête aux pieds à la douce voix d'Ervoan qu'il n'avait pas entendu entrer, et qui, devant lui, le regardait avec tendresse et compassion.

—Je... je ne sais pas, bégaya-t-il, cherchant à se ressaisir et ayant encore de l'égarément dans les yeux.

Ervoan le contempla silencieusement quelques instants.

Peut-être devina-t-il ce qui se passait dans l'âme de l'infortuné, car une lueur de mélancolie passa dans ses prunelles bleues; cependant, rien en lui ne trahit qu'il eût compris et ce fut d'un air très naturel et d'une voix non moins calme qu'il se tourna vers ses parents et leur dit:

—Je suis un peu en retard, mais la réponse est bonne et va vous satisfaire:

Mersac a reconnu la justesse de votre réclamation, mon père; le compte est réglé et je vous apporte l'argent.

—Dieu soit loué! répondit le vieux pêcheur. Jamais, un Guilo n'a réclamé une somme qu'on ne lui devait pas!... Raconte-moi, mon fils, ton entrevue avec Mersac?

Le jeune homme s'assit près de la table et, tout en mangeant le modeste souper que lui servit Catherine, il fit le récit que réclamait son père.

Yan s'était rapproché de lui et semblait s'intéresser beaucoup à ses paroles, mais ses pommettes rouges, ses yeux brillants et une certaine nervosité dans ses mouvements, démentaient son calme apparent.

De temps à autre, et malgré ses efforts, ses sourcils se fronçaient et un nuage glissait sur son front, sous l'obsédant cauchemar qui le torturait.

Lorsque Ervoan eut fini son repas, chacun se leva et se retira dans son coin pour dormir.

Au moment de se séparer d'Yan, lorsque déjà leurs parents s'étaient éloignés, Ervoan s'approcha de lui et dit:

## Amour Fratricide

—Embrasse-moi, frère, et ta main dans la mienne, dis que tu n'as rien contre moi?

En même temps, il attira à lui, pour la baiser, la chère tête qui essayait de se dérober à cette caresse.

Alors, sous cette douce étreinte, sous cette ferme affection qui s'imposait à lui, la jalousie d'Yan fondit, sa rancune insensée se dissipa, une forte émotion faite de regret et de douleur immense, gonfla son sein, et appuyant sa tête sur l'épaule de son frère, le pauvre garçon fondit en pleurs.

Quelques jours passèrent tranquilles et ensoleillés pour les Guilo.

Yan ne fuyait plus Ervoaan.

Une détente s'était produite en lui, et il redevenait le frère affectueux et tendre d'autrefois.

Ervoaan se félicita de ce changement qu'il supposa durable, et l'espoir chanta de nouveau dans son cœur.

Il entrevit des jours heureux; il crut même un moment à la possibilité d'une vie à trois, entre Annaïc qui eût été sa femme, et Yan guéri à jamais de son étrange passion.

Rêves fous, belles et insensées illusions, si vite bâties et si vite écroulées!

Cet apaisement réconfortant, cette ère de bonheur et de sérénité, n'étaient que le prélude d'événements graves, que le calme plat qui précède la tempête!

Dans le ciel bleu des Guilo, l'orage allait passer... orage mille fois plus terrible que celui des éléments—lesquels dans leur fureur ne s'attaquent qu'aux choses—puisque'il allait troubler les êtres, broyer les cœurs et creuser des tombes.

### IV

D'un commun accord, Ervoaan et Annaïc évitaient de se rencontrer.

—Plus tard... avait dit le jeune homme. Pour le moment évitons de heurter Yan; laissons au temps le soin d'endormir son mal, d'apaiser sa jalousie et de cicatrifier la plaie de son cœur.

Et Annaïc craintive, comprenant que jamais Ervoaan ne sacrifierait l'amitié à l'amour, le frère à la fiancée, s'était tue, s'était faite petite... Pauvre hirondelle apeurée que le vent de tempête ballottait et pouvait engloutir, elle fermait les yeux, frissonnante, pour ne pas voir le ciel nuageux de son terne avenir.

Cependant, le hasard, ce dieu malin qui se joue des plus belles résolutions comme des plus savantes manœuvres, mit un jour en présence Annaïc et les jumeaux.

Simple rencontre où quelques phrases banales furent seulement échangées.

L'œil le mieux exercé, l'oreille la plus attentive, n'auraient pu ni voir, ni entendre la moindre chose anormale dans la façon toute naturelle avec laquelle Ervoaan et la jeune fille se parlèrent. Mais Yan interpréta leurs moindres gestes, leurs moindres inflexions de voix, leurs moindres regards comme à travers un microscope.

Dans la voix, il trouva une caresse; dans les yeux, une flamme vive et tendre; dans la chaude carnation d'Annaïc, un aveu; dans la pâleur du frère, une passion violemment réprimée; dans leurs sourires discrets, le plus sanglant défi jeté à sa face d'amoureux éconduit... et le malheureux sentit renaître en lui toutes ses souffrances et toutes ses haines.

Un tremblement nerveux le secoua, une faiblesse fit fléchir ses jambes, son visage se crispa effroyablement et c'est en vain qu'il essaya de redresser sa haute taille; une débilitation passagère le vieillissait de dix ans en quelques minutes.

Comme un automate, il marcha auprès de son frère; un chaos épouvantable tintait à ses oreilles, l'empêchant d'entendre la douce voix d'Ervoaan qui s'inquiétait de son silence.

Puis la faiblesse passée, une rage sourde le prit. Il repoussa brusquement brutalement même, le bras que l'autre avait passé sous le sien, pour le soutenir dans sa marche chancelante, et tel un fauve blessé pour regagner son antre, il partit en courant au hasard, vers quelque coin de la falaise, où il put crier librement son immense détresse.

Ervoaan n'essaya pas de l'arrêter dans

sa fuite.

Atterré par ce drame terrible qu'il devinait, presque aussi faible que Yan l'avait été quelques minutes auparavant, les bras ballants, un morne découragement l'envahissait soudain, il s'assit lourdement à terre.

Les yeux au loin sur la mer bleue, où les vagues se jouaient la crête couronnée de blanc, il réfléchit.

Oh! les affligeantes réflexions!

Ce grand garçon si bon et si naïf, qui croit qu'il suffit de vouloir rendre les gens heureux pour qu'ils le soient, qui n'hésite pas à imposer silence à son amour, pour ne pas froisser "l'autre", est douloureusement surpris du résultat de son sacrifice.

Il faut donc plus encore pour satisfaire le frère.

Et il pleure de son impuissance.

Larmes précieuses entre toutes, les larmes, que celles bien amères qu'il versa ce jour-là! Un ange dut les recueillir pour en former la plus belle opale qu'un homme ait jamais offerte à un autre.

Il comprend qu'il lui faut renoncer à Annaïc pour éviter les pires malheurs... Yan!... son père!... sa mère!...

—Si ce mariage se faisait, se dit-il, mon frère mourrait.

Il frissonne.

—Il ne faut pas qu'il meure!... Non, il ne faut pas qu'il meure!

Et cette pensée s'ancre dans sa tête.

Yan vivra donc... mais lui, alors?

Homme grossier et sans instruction, ce n'est pas à son savoir, ni même à son coeur qui serait faible et peut-être lâche, qu'il demande une inspiration: c'est sa conscience et le devoir qu'il appelle à son aide. Et la lutte terrible entre l'amour et l'amitié commence dans son âme.

C'est son coeur qu'il s'agit d'ensevelir... son coeur et celui d'une autre!

Ah! si lui seul pouvait subir toutes les souffrances! mais toujours, il lui faudra porter le poids d'avoir volontairement brisé une autre existence qui lui est plus chère que sa propre vie à lui...

Il frémit et son sein est gonflé d'une tristesse qu'aucun mortel ne saurait comprendre.

Dans sa tête troublée, il entrevoit la vie qu'il aurait eue avec Annaïc; les joies ineffables qu'il aurait ressenties, les enfants forts dont il eût été fier, le long cha-pelet des jours heureux à égrener jusqu'à la mort... et il lui faut renoncer à cela... à tout cela pour son frère.

Son frère!

Le lâche! l'égoïste! auquel tout doit céder; qui, la menace aux lèvres et la haine dans les yeux, impose sa volonté!

Pour la première fois, il l'accuse. Mais aussitôt il ressent dans sa chair comme une grande brûlure, comme un profond tiraillement qui le déchire et la sensation est si atroce qu'il ferme les yeux.

Accuser son frère, c'est s'accuser lui-même. Un lien trop subtil existe entre eux, et rien que d'y toucher le blesse.

Sous deux formes distinctes ne sont-ils pas, au fond, qu'une unité... Enfants de la même mère, le même jour ne les vit-il pas naître, et n'ont-ils pas sucé le même lait? vécu et grandi sous le même toit? souffert des mêmes peines et ri des mêmes joies?

Alors?... folle que de vouloir renier tout ça!

Leur sang, leurs fibres tout entières crieraient de douleur si une main brutale voulait les séparer... et c'est de son plein gré qu'il le ferait, lui!

Un doute, maintenant, s'enfonce dans son coeur comme un couteau tranchant. D'avoir en cette pensée, rien qu'un instant, il se désole, se croit coupable, et l'image de son frère en larmes le hante comme s'il était criminel.

Pourquoi tant de souffrances? Pourquoi tant de douleurs?...

Est-ce que l'amour qu'il ressent pour Annaïc peut excuser tout ça? Est-ce que cette femme, qui en dehors de cet amour ne lui est rien, vaut qu'il lui sacrifie tous les siens?

Plus que jamais, il est irrésolu sur ce qu'il doit faire.

Devant ses yeux fatigués à force de fixer le bleu lointain de la mer, deux figures se dessinent—celles d'Yan enfant et de leur mère souriante—et cette vision brusque évoque à sa mémoire les jeux, les prome-

nades, les travaux de son enfance, ses joies et ses premiers chagrins, avec toujours à ses côtés, le frère chéri pour les partager, sous l'oeil attendri et inquiet de Catherine qui craint de voir se réaliser la fatale tradition attachée à leur naissance.

Longtemps, il reste immobile, rêvant à cette aurore de sa vie dont les phases les plus éloignées lui sont présentes comme si c'était la vieille qu'il les eût vécues.

Ce rêve prend possession de lui-même au point qu'il en oublie sa détresse, c'est un baume, un calmant qui endort son mal, et petit à petit, sans heurt et sans violence, la nécessité de renoncer à son amour pour ne pas briser ce passé qui lui est plus cher que tout, s'impose à lui.

C'est sans amertume qu'il envisage son terne avenir, sans joie, sans femme, sans enfant... et pourtant, il ne se fait aucune illusion; jamais il n'oubliera Annaïc, jamais son coeur n'aimera deux fois!

Il pleure encore maintenant, mais aucune aigreur ne se mêle à ses larmes; elles lui sont douces, au contraire, et cette rosée bienfaisante amollit la rudesse de son sacrifice.

Jusqu'au crépuscule, il reste là à méditer, et ce n'est que lorsque le soleil s'abîme dans la mer qu'il se lève et, lentement, regagne sa demeure.

## V

A l'entrée d'Ervoan, Yan qui réparait des vieux filets, leva la tête et ses yeux presque haineux se posèrent sur ceux tristes et doux de l'arrivant qui les cherchaient.

Dans ce choc de leurs prunelles, les deux frères eussent voulu trouver l'un moins de mansuétude et l'autre moins d'inimitié.

Yan frémissait devant cette magnanimité qui s'imposait à lui et semblait le convaincre de l'injustice de son ressentiment, et Ervoan s'affligeait de cet abîme—semé, comme d'autant d'écueils, de griefs mal fondés—que son frère avait creusé entre

eux et qu'il lui faudrait combler avec les lambeaux de son pauvre coeur amoureux.

Un lourd silence suivit l'arrivée d'Ervoan.

Pierre Guilo, à demi assoupi, la pipe éteinte entre les lèvres, se reposait sur le vieux banc, près de l'âtre, pendant que Catherine, en ménageant affairée, trotteait d'un objet à l'autre.

Pour le moment, elle rangeait méthodiquement dans quatre écuelles de terre rouge les tranches de pain taillées fines et pour la soupe du lendemain.

A la dérobée, elle examinait ses garçons, dont le mutisme et l'air soucieux depuis quelques jours ne lui échappaient point.

Avec son intuition de mère, elle devinait une partie de la vérité et elle s'alarmait de cette zizanie qui, pour la première fois, régnait entre eux.

Un point sombre lui apparaissait dans l'azur de ses espérances maternelles, et elle prévoyait, sans la définir, la catastrophe qui suivrait cet orage en perspective.

—Tu ne manges pas, Ervoan? dit-elle à celui-ci en remarquant son assiette encore pleine. Es-tu malade?

Non, mère, je n'ai pas faim.

Il s'accouda sur la table, la tête dans ses mains.

Si près du sacrifice, le malheureux garçon sentait toutes ses faiblesses l'assaillir à nouveau; il aurait voulu retarder le fatal moment où, de plein gré, il renoncerait à être heureux...

Cependant, comme sa mère s'inquiétait et attirait contre elle sa blondé tête, il secoua la torpeur morale qui l'envahissait et la rassura:

—Mais non, mère! Je n'ai rien. Je vous assure que je ne suis pas souffrant. Le temps est à l'orage, ce soir, et cette chaleur accablante m'étouffe... je ne suis qu'une femmelette.

Il essayait de rire, mais dans les doux yeux inquiets qui scrutaient les siens, il lut qu'on ne le croyait pas.

—J'ai de l'électricité dans les jambes, reprit-il, essayant de donner le change. La soirée est belle; faisons un tour... Veux-tu, Yan?

L'autre hocha la tête.

—Va seul, j'ai encore bien des trous à boucher.

—Viens donc, je t'aiderai demain matin.

—Oui, accompagne ton frère... comme jadis, implora Catherine d'une voix suppliante.

Yan murmura quelques paroles entre ses dents, et, bien qu'à contre-cœur, suivit Ervoan qui déjà ouvrait la porte.

Comme ils arrivaient au bout du petit enclos qui cernait leur chaumière, Ervoan se retourna.

Le front collé aux vitres de la fenêtre sans rideaux, Catherine suivait du regard les jumeaux.

Son visage qu'éclairait en plein la chandelle fumante placée sur la table, apparut au jeune homme dans sa touchante mélancolie, et comme du coin de son tablier elle s'essuyait les yeux, il comprit toute la peine de ce cœur maternel.

Ces larmes firent plus que tout le reste. Elles le bouleversèrent et le décidèrent.

—Périsse mon bonheur mais que tous soient heureux ! murmura-t-il, tant pis pour moi !

Et fort de sa soudaine énergie, il se tourna vers son frère et lui demanda par-faitement calme :

—Pourquoi m'as-tu fui, tantôt Yan ?

L'interpellé étouffa un juron et son front se plissa de mécontentement.

—Est-ce à cause d'Annaïc ? reprit Ervoan.

Et comme l'autre gardait un silence farouche, il ajouta :

—Il y a des moments où je crois que tu me détestes... à te voir si sombre je ne sais quoi penser. Si tu aimes Annaïc et que ce soit cela qui cause ton humeur chagrine, pourquoi ne t'en expliques-tu pas avec moi !

—Qu'est-ce que cela ferait, puisqu'elle te préfère, toi ! dit alors Yan dont les yeux flamboyaient dans l'obscurité.

—Que de mépris tu mets à prononcer ce "toi," murmura tristement Ervoan avec un gros soupir. Pourtant, je ne le mérite pas... Je ne souhaite que ton bonheur, crois-moi.

—Mon bonheur !

Yan eut un ricanement sinistre qui tinta aux oreilles d'Ervoan comme un glas funèbre.

—Oh frère ! je t'en prie, ne raille pas mon amitié pour toi... elle est sincère. Ecoute, Yan...

Tout frémissant, il ferma les yeux comme pour ne pas voir en face son immolation, et la voix brève, hachée, il continua :

—J'ai beaucoup réfléchi depuis tantôt... tu aimes Annaïc, épouse-la, si elle veut de toi. Elle ne sera jamais mienne.

La surprise que lui causèrent les paroles de son frère arrêta net Yan, et le cloua au sol.

—Mais tu l'aimes aussi, toi ! fit-il haletant.

—Oui, répondit l'autre douloureusement. Je l'aime, mais je l'oublierai... J'essayerai, il le faut ! Ce renoncement, la tranquillité de nos parents, ton bonheur, notre amour fraternel, tout l'exige. Que la volonté du Ciel s'accomplisse...

En face l'un de l'autre, Yan examinait son frère dont la loyale figure avait la douceur et la triste résignation d'un martyr au supplice. Il lui saisit la main et la serra.

Merci, merci ! Tu es meilleur que moi ! Ervoan tressaillit.

Il crut un moment que l'autre allait refuser son sacrifice... il attendit en vain, Yan n'ajouta rien. Si, pourtant, ces quelques mots, cruels au possible dans leur aveugle égoïsme.

—C'est égal, si tu aimais Annaïc autant que je l'aime, tu ne renoncerais pas à elle aussi facilement.

—C'est possible que je ne l'aime pas de la même façon que toi, bégaya l'infortuné qui essayait en vain de refouler les pleurs amers qui gonflaient ses paupières.

Et comme il craignait de ne pouvoir comprimer plus longtemps sa douleur, il se hâta de retourner sur ses pas.

—Rentrons, je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire. Toute parole serait superflue à présent.

Les deux frères reprirent en silence le chemin de leur chaumière. Comme ils atteignaient l'entrée de l'enclos, à la même

## Amour Fratricide

place où Ervoan s'était retourné vers la fenêtre près de laquelle sa mère pleurait, Yan le retint par le bras.

—Si je suis heureux, frère, c'est à toi que je le devrai... Tu as bien fait d'agir ainsi, car je crois que si tu avais épousé Annaïc malgré moi, je t'aurais tué, et moi après.

Ervoan frissonna et ses yeux cherchèrent la petite fenêtre où leur mère semblait les guetter encore. Alors, il parut la remercier d'avoir détourné l'orage qui grondait sur la tête grise tant vénérée ; une grande douceur descendit en lui et apaisa momentanément son mal...

### VI

—Eh, Ervoan! que regardez-vous donc ainsi au loin?

Le jeune homme tressaillit de la tête aux pieds et, devenu très pâle à cette voix chère, il se tourna vers Annaïc qui l'examinait moqueusement.

—N'avez-vous jamais vu le vol capricieux des mouettes, que vous êtes en extase devant elles? reprit la jeune fille. Je vous ai appelé trois fois, sans obtenir de réponse, et je commençais à regarder d'un mauvais oeil ces beaux oiseaux qui vous absorbaient tant à mes dépens.

Elle eut un long sourire qui découvrit ses petites dents blanches et retroussa délicieusement les coins de sa bouche.

Cependant, elle remarqua l'attitude embarrassée de son ami.

—Mais, qu'avez-vous? Pourquoi votre figure est-elle empreinte d'une telle désolation? Quel malheur nous menace que vous n'osez me regarder?

Les questions sortaient pressées, de ses lèvres tremblantes et à mesure qu'elle les prononçait, elle sentait son coeur se serer dans l'appréhension d'un malheur.

—Parlez, Ervoan! Votre silence m'épouvante.

—Je vais vous causer de la peine; vous rendre bien malheureuse, ma pauvre Annaïc... répondit-il enfin avec effort.

Tant que vous m'aimez, je ne serai ja-

mais malheureuse, dit-elle doucement en se rapprochant de lui.

Un éclair de détresse passa dans les prunelles bleues d'Ervoan.

—C'est justement de notre amour qu'il s'agit, fit-il à mi-voix.

Soudain angoissée, Annaïc se pencha plus encore, vers le jeune pêcheur.

—Eh bien? demanda-t-elle.

—Tout doit finir entre nous, Annaïc. Je reprends ma parole et je vous rends la vôtre... Notre beau rêve est mort à jamais... Je ne vous aime plus.

Il essayait d'affermir sa voix et de rester maître, lui, mais en voyant la jeune fille pâlir et chanceler à ses paroles, il s'élança vers elle pour la soutenir.

—Annaïc!... Je mens! Je vous aime. Je vous aimerais toujours... Pardon, de vous causer tant de peine, mon amie, il le faut!

Elle le regardait de ses grands yeux dilatés par son immense chagrin.

Il le faut! répéta-t-elle comme dans un songe. Il le faut... Oh Ervoan! dites-moi que je rêve, que je serai votre femme...

Les bras d'Ervoan qui entouraient la taille souple de l'orpheline, desserrèrent leur étreinte et retombèrent le long du corps dans un geste d'impuissance et de découragement.

Vous ne serez pas ma femme, Annaïc, mais je vous jure que jamais aucune autre ne le sera.

La jeune fille se tordit les mains avec désespoir.

—Pourquoi? demanda-t-elle. Je n'ai pas démerité de vous, moi!... J'ai le droit de savoir pourquoi vous me rejetez comme un objet qui a cessé de plaire.

—Vous n'avez ni démerité, ni cessé de plaire... Notre amour est maudit à cause des malheureux qu'il fait.

—A cause de votre frère, n'est-ce pas! fit-elle véhémement, en retrouvant subitement toute son énergie. C'est lui, le lâche! qui vous oblige à la trahison envers moi... et c'est vous, vous Ervoan! qui acceptez un pareil rôle?

—Il se serait tué, fit-il sourdement et sa mort eût atteint nos parents. Je ne

pouvais pas assumer tant de malheur... Si ma vie suffisait pour faire leur bonheur à tous, ah! que je la donnerais volontiers; pour ce qu'elle vaut maintenant!

Il eut un geste de farouche indifférence pour ce qui le concernait, lui, et croisant les bras, il resta immobile, la tête baissée sur sa poitrine.

Le ton de découragement dont il avait parlé était si manifeste qu'un frisson secoua Annaïc; elle redouta un autre malheur, et se dominant, elle essaya de le reconforter.

—L'avenir sera meilleur que vous ne le croyez, mon ami. J'ai foi en lui; il aura encore de beaux jours... Tant qu'à moi, je vous attendrai autant qu'il le faudra, toute la vie même si cela est nécessaire, sans jamais vous parler si vous l'exigez.

Il hocha mélancoliquement la tête.

—Il faudrait plus encore, murmura-t-il.

—Quoi donc?

—Devenir la femme d'Yan.

Elle se redressa frémissante.

—Vous êtes fou! vous accepteriez cela, vous?

—Je m'en irai, répondit-il faiblement, les yeux fixés au large, sur la grande mer bleue dont le remous perpétuel semblait le fasciner.

L'exaltation de la jeune fille tomba à cette simple phrase de son ami.

Ils se turent un long moment tous deux absorbés dans leurs sombres pensées.

A la fin, Annaïc ramassa sa hotte qu'elle avait déposée à terre au début de l'entretien, et elle en assujettit les sangles autour de ses épaules.

Je vais continuer ma tournée... vous n'avez plus rien à me dire?

—Non, rien!

—Tout est fini, alors!

—Tout...

Elle restait devant lui, ne pouvant se décider à partir sur ces seuls mots, mais comme Ervoaan se taisait et qu'il évitait même de la regarder, elle essuya ses yeux encore humides.

—Au revoir, Ervoaan!

—Au revoir, Annaïc!

Elle s'éloigna toute désespérée.

Le jeune pêcheur resta debout, ne tour-

nant même pas la tête pour la suivre du regard; seulement, quand le bruit de ses pas ne fut plus perceptible, il se jeta à terre tout de son long et sanglota éperdument, le corps tout secoué.

—Oh Dieu! s'écria-t-il, je souffre horriblement! Et personne ne comprend l'étendue de ma souffrance, personne ne me plaint, ni ne m'approuve... Comme la mort serait douce dans un pareil moment!

VII

Annaïc marchait nerveusement, par saccades, zigzaguant d'un côté à l'autre de la route comme si elle eut été ivre; concentrée dans sa douleur, elle ne remarquait, ni n'entendait rien.

—Fini mon beau rêve, bégayait-elle. Fini à jamais: l'homme en qui j'avais foi, m'abandonne!... Oh Ervoaan! Ervoaan! est-ce bien toi qui me cause ce chagrin!

Tout à coup, elle s'arrêta en voyant se dresser devant elle Yan, qui, les bras étendus, lui barrait le chemin.

—Arrêtez, Annaïc, j'ai bien des choses à vous dire.

Il la regardait, les yeux allumés de passion, avec une folle envie de refermer ses bras sur elle et de la presser contre lui.

Laissez-moi passer, dit-elle en détournant la tête avec dégoût. Je suis pressée.

Ce froid accueil ne découragea pas le jeune homme.

—Je ne suis pas le bienvenu, dit-il: c'est toujours ainsi chaque fois que je vous aborde.

Elle eut un geste d'impatience.

—Je suis pressée, vous dis-je, laissez-moi passer.

—Pas avant que je vous aie consolée, ma belle Annaïc, car je vois que vous avez pleuré.

Il se rapprochait, essayant de la saisir.

Elle se recula d'un mouvement instinctif, comme s'il avait été un monstre, lui laissant dans les mains son fichu qui s'était dénoué et dont il tenait un des bouts.

—Ne m'approchez pas! Que vous importe ma peine, à vous qui ne compatissez

## Amour Fratricide

qu'à vos propres souffrances...

Elle dardait sur lui ses prunelles d'acier.

Etonné de son ton d'inimitié, Yan s'arrêta un peu pâle.

—Je suis votre plus sincère ami. Pourquoi me recevez-vous ainsi?

Annaïc bondit à cette protestation d'amitié.

—Sincère ami! Mais si je pleure c'est à cause de vous; parce que pour satisfaire votre amour maladif, votre infâme jalousie, vous contraignez Ervoocan à me répudier.

—Il vous a dit cela? dit-il les dents serrées.

—Non! il ne l'a pas dit: J'ai compris: "Je fais mon devoir", répondait-il à mes prières et à mes larmes... son devoir! Mais son aveuglement atteint votre lâcheté! Est-il plus avancé maintenant qu'il a brisé ma vie?

Le visage d'Yan prit une expression de dureté inexprimable.

—Vous l'oublierez, dit-il.

—Jamais! Il me repousse, mais je l'aime, moi je l'aime!

Il se sentit dévorer de rage.

Sa passion pour Annaïc s'exaspéra de ce cri d'amour lancé pour un autre.

—Renoncez à Ervoocan. Annaïc, renoncez-y! s'écria-t-il hors de lui. Vous verrez que sans cela, il nous arrivera malheur à tous.

Sa fureur n'effraya pas la jeune fille. Elle fit un pas vers lui comme pour l'écraser.

—Qu'est-ce que cela peut vous faire à vous que je devienne sa femme, puisque jamais je ne serai la vôtre... vous entendez, jamais! Je vous hais, maintenant, pour tout le mal que vous m'avez fait!

Elle se tut, et lui, immobile, de pâle devenu blême, son exaspération tombée subitement, la regarda sauvagement amoureux de cette beauté fière et hardie qui, le buste rigide, la tête rejetée en arrière, le bras étendu, le cinglait de ses paroles de mépris.

Elle reprit plus lentement et plus bas, et comme se parlant à elle seule:

—J'ai vécu seule, presque abandonnée

jusqu'ici, cependant j'avais l'espoir, j'avais foi en l'avenir. En échange de ma triste enfance, je demandais au Ciel d'être bonne épouse et heureuse mère... votre frère m'avait engagé sa parole; je croyais en lui autant qu'en un dieu, et je faisais de jolis rêves. J'entrevois par avance la vie calme et dévouée que j'aurais menée à ses côtés... de son bonheur, du mien, vous vous montrez jaloux... cette pauvre fille qu'il aime, il vous la faut; ce cœur qui s'est donné librement à un autre, vous le voulez pour vous, et comme vous vous heurtez à l'inflexible droiture d'une âme qui ne se reprend pas, vous menacez, vous usez de tous les moyens, de tous les artifices pour rendre Ervoocan parjure. Vous avez réussi, jouissez à présent de votre succès, il est complet! l'orpheline est plus misérable encore qu'autrefois. Quelque soit le côté vers lequel elle tourne, elle ne voit plus qu'indifférence, isolement et tristesse.

Vaincue par sa détresse qu'elle criait ainsi, Annaïc s'était assise sur le talus de la route, et la tête cachée dans son tablier, elle pleurait avec de gros sanglots presque des hoquets convulsifs.

Yan la contempla silencieusement, puis s'approchant d'elle, il posa doucement sa main sur son épaule.

—Pourquoi parlez-vous d'isolement. N'y a-t-il qu'Ervoocan qui sache aimer? Regardez-moi, je vous aime à en mourir s'il me fallait vous perdre. Vous êtes ma madone et mon étoile; je suis prêt à passer ma vie à vos genoux; laissez-vous toucher par mon amour... Annaïc consentez à être ma femme?

Elle se redressa frémissante, les narines dilatées, telle une Honne sous la pointe aiguë d'une barre de fer rouge.

Les yeux hagards, elle le repoussa brutalement:

—Edifier votre bonheur sur les ruines de celui de votre frère!... Lâche! Lâche!! trois fois lâche celui qui ose envisager cela!!!

Elle eut un rire fou qui sonna effrayant dans la campagne, et que l'écho répercuta lugubrement.

Puis avec une hâte fébrile de fuir celui

qu'elle abhorrait maintenant de toute sa rancune de Bretonne insultée et trahie, elle voulut s'éloigner.

Sa véhémence apostrophe avait souffleté le pêcheur.

Une rage le saisit, une lueur féroce brillait dans ses yeux pâles, ses poings se serrèrent avec des démangeoisons de tout briser; d'un bond il rejoignit la jeune fille et l'arrêta par le bras.

Sa main, comme un étau, serra le fin poignet d'Annaïc qui fut obligée de l'écouter.

—Je ne suis pas un lâche et je le prouverai, dit-il la voix étranglée par sa fureur. Malheur à vous qui m'aurez poussé au crime!... Ervoaan vous restera et pour le rejoindre vous devrez piétiner mon cadavre.

Il la lâcha et affolé par l'acuité de sa douleur morale, il s'enfuit en courant.

Annaïc ne parut pas comprendre sa menace.

—Lâche! Lâche! répéta-t-elle.

Et de nouveau, son rire lugubre troubla le grand silence des champs.

### VIII

—Tu es seul, Ervoaan. Où donc est ton frère? demanda Catherine à son fils quand elle le vit entrer dans la grande pièce où toute la famille se réunissait le soir, après les travaux de la journée.

—Yan n'est pas encore de retour? fit-il tout surpris.

—Non! Vous êtes partis ensemble, pourquoi ne revenez-vous pas de même?

—Le frère m'a quitté peu de temps après notre départ et je croyais le retrouver ici.

—Où allait-il en te quittant.

—Je ne sais... dit-il tout pensif. Je vais aller à sa rencontre, il ne doit pas être loin...

—Bah! interrompit Pierre Guilo qui remaillait un filet tout en fumant une énorme pipe de bruyère. Ta mère s'inquiète d'un rien. Il est assez grand pour revenir seul. Aide-moi, plutôt, à boucher ces trous-là.

Ervoaan hésita, puis s'assit près de son père.

Une vague inquiétude l'assaillait sans qu'il pût définir pourquoi il avait peur et ce qu'il redoutait.

Il jugeait son frère trop foncièrement croyant, pour le supposer capable d'un coup de tête irréparable, et cependant, son absence l'alarmait instinctivement.

Ses doigts machinalement, passaient la navette entre les mailles du filet, mais sa pensée était bien loin de son travail.

A la fin il ne put y tenir.

Il repoussa sa chaise et se leva.

—Le frère tarde un peu, je vais voir.

Pierre Guilo haussa les épaules.

—Il trouvait inutile cette sortie. Yan n'était-il pas arrivé à un âge où le besoin de courtiser les filles se fait sentir... Il était avec quelque jeune pêcheuse attardée, parbleu! et Ervoaan n'avait guère besoin d'aller le relancer.

Catherine, peu convaincue, hocha la tête.

—Ervoaan est un bon frère, il a raison de s'occuper de son besson... un malheur est si vite arrivé!!

A peine Ervoaan quittait-il l'enclos de sa chaumière, qu'il se heurta à Annaïc arrêtée au milieu du chemin.

—J'hésitais à entrer chez vous, Ervoaan... je voudrais vous parler.

—Qu'avez-vous à me dire?

—J'ai vu votre frère tantôt...

Il ferma les yeux et avec effort:

—Eh bien?

—Notre entretien a été plutôt... orageux. J'étais si malheureuse que je ne lui ai pas caché tout le mépris qu'ils m'inspiraient... maintenant, j'ai peur.

—De quoi? que craignez-vous? Yan ne vous fera jamais de mal. Il sait bien que je renonce à vous épouser, et cela lui suffit.

—Peut-être... mais j'étais très exaltée... Je n'ai pas mesuré mes paroles, et quoique sur le moment je n'y aie pas attaché d'importance, je crois bien qu'il m'a parlé de mort.

—De mort?

—Oui il m'a dit qu'il allait se tuer...

—Malheureuse! que lui avez-vous donc dit!

A ce cri de reproche et d'angoisse fraternelle, Annaïc se mit à trembler.

—Elle leva ses grands yeux craintifs sur le jeune homme et joignit les mains:

—Je ne sais plus... je souffrais tant...

—Ce que vous m'apprenez m'effraie. Savez-vous qu'il n'est pas rentré ce soir?

Elle devint toute blanche et porta ses deux mains à sa poitrine.

—Ah!

—Pourquoi avez-vous agi ainsi avec lui, reprit-il égaré par ses craintes. Ne compreniez-vous pas que pour le ménager ainsi, il fallait que j'aie de bonnes raisons. S'il lui est arrivé malheur, ce sera à cause de vous... Mon frère! Ma mère! Ah misère de moi! mon sacrifice n'aura donc pas suffi!!

—Grâce! balbutia-t-elle. Ne m'accablez pas. Si vous saviez comme je souffre. C'est atroce de penser que je puis causer la mort d'un homme.

Il la vit défaillante, et la pitié lui vint de la sentir si faible.

—Calmez-vous, dit-il en la soutenant par le bras.

Le mal est peut-être moins grand que nous ne le supposons. Je vais me mettre à la recherche de mon frère... Par où est-il allé en vous quittant.

—Par là dit-elle, en désignant, de son bras étendu, la direction du fort de la Latte et du cap Fréhel.

—J'irai donc de ce côté quoiqu'il me paraisse impossible qu'Yan ait pu commettre un tel acte de folie... lui qui aimait tant notre mère...

—Je veux le chercher aussi. Laissez-moi vous accompagner.

—Non! vous me retarderiez, car vous ne pourriez suivre mes pas. Rentrez chez vous. J'irai à mon retour, vous informer du résultat de mes recherches.

Il s'éloignait pressé, mais elle le retint, et d'une voix suppliante, bégaya:

—Ervoaan, je vous en prie... si... si un malheur était arrivé, me le pardonneriez-vous?

Il tressaillit de la tête aux pieds, et voulut dégager sa main qu'elle retenait entre

les siennes, mais la jeune fille glissant à genoux, se cramponna à lui.

—Pitié, Ervoaan! Je ne suis qu'une faible femme, moi; pourrais-je vivre encore si vous me maudissiez... Pardon! je vous aimais tant que l'idée de vous savoir à jamais perdu m'a affolée... je suis seule au monde et vous étiez mon unique espoir!...

La douleur de cette voix si chère fondit son ressentiment.

Il se pencha et releva l'orpheline.

—Je vous pardonnerais, Annaïc; mon cœur trouverait encore des excuses à votre conduite... mais priez Dieu, car si ce que nous redoutons était accompli, vous m'auriez retiré jusqu'au droit de penser à vous.

Elle baissa la tête et ne dit plus rien.

Il la quitta.

Immobile dans sa grande mante noire dont le capuchon était rabattu sur sa tête, elle resta longtemps à écouter le bruit des pas du jeune homme qui s'éloignait.

Quand elle ne les distingua plus, elle poussa un gros soupir, et levant ses yeux baignés de larmes vers le ciel noir elle fit monter cet appel au Dieu de toute miséricorde:

—Oh, Seigneur! protégez-nous! S'il vous faut une victime pour expier leur amour fratricide, votre servante est là... frappez-là et épargnez-les, eux qui ont des parents que la mort tuera!

## IX

Ervoaan marchait vite dans la direction du fort de la Latte, par où son frère avait fui tantôt.

Le sentier était à peine tracé, et justement la nuit était sombre: aucune étoile ne se montrait au ciel. Cependant il avait tant de fois parcouru ce chemin qu'il allait ainsi, dans les ténèbres, aussi sûr de lui que si le soleil eut brillé de tout son éclat.

—On ne pense jamais à tout, se disait-il en lui-même; j'aurais dû prendre une lanterne.

Les moindres coins me sont familiers, il est vrai, n'empêche que je puis passer

près du frère sans qu'il me reconnaisse; et moi, je n'y verrai que du noir.

Alors il se mit à appeler à haute voix:

—Yan! Yan!

Son appel se perdit dans l'immensité.

Seul, le cri plaintif et sinistre du chat-huant effrayé lui répondit.

Ervoan allait quand même appelant toujours.

Quelques chauves-souris dans leur vol nocturne l'effleurèrent au passage.

Il ne les sentit pas.

Parfois, il s'arrêtait et écoutait; le bruit des vagues déferlant sur le rivage, ou se heurtant contre des récifs, arrivait jusqu'à lui.

C'était tout.

Aucun son humain ne venait troubler cet imposant murmure de la nature.

Il repartait alors, courant presque.

Course fantastique dans ces profondes ténèbres où il espérait découvrir quelqu'un.

—Yan! Yan!

De voir son appel sans réponse, ses craintes revenaient plus fortes que jamais, et il frissonnait, croyant à chaque pas découvrir un malheur.

Lassé de cette course inutile et de ses vaines recherches, il avait rebroussé chemin.

Lentement, la tête basse, il refaisait la route parcourue, quand il lui sembla entendre un long sanglot.

Il écouta.

Erreur de son ouïe affinée, qui grossissait le moindre bruissement de vent et prenait le cri du plongeon pour une voix humaine...

Plus découragé encore, il se remit en marche, mais plus il approchait de sa chaumière, moins il sentait le courage d'y entrer.

Que dirait-il à sa mère anxieuse quand elle l'interrogerait? Quelle consolation, quelle parole d'espoir oserait-il lui donner, avec cette quasi certitude du suicide de son frère, qui s'affirmait de plus en plus en lui.

Pourtant, il pouvait se tromper. Yan était peut-être de retour.

Cette pensée le fit se hâter, et le cœur

battant à larges coups dans sa rude poitrine, il franchit le seuil de la maison paternelle.

Dans la grande cuisine, Pierre Guilo et Catherine attendaient seuls son retour.

En le constatant, il chancela.

—Mon frère?

—Mon fils?

Ces deux cris se confondirent.

Catherine s'était dressée, pâle par son angoisse maternelle.

—Mon fils! Où est mon fils! Pourquoi ne le ramènes-tu pas?

Ervoan, dont le visage était décomposé, hochait tristement la tête.

—Je l'ai cherché... Je ne sais où il est. J'espérais le retrouver ici.

—Non! Onze heures sonnent à l'église et il n'est pas encore de retour. Jamais il n'a rentré si tard... Il sait trop combien je suis inquiète quand l'un de vous n'est pas là... Pour qu'à cette heure tardive il soit encore dehors, il faut qu'il lui soit arrivé malheur.

La pauvre mère retomba lourdement sur son siège, et cachant son visage dans ses mains, elle se mit à pleurer avec de sourds gémissements.

—Cesse tes lamentations, la femme, dit alors Pierre Guilo, qui jusque-là s'était tu. Un malheur n'arrive pas comme ça... on va le retrouver notre Yan. Pour une fois qu'il est en retard, en voilà une belle affaire!

Et se tournant vers son fils, il questionna:

—As-tu quelques indices du lieu où il puisse être?

—On l'a vu tantôt se diriger vers le fort de la Latte.

—Et depuis?

—Je n'ai interrogé personne.

—Parbleu! c'est par là qu'il fallait commencer. Où donc es-tu allé depuis deux heures?

—Plus loin que Roche-Lassoie. Je l'ai appelé car la nuit était sombre, mais l'orage gronde sur la mer et ma voix était faible et ne portait pas loin.

—Qu'est-ce que tu veux que ton frère fasse dans la campagne, à cette heure-ci? Il est dans le hameau, probablement. Pour

## Amour Fratricide

tranquilliser ta mère, je vais aller voir... Viens avec moi.

Les deux hommes sortirent.

Derrière eux, une petite ombre glissa, et Annaïc pénétra dans leur chaumière.

—Le vent siffle dans les arbres, la tempête est proche et je ne pouvais dormir... J'ai pensé que ma présence vous ferait du bien, mère Cathou, et je suis venu prier avec vous.

La femme du pêcheur ne s'étonna pas de la visite nocturne de la jeune fille.

Souvent celle-ci venait la voir dans la journée. C'était donc naturel que la sachant inquiète sur le sort de l'un de ses fils elle vint la reconforter et lui tenir compagnie.

—Assieds-toi, ma fille, et récitons le rosaire.

Entré leurs doigts fanés par les rudes travaux, les grains du chapelet glissèrent lentement, pendant que dans la grande pièce sombre, éclairée seulement par les flammèches bleues de l'âtre, la voix argentine de l'une répondait aux prières murmurées par le chevrottement de l'autre.

Dehors, la pluie s'était mise à tomber, le vent s'était levé, et ses gémissements tristes et lugubres, se mêlaient aux cris des oiseaux de mer, réveillés et effrayés par l'ouragan qui s'annonçait.

Pierre Guilo et son fils se dirigeaient vers le hameau.

—Es-tu allé là? dit soudain le vieux pêcheur en montrant une humble mesure toute petite sous de grands arbres.

C'était la demeure d'Annaïc.

—Le frère n'y est pas, répondit laconiquement Ervooran.

Ils continuèrent de marcher en silence.

Dans Saint-Géran, toutes les portes étaient fermées et aucune lumière ne filtrait à travers les volets mal clos de l'intérieur.

—Tout le monde dort, fit Pierre Guilo. N'importe, renseignons-nous.

Il heurta à la porte de la première maison qu'il rencontra.

Après quelques paroles échangées entre les gens du dedans et ceux du dehors l'huïs s'ouvrit discrètement.

Les visiteurs interrogèrent sur le sort

d'Yan, dont l'absence les inquiétait.

L'habitant de la maison ne pouvait fournir aucun renseignement; toute la journée, il avait été en mer...

Les Guilo allèrent plus loin et frappèrent à d'autres portes.

Partout, on leur fit la même réponse, ou à peu près.

Un vieux pêcheur, pourtant, affirma avoir rencontré le jeune homme vers le soir, sur les hauteurs, à quatre bons kilomètres de Saint-Géran.

—Pas bien loin du Toul-an-Ifern... Il avait même l'air tout drôle et ne semblait pas pressé de rentrer.

Ce renseignement était bien vague, mais il confirmait ce qu'Ervooran avait appris par Annaïc.

—Il se sera égaré dans l'obscurité, en revenant, fit pensivement le père qui commençait à s'inquiéter.

—Il faut y retourner voir avec des lanternes, s'écria Ervooran plein d'ardeur.

—C'est sage. Je vais réveiller mon gars, ajouta le vieux pêcheur, il vous accompagnera. Il va être heureux de vous rendre ce petit service: il a si souvent joué avec vos jumeaux.

Pierre Guilo accepta d'un signe de tête l'offre du vieillard, et s'appuyant le dos au chambranle de la porte, il attendit immobile, les yeux vagues, atterré subitement par cette disparition mystérieuse de son fils.

Dans les villages un peu éloignés des villes, une grande solidarité unit les habitants entre eux.

Malgré l'heure avancée, la nouvelle de la disparition d'Yan se répandit vite et causa une alarme générale à Saint-Géran.

Tous connaissaient et estimaient les Guilo, leur inquiétude fut partagée par chacun, et une partie des pêcheurs de l'endroit, autant par zèle que pour ne pas agir autrement que les autres, vinrent se ranger autour du père et du fils, avec des torches ou avec des falots, pour aider aux recherches qui allaient commencer.

Pierre Guilo remercia chacun d'une poignée de main. Puis, tous se groupèrent et se mirent en route, n'échangeant entre eux que peu de paroles.

Les mugissements de la tempête couvraient d'ailleurs leurs voix.

Bientôt, sur la falaise, le groupe arriva, et les gens qui le composaient, après s'être consultés, se dispersèrent pour explorer attentivement les moindres coins.

Leur marche sous la pluie, dans tous les sens, avec leurs lumières tremblotantes, le fracas épouvantable des éléments déchainés et le bruit assourdissant de la mer dont les vagues énormes venant se briser contre les rochers, rejaillissaient en montagnes d'écume sur le sable fin, ou les galets des grèves—avait quelque chose de sinistre et d'effrayant.

Pierre Guilo et ses compagnons ne se rebutaient pas, cependant, habitués par leur métier même à braver toutes les intempéries, ils continuaient d'avancer, espérant toujours découvrir celui qu'ils ne croyaient qu'égaré.

Leurs recherches durèrent toute la nuit, et ce ne fut qu'au matin, alors que l'aurore timidement se levait, qu'ils en comprirent l'inutilité.

Aucun coin de la lande n'avait échappé à leurs investigations, et nulle part ils n'avaient trouvé le moindre indice qui pût les éclairer sur le sort du disparu.

Ils revinrent découragés à Saint-Géran.

Ervoosan, durant cette nuit affreuse, avait montré une intrépidité étonnante.

Toujours en avant de ses compagnons il avait marché, les excitant de la voix, les encourageant par sa froide audace.

Dieu sait, cependant, toute l'horreur des pensées qui heurtaient son cerveau et qu'il avait eu le courage de garder pour lui seul, afin de ne pas refroidir le zèle des autres.

Sans souci de l'obscurité et du danger qu'il pouvait courir à s'y aventurer par un tel temps, on l'avait vu longer la lisière de la falaise, comme si ses bords escarpés et ses flancs à pic contenaient le secret de l'absence de son frère.

Mais c'était surtout le fort de la Latte qu'il avait exploré attentivement, passant et repassant sur les deux ponts—l'Avancé et le Grand-Pont—jetés sur les deux profonds précipices qui séparent le fort de la terre ferme, il avait visité jusqu'aux deux

étages du donjon abandonné.

Rien, partout rien!

Nulle trace de ce côté qu'Yan eût pu y chercher un refuge contre l'ouragan.

Après s'être agenouillé plein de foi et de ferveur devant la petite statue de Saint-Hubert qui se trouve à côté de l'une des tours, il était allé plus loin, en continuant de longer la côte qui domine l'Anse des Sévignés.

Il était arrivé aussi au Trou de l'enfer, ainsi appelé à cause de plusieurs événements funestes qu'il rappelle.

L'énorme fissure l'attirait en dépit de son nom infernal, en dépit aussi de sa terrible réputation.

Il tournait autour du précipice se hasardant jusqu'à sa crête la plus extrême au risque qu'un coup de vent ne le fit culbuter dans l'abîme.

Avec ce courage qui ne vient que du désespoir même, il aurait voulu plonger dans les ténèbres effrayantes du gouffre et s'assurer que son horrible hantise qui lui montrait le corps d'Yan écrasé dans le fond n'était qu'une fiction.

X

De retour à Saint-Géran, Ervoosan laissa son père rentrer seul à leur demeure.

Reposez-vous, mon père, je vais rechercher encore. Le soleil brille, ce sera plus aisé.

—De quel côté te diriges-tu?

—A gauche... sur la grève.

—Le pauvre père pâlit.

—Que crains-tu donc? bégaya-t-il.

—Tout! murmura sourdement le jeune homme.

Et avec un profond soupir il partit.

La pluie avait cessé, et si ce n'eussent été les larges flaques d'eau qui coupaient sans cesse le chemin, et la houle dont les vagues étaient agitées, rien n'eût rappelé la tempête de la nuit.

Ervoosan ne sentant pas sa fatigue, marchait vivement, poussé par une force mystérieuse qui l'excitait à avancer.

—S'il est mort, c'est par là que je le

## Amour Fratricide

trouverai, se disait-il avec une étrange certitude qui lui donnait des frissons.

Il connaissait les moindres replis de la falaise et son pied agile avait vite fait de contourner les roches et d'explorer les multiples recoins des grèves.

Jusqu'au fort de la Latte, ses recherches furent vaines, mais il s'y attendait, c'était là-bas dans cette énorme trouée que les eaux de la mer ont creusée et qui s'avance si fort en avant dans les terres qu'il avait l'affolante prescience de trouver quelque chose...

Et à mesure qu'il approchait du Trou de l'Enfer, il sentait son énergie diminuer.

Ses transes étaient même si grandes que plusieurs fois il dut s'arrêter et se cramponner aux saillies des rocs pour ne pas tomber.

Néanmoins, il marchait toujours, quoi que pas à pas, à présent.

De loin, son regard scrutait le pied des roches.

A un moment, il crut distinguer comme un corps étendu sur le sable, à cent mètres devant lui.

Il fut pris d'un tremblement nerveux; son épouvante fut telle qu'il claqua des dents.

—Pitié! mon Dieu, bégaya-t-il en sentant sa faiblesse. Donnez-moi la force d'aller jusque-là...

Et les yeux mi-clos, n'osant plus regarder vers le point sombre du sable d'or, il avança, chancelant, avec de grands hoquets dans sa gorge contractée.

Calice bien amer à boire jusqu'à la lie, véritable Golgotha à gravir, que ces cent mètres qui lui fallut franchir pour arriver jusqu'au près du corps écrasé, presque défiguré de son frère. Car son appréhension ne l'avait pas trompé: Yan avait accompli son infernale menace et s'était jeté dans la crête au fond du précipice.

C'était bien lui qui gisait là, à ses pieds, tout ensanglanté.

En apercevant le cadavre de celui qu'il avait tant aimé, pour qui il eût tout sacrifié, Ervoan poussa un cri déchirant — Yan! — si lamentable que les mouettes effrayées s'éloignèrent des blancs rochers autour desquels elles voletaient, et un vieux

hibou, de son trou, fit entendre un long cri sinistre.

A genoux, près du corps, Ervoan le tâta, le palpait, comme s'il doutait encore.

Les lèvres blanches, les yeux hagards, les cheveux hérissés, il bégayait avec désolation:

Frère aimé, ce n'est pas possible, ce n'est pas toi qui a pu faire cela... Yan, parle-moi... dis, je suis fou et tu vas me répondre.

Et soulevant la belle tête aux yeux fermés à jamais, et dont une large tache de sang figé au front faisait ressortir la blancheur, il la baisa passionnément n'en sentant pas le froid du marbre.

Mais son corps épuisé de fatigue, ses nerfs excités et tendus par tant de sensations mortelles, ne purent supporter plus longtemps son atroce douleur.

Une pointe aiguë lui traversa les tempes, ses yeux se voilèrent, tout parut crouler autour de lui, et l'infortuné tomba évanoui, à moitié couché sur le cadavre de son frère.

C'est dans cette position, qu'une heure après, des ramasseurs de varech trouvèrent les deux jumeaux, le vivant et le mort.

## XI

L'orage avait passé sur le toit des Guilo.

La tradition avait accompli son oeuvre de destruction.

Dans la grande pièce où si souvent la famille s'était réunie, deux hommes vivaient seuls maintenant dans une morne tristesse: un vieillard, un jeune homme, pleurant ensemble deux êtres disparus: l'épouse fidèle, la mère adorée que le chagrin a tué, et le fils, le frère chéri que la fatalité avait marqué dès sa naissance.

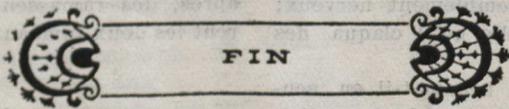
Si, parfois, lecteur, étranger au pays, vous descendez dans l'humble hameau de Saint-Géran, ne parlez pas d'Annaïc Brunec, les gens se signeraient effrayés et, du doigt, vous indiquant les ruines de sa demeure:

—Elle est folle, diraient-ils...

La Revue Populaire

Et si vous insistiez pour en connaître davantage, peut-être, à mi-voix, vous apprendraient-ils qu'à travers les tombes du cimetière, on la voit parfois errer comme une âme en peine, puis, rester longtemps immobile, devant une pierre grise où le

seul nom d'"Yan" est gravé.  
—Lâche! Lâche!! trois fois lâche!!!  
disent ses lèvres blêmes.  
Et c'est pourquoi les gens se signent en parlant d'elle.



FIN

ECHO DES ELECTIONS



-Je viens pour les élections.
-Vous tombez bien mal, car papa est candidat lui aussi.
-Je ne suis pas chanceux: trois maisons de suite où je tombe sur des candidats. C'est à croire qu'il n'y a plus d'électeurs.

# Vieux Garçon

## I

**V**RAIMENT, la question que lui adressait son ami Marcel Deshaies l'amusaient bien :

—Veux-tu te marier, Alin ?

Et il riait d'un rire franc, large, à notes pleines, qui se communiquait aisément.

—Tu plaisantes, fit-il en s'adressant à Marcel, un jeune homme assis près de la cheminée devant un feu clair; oui, tu plaisantes... moi, Alin Bernier, le vieux garçon élu, consacré, dont les immortels principes n'ont pas varié depuis tantôt quarante ans. Ce serait superbe, à la vérité, que l'on fit de moi un apostat! Et, dans tous les cas, mon petit Marcel, il faudrait un autre gaillard que toi pour me convertir.

A grands pas, il parcourait son vaste cabinet d'ingénieur où tout révélait le savant, le travailleur arrivé à la célébrité et à la fortune par la vaillance indiscutable de sa virile intelligence et de sa tenace volonté.

—On m'avait dit que tu aimais Carmen Guérard, la nièce de notre ami commun André Réal? risqua le jeune homme qui continuait à se chauffer tranquillement.

—En voici bien d'une autre! s'écria l'ingénieur, Carmen... une enfant blonde comme les blés, rose comme des églantines, un bébé, un joujou, un souffle, une ombre. Mais, regarde-moi donc! je la briserais d'une simple étreinte de mes larges mains.

Marcel Deshaies mesura alors la haute taille d'Alin Bernier, ses épaules carrées, sa physionomie d'une énergie violente que, seuls, deux grands yeux loyaux et bons, adoucissaient singulièrement et conclut :

—C'est vrai, tu lui ferais peur à cette pauvre petite. Et puis, tu sais entre nous, je préfère ce que tu dis à ce que je pensais.

Ce fut au tour d'Alin de s'approcher de Marcel et de le regarder scrupuleusement comme il ne l'avait jamais fait depuis vingt-huit ans, la vie du jeune homme. Ses affaires ne lui permettaient guère de fugitifs arrêts sur ce qu'il considérait des futilités. Il ne s'accordait jamais de petites distractions de cette nature. Pour la première fois, il vit son jeune ami ce qu'il était: petit, délicat, efféminé, mais charmant avec son front doux et sa moustache dorée.

—Ah! ah! fit-il joyeusement, nous y sommes, mon tout mignon, c'est toi qui aimes Carmen!

Après une pause, il ajouta :

—Et ça te va, papillon aux ailes veloutées, amoureux des fleurs, ça te va! mais tu n'ignores pas que ton mince traitement de professeur de l'école préparatoire des enfants de l'avenir, des centraux, mes futurs confrères ingénieurs, ne pourra nourrir Carmen dans un palais.

—Nous nous aimerons, prononça Marcel un peu théâtral.

—Belles falaises, lança Bernier, c'est avec cela que l'on continue facilement la vie, parlons-en!

Sans que son ami pût le voir, le jeune homme esquissa un sourire malin, et l'autre, sérieux, emporté dans le courant du discours, poursuivait :

—Oui, ce serait une jolie affaire: un garçon qui n'a pas grand'chose avec une personne n'ayant rien du tout; une orpheline que des parents sottement ruinés à leur mort, ont laissé perchée au cinquième d'une maison, confectionnant toute la journée des lys d'églises pour se nourrir elle et une vieille bonne à moitié aveugle.

—Eh bien! interrompit Marcel, je la sortirais de la misère, ce serait toujours ça.

—Et avec quoi? s'écria Bernier dont l'é-

clat de voix fit vibrer les vitres, puisque tu n'as rien!

—Si ceux qui, comme toi, ont plus de vingt mille francs de rentes y renoncent, il faut bien que des généreux aient le courage de s'y risquer, répliqua le jeune homme.

Un troisième personnage faisant irruption dans le cabinet de travail, vint les interrompre.

C'était André Réal, l'ami commun, l'oncle de Carmen, un pauvre aussi, un intellectuel qui n'avait jamais compris qu'il y eut dans la vie un côté pratique à sauvegarder. Il gagnait juste de quoi vivre avec ses livres, mais des rêves, des lois de réformation impossible, des plans hâtifs irréalisables dans le moment, de généreuses utopies qui le berçaient lui et un petit nombre d'adeptes.

—Je vous emmène dîner chez moi, dit-il. Allons, vite, il est six heures, ma femme nous attend.

Et, sans donner le temps d'une réponse, il entraîna ses amis.

## II

Un instant après, n'ayant eu que le temps de faire le chemin de la rue de Vaugirard à Saint-Jacques, Alin Bernier, Marcel Deshaies et André Réal entraient dans un tout petit salon tiède, fleuri, soigné, où deux femmes brodaient. L'une fort belle, d'allure grave, ayant quarante ans peut-être, était la femme de Réal; l'autre, petite, blonde, charmante, toute jeune encore, était sa nièce.

A l'arrivée de ces messieurs, Carmen leva vers eux ses yeux bruns, très jolis, où flottait toujours un peu de tristesse, laissa voir son front très blanc, immaculé comme les lys qu'elle travaillait toute la journée, passa une de ses petites mains dans les boucles naturelles qui faisaient une sorte d'auréole à sa ravissante physionomie de personne sérieuse et sage, puis reprit bientôt sa broderie.

A son insu, Alin la regarda attentivement, et ce fut d'elle comme de Marcel

tout à l'heure, il s'aperçut qu'il ne l'avait point encore vue.

Une robe de laine sombre, de façon simple, moulant son buste de mignonne élégance, des petits souliers vernis emprisonnant un pied fin et distingué, une ceinture brune serrée à la taille par une boucle d'argent uni, rien de tout cela ne lui échappa; mais ce qui l'influença davantage, ce fut le charme paisible, délicat, qui émanait d'elle et qui, doucement, insensiblement, pénétrait au plus profond du coeur. Dire que durant plus d'une année, il y avait été insensible.

L'ingénieur s'approcha de Carmen, prit une chaise, s'assit familièrement à côté d'elle de manière à n'être entendu de personne.

—Alors, fit-il sans façon, de même que s'il eut traité une affaire, vous travaillez ainsi, sans cesse.

D'une voix douce et résignée, elle répondit:

—Mais oui, monsieur, cela devient une habitude.

—Comment cela, vous faites toujours grandir des lys?

—Il faut bien.

—Mais si vous continuez, la terre entière sera bientôt blanche et purifiée.

Carmen regarda Alin, surprise par la voix adoucie de ce géant et rencontra alors son regard tout caressant. Embarrassée, elle rougit un peu.

Lui continua:

—Ainsi, c'est par vocation que vous faites des fleurs?

—Non. C'est une nécessité.

—Pour rien au monde, vous ne voudriez les laisser, les abandonner?

Elle leva sur Bernier son fin visage et le regarda très droit pour répondre:

—Mais je n'en aurais pas le droit puisque ce sont ces fleurs qui me font vivre.

—Si l'on vous offrait autre chose, un brave coeur par exemple, plus désireux que vos lys d'être soigné par vous.

Troublée, elle murmura:

—Ceci n'est pas, alors, je n'ai rien à dire.

—Pardon, cela est. Je connais un coeur seul, ennuyé, un peu rude, qui aurait bien

besoin de vous.

Comme elle ne demandait pas lequel, lui, avec la rapidité de langage qui lui était habituelle et qui lui avait toujours réussi, déclara :

— Ce coeur-là, c'est le mien, je vous l'offre.

Carmen demeura interdite, sa broderie lui échappa des mains, elle pâlit, balbutia et, la gorge serrée, émue, elle pleura sans pouvoir répondre.

Réal s'inquiéta et demanda :

— Que s'est-il passé?... Que lui as-tu donc dit, Bernier?

L'ingénieur s'expliqua.

Réal, très ému à son tour, les yeux humides, tout tremblant, ne sachant pas vraiment ce que cela voulait dire, remercia silencieusement d'une vigoureuse étreinte des mains. Il y eut un instant d'émotion vive, ce fut tout juste si chacun ne pleura pas.

L'oncle de Carmen, un peu remis, parvint à dire après quelques minutes.

— Tout de même, Bernier, tu pourrais

prévenir les gens, tu as une manière d'agir...

Il répondit pour toute excuse :

— C'est ainsi que je suis, que voulez-vous : Je vais droit au but, sans détours. J'ai toujours eu l'esprit très prompt et mon coeur s'en ressent, ce n'est pas ma faute, c'est plus fort que moi.

Sans rien ajouter, il glissa près de Carmen, la consola, lui murmura des choses dont il ne se serait jamais cru capable, et essuya ses larmes avec une respectueuse tendresse.

Au moment de se mettre à table, en passant du salon dans la salle à manger, Marcel glissa dans l'oreille de son ami Alin :

— J'ai réussi... Il n'y avait pas besoin d'un gaillard plus malin que moi pour convertir un vieux garçon de ton espèce.

L'ingénieur répondit :

— Puisqu'il fallait la faire descendre de son cinquième, j'avais pour cela plus de force que toi... Elle méritait mieux que ta misère.

### Horloge !

Horloge, d'où s'élançait l'heure  
Vibrante, en passant dans l'air pur,  
Comme un oiseau qui chante ou pleure  
Dans un arbre où son nid est sûr,  
Ton haleine égale et sonore  
Sous le froid cadran ne bat plus,  
Tout s'éteint-il comme l'aurore  
Des beaux jours qu'à ton front j'ai lus?

Dans les Plaines de l'Ouest

## Rencontre Inattendue

Par M. Ernest Gagnon

ON était au mois de juillet de l'année 1849. Une caravane venait de faire halte sur un point des immenses déserts qui séparaient alors les établissements du centre des Etats-Unis de la Sierra Nevada et de la côte californienne. Elle était presque entièrement composée de Canadiens, parmi lesquels se trouvaient M. Hector Marcou, aujourd'hui de Québec, M. Gaspard Delorme, de Montréal, MM. Anselme Desjarlais et Edouard Teller, de la Rivière-du-Loup, district des Trois-Rivières. Les quatre jeunes gens que je viens de nommer, et dont un seul survit aujourd'hui, avaient entrepris le voyage de Californie à l'instigation de leur parent et ami, M. Honoré Picotte, riche négociant de Saint-Louis de Missouri, natif, lui aussi, de la Rivière-du-Loup. M. Picotte avait même promis une avance de quinze cents piastres pour les remettre à flot à leur retour s'ils ne réussissaient pas à faire fortune dans le pays des placers d'or.

Le voyage de Californie s'effectuait alors soit par mer, en faisant le tour du cap Horn, soit par terre, en traversant les prairies du Kansas et les vastes territoires du Far West américain. Ce dernier trajet était moins long que l'autre mais il n'était guère plus rapide à cause de la lenteur des boeufs qui traînaient les chariots de bagage. La route de l'isthme de Panama ne fut adoptée que plus tard.

La journée avait été chaude; aucun point de repère ne pouvait donner une idée du chemin parcouru depuis le matin. Il y avait deux mois que la caravane avait quitté les derniers établissements américains. De tous les côtés de l'horizon, le ciel

descendait sur la surface unie de la plaine. A part une longue route à perte de vue où des chariots avaient laissé leur trace, les voyageurs n'apercevaient aucun indice du passage des hommes, et rien autour d'eux ne rappelait les événements dont les siècles accumulés ont dû être les témoins dans ces fertiles mais alors incultes régions. Le silence éternel régnait en maître sur la solitude.

Les voyageurs étaient à se demander si on allait poursuivre la marche pendant encore une heure ou deux avant de camper pour la nuit, lorsque l'un d'eux, étendant le bras vers l'horizon, à l'ouest, dit ces simples mots:

—Voilà du monde!

Un point noir, toujours grossissant, semblait se rapprocher à chaque instant des voyageurs, et il était de plus en plus évident que ce n'était pas un troupeau de buffles qui passait dans la prairie, mais bien des cavaliers qui venaient droit à eux. Ce ne pouvait être des blancs, car on n'était qu'au début de la fièvre de l'or, et toutes les caravanes composées d'Européens se dirigeaient alors de l'est à l'ouest. C'étaient donc des peaux-rouges.

Il fut décidé que les charrettes et les boeufs seraient placés de manière à former une sorte de rempart, et que les cavaliers resteraient en selle sur leurs chevaux et se placeraient en avant, sauf à se replier au besoin derrière les charrettes et le bagage si un combat devait être engagé. On lia les pattes des boeufs avec des entraves et l'on se plaça de la manière convenue. Il était temps; une cinquantaine de chevaux portant des cavaliers indiens, parmi les-

quels se trouvaient des femmes et même quelques enfants, arrivaient à toute vitesse.

Sur un cri strident, poussé par son chef, toute la bande s'arrêta. Elle offrait en ce moment un spectacle aussi hideux que pittoresque. Le chef était une espèce de géant dont la figure était peinte de la manière la plus effroyable. Il avait le buste et les bras couverts de sang. Un couteau et cinq chevelures noires, également ensanglantées, pendaient à sa ceinture. Il portait une culotte taillée à l'euro péenne, et ses pieds étaient chaussés de mocassins. Dans son cou était passée une courroie soutenant une carabine, une corne à poudre, un sac à balles et à plomb et une boîte à capsules. Sa longue chevelure noire, un peu grisonnante, était retenue au sommet par une lanière peinte en vermillon. L'ensemble de sa personne était horrible à voir. Son cheval n'avait pas de selle, et une simple corde passée dans la bouche de l'animal tenait lieu de bride.

Le chef fit avancer sa monture de quelques pas vers les voyageurs, et, leur adressant la parole en anglais, il leur demanda d'où ils venaient et où ils allaient.

— Nous venons du Fort Saint-Joseph de Missouri, et nous nous rendons à Sierra Nevada, répondit Gaspard Delorme, plus familier que ses compagnons avec la langue anglaise.

— Et vous avez passé par le Fort Laramée! Vous avez terriblement allongé votre chemin. Vous n'êtes pas Américains?

— Non, répondit Delorme.

Le chef reprit alors, en s'exprimant en langue française:

— Seriez-vous Canadiens, par hasard?

— Oui, répondirent trois ou quatre voix.

— De Québec ou de Montréal?

— Quelques-uns de Québec, quelques-uns de Montréal.

— Et personnes des Trois-Rivières?

— Non, mais nous sommes plusieurs du district des Trois-Rivières.

— De quelle paroisse?

— De la Rivière-du-Loup.

— De la Rivière-du-Loup?... Quels noms?

— Tellier, Desjarlais...

— Tellier, du village; Desjarlais, du bas de la grande rivière! Que je suis content de vous rencontrer! Moi aussi, je suis de la Rivière-du-Loup. Mon nom est Boisvert. Vous devez nous trouver bien effrayants, mes gens et moi, mais n'ayez pas peur. Ma bande appartient à la tribu des Serpents, qui m'a adopté et dont je suis devenu le chef. Nous venons de nous battre contre les Têtes-Plates, et nous avons été victorieux; mais il nous manque quelques chevaux; voilà pourquoi vous voyez deux cavaliers sur un même cheval et même trois femmes sur une même monture. Ayez donc bien soin de vos bêtes, car on pourrait chercher à vous en dérober quelques-unes. Je vais parler à mes gens, qui sont fatigués, et doivent danser une partie de la nuit; nous allons camper à cent pas de vous. Je reviendrai vous voir dans une heure.

De part et d'autre, on s'installa pour la nuit, nos amis du camp canadien préparant le repas du soir et causant avec animation de l'apparition de Boisvert et de l'heureux dénouement de l'incident qui les avait si justement alarmés.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon, et l'orbe immense d'un ciel à peine parsemé, çà et là, de quelques nuages blancs, commençait déjà à s'assombrir. Un petit nombre d'étoiles, pâles et éparées, brillaient faiblement dans la voûte azurée; la brise était tiède, et le grand calme de la plaine, vaste et unie comme l'océan, prêtait à la rêverie.

Ce n'était pas cependant sans une vive curiosité que l'on attendait la visite de l'étrange chef des Serpents. Celui-ci arriva à l'heure convenue, la ponctualité était sans doute la politesse des rois de la prairie comme elle l'est des souverains des pays civilisés. Mais ce n'était plus là le chef que l'on avait vu une heure auparavant: Boisvert avait fait disparaître le tatouage qui donnait à sa figure une apparence si repoussante, et, sauf, quelques détails de costume, il avait maintenant la

## Rencontre Inattendue

mine d'un Canadien, mais d'un Canadien de forte stature. Il donna la main à tout le monde, et s'assit tranquillement sur une caisse de thé qu'on lui avait réservée comme siège d'honneur. On lui demanda de raconter son histoire ce qu'il fit en peu de mots, car il avait hâte de poser des questions à son tour et d'avoir des nouvelles du pays. Il était devenu veuf une quinzaine d'années auparavant, et, peu de temps après, il avait quitté la Rivière-du-Loup pour courir les aventures, laissant ses deux enfants, deux petites filles, aux soins de quelques parents.

—Ces pauvres enfants, dit-il, il faut pourtant que je les revoie avant de mourir!... Je me suis remarié avec une sauvageonne qui me suit dans toutes mes expéditions. Elle sait que j'ai deux filles au Canada, et elle craint que je ne l'abandonne. En ce moment, elle s'imagine que je complète mon évasion et que je vais m'enfuir avec vous... Mais où sont mes compatriotes?

Edouard Tellier, Anselme Desjarlais et Antoine Augé se firent alors connaître, et les questions se pressèrent sur les lèvres du chef. On parla tour à tour des habitants du haut et du bas de la grande rivière du Loup, de la petite rivière du Loup, du Petit-Bois et de Beauséjour: les Caron, les Désaulniers, les Béliand, les Cloutier, les Garceau, les Lottinville, les Bourret, les Bellemare, etc.; puis des notables du village: le curé Le Bourdais, le docteur Dame, le docteur Gauvreau, le notaire Gagnon, le notaire Bazin, M. Mayrand, M. Augé, M. Baribeau, M. Lamé, M. Châlons, le vieux maître de poste, Léon Caron, l'organiste, et Antoine Harnois, ce type original à l'imagination de feu, associé de toutes les fêtes et de tous les deuils, convive tour à tour joyeux ou morose, ayant la nostalgie du pays de ses rêves, déclassé qui, avec plus d'énergie et d'instruction, eût pu devenir un artiste. Puis on parla des affaires politiques du Canada, et la causerie devint générale.

La nuit était complètement venue. La lune à son premier quartier promenait son croissant d'or dans un ciel rempli d'étoiles. La voie lactée était d'une blancheur inac-

coutumée, et les astres, ces monuments de tous les âges et de tous les pays, rappelaient aux voyageurs la patrie absente.

—Gatineau, une chanson! fit la grosse voix de Gaspard Delorme.

Gatineau était un jeune Français qui s'était joint aux Canadiens pour faire le voyage de Californie.

—Une chanson, Gatineau, cria-t-on de toutes parts.

Le jeune Français, qui se tenait à l'écart, sembla sortir d'une profonde rêverie. Fatigué du voyage monotone de la plaine, il songeait à une question qui eût peut-être fait sourire ses compagnons. Il se demandait ce qu'avait pu être dans le temps passé le coin de terre où il se trouvait en ce moment, et il bâtissait des hypothèses géologiques qui transportaient son esprit à des milliards de siècles en arrière.

—La chanson que tu as chantée l'autre jour, reprit l'un des voyageurs.

—Je le veux bien, dit le jeune étranger; et, d'une voix émue et vibrante, il commença à chanter quelques couplets qu'il avait ajustés à une mélodie d'une suprême mélancolie:

“J'ai quitté ma belle patrie  
Pour les climats où se trouve l'or,  
Mais, battu par les vents en furie,  
Me voilà rejeté loin du port.  
C'en est fait sur la rive étrangère  
Il faudra consumer mes beaux jours,  
Et mourir sans revoir mon vieux père,  
Sans revoir mes fidèles amours!...”

—Ça, c'est trop triste, dit Gaspard Delorme,—Marcou, sors ton violon!

—Vous avez un violon ici! dit Boisvert dont les traits s'animent soudain.

—Oui, un violon, et un fameux violon aussi! Vous allez entendre cela.

Hector Marcou se dirigea vers une des charrettes et en tira une petite boîte qu'il ouvrit avec précaution. Il reparut bientôt, violon et archet en mains.

Comme tous les musiciens qui ont l'oreille juste, il accorda son instrument sans tapage et en quelques minutes.

M. Marcou tenait et tient encore son

violon appuyé sur l'épaule, à la façon du populaire: partant, il ne "démanche" pas et ne fait pas de sons harmoniques; mais quelle justesse de touche est la sienne! quel coup d'archet net et vibrant! quel rythme entraînant et vraiment merveilleux! Le virtuose s'empara immédiatement de son auditoire. Les sons aigus du frêle instrument s'égrenaient dans l'espace; les "reels" écossais, les "hornpipes" dans la "tonalité des cornemuses", faisaient mouvoir tous les pieds. Boisvert enthousiasmé se leva et se mit à danser avec fureur. Cet homme qui, le matin, avait tué cinq de ses semblables, se livrait à des entrechats inouïs! Il appela tour à tour les plus agiles, Beauchamp, Hurtubise, Hudon, Trefflé Lamontagne, Pierre Gingras, pour lui faire vis-à-vis, et ne s'arrêta que lorsque le violoniste, épuisé, cessa lui-même de jouer.

On battit des mains. Boisvert serra les doigts du virtuose et s'assit en criant: Hé! hé! à la façon indienne.

—Hé! hé! répondit-on tout autour du campement.

C'étaient les sauvages: hommes, femmes et enfants, que le son du violon avait attirés et dont les yeux brillants exprimaient la plus ardente curiosité. Ils riaient, contrairement à leur coutume lorsqu'ils sont en présence d'étrangers, et leurs dents blanches faisaient paraître leurs figures tannées plus foncées et plus hideuses encore. Boisvert leur dit quelques mots; puis, s'adressant à Hector Marcou:—Vous frapperiez le plus brave de mes guerriers, dit-il, qu'il ne vous ferait aucun mal. Pour ces gens-là, vous êtes un homme à part, un être surnaturel, vous êtes possédé par un esprit.

—Comme David La Gamme, dit à demi-voix Gatineau, qui avait lu le "Dernier des Mohicans."

—Maintenant, mes amis, dit Boisvert, il faut que vous me rendiez ma visite, et comme nous partons demain au point du jour, vous allez me suivre immédiatement. Vous verrez mes gens danser la "danse de la guerre" et célébrer leur victoire de ce matin. Moi, je vais vous donner un festin. Emportez du pain, du sel et du poivre, si

vous le voulez; je n'ai qu'un mets à vous offrir, mais un mets royal: de la bosse de bison. Comme vous êtes réduits à la viande salée depuis deux mois, je me figure que cela ne vous déplaîra pas trop.

Un des voyageurs se mit à chantonner:

Les Canadiens sont pas des fous,  
Partiront pas sans prendre un coup.

—Pas de ça! dit Boisvert avec vivacité. Si seulement mes sauvages sentent l'odeur du rhum, il faudra leur en donner; alors ce sera la bataille, et je ne réponds de rien.

Les Canadiens se rendirent au camp des sauvages et en parcoururent les divers groupes avec curiosité. On avait allumé un feu de fagots. Des tranches de bison fraîchement tué furent distribuées aux convives, qui les firent rôtir au bout de longues baguettes. Au reste, chacun s'arrangea à sa manière, et nos voyageurs firent ce soir-là un festin dont plusieurs gardèrent longtemps le souvenir.

Gatineau, le Parisien, mangea plusieurs tranches de bosse de bison et déclara que ce mets était digne du Palais-Royal, galerie Montpensier.

Pierre Gingras, muni d'un chaudron, fit des combinaisons savantes de bison et de lard, avec assaisonnements d'une haute inspiration. Il se révéla improvisateur.

Bientôt le chant aigu des femmes, le bruit des tambours et des "chichigouanes" et les exclamations gutturales des guerriers arrivèrent aux oreilles des Canadiens installés sous la tente du chef. Sur un signal de Boisvert, tout le monde se rendit à la danse, à laquelle Tellier et Beauchamp voulurent prendre part, au grand amusement de leurs compagnons.

Il y a quelque chose de frappant dans la conservation extraordinaire des traditions et des usages, même les plus puérils, des différentes peuplades sauvages de l'Amérique du Nord. La danse et le festin dont furent témoins nos amis les voyageurs canadiens, avec leurs incidents caractéristiques, ne différaient en rien des scènes de festins et de danses racontées par les premiers pionniers de la civilisation dans la Nou-

## Rencontre Inattendue

velle-France et les colonies voisines au commencement du dix-huitième siècle.

Mais il me faut abréger ce récit. Il était deux heures du matin quand s'éteignirent les dernières clameurs de la fête. On se dit galement adieu. Boisvert seul avait l'air ému.

Deux jours après, Edouard Tellier, qui s'était abreuvé trop largement à une source alcaline, expirait, victime du fléau qui sévissait alors dans les grandes villes du Canada et des Etats-Unis: le choléra. Il fut enterré dans la plaine déserte, sillonnée aujourd'hui par de nombreux chemins de fer. Le sifflet des locomotives n'éveille pas son ombre; seule la trompette de l'ange fera tressaillir ses os au jour de "la grande revue que Dieu lui-même passera quand les temps ne seront plus."

Quelques mois plus tard, Anselme Desjarlais périssait misérablement, le corps transpercé par la corne d'un boeuf, et Pierre Gingras, de Québec, tombait sous les balles d'un assassin dans la cour d'une maison de Sacramento.

M. Marcou et M. Delorme revinrent au pays en 1850, un peu plus pauvre qu'avant leur départ. M. Honoré Picotte tint loyalement sa promesse, et ce fut avec l'avance

d'argent qu'il fit à M. Marcou que celui-ci put fonder, à Québec, l'établissement de fourrures qui l'a conduit, ainsi que son associé M. Renfrew, à une honnête fortune.

—Et Boisvert?

—Boisvert, paraît-il, revint au Canada. Il trouva ses filles mariées à la Rivière-du-Loup; il acheta à chacune une terre en bon état de culture, puis il leur dit adieu pour toujours.

Il aurait voulu rester au pays, mais sa deuxième famille était là-bas, dans le "Far West" américain et il se devait à sa pauvre "squaw" et à ses plus jeunes enfants. Il exprimait les désirs contraires qui l'agitaient par ces mots empruntés au génie du langage indien: "J'ai deux coeurs!" (1)

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, M. François Lesieur Désaulniers, ex-député et journaliste, m'a donné quelques renseignements additionnels au sujet de Boisvert. L'ancien chef des Serpents se nommait François Boisvert. Il vint finir ses jours à Yamachiche, où il se fixa avec ses enfants métis. Ceux-ci sont tous morts, à l'exception d'une fille, Marguerite, mariée à M. Philippe Blais, cultivateur, d'Yamachiche.



## QUESTIONS ET REPOSES

# LE CRICRI

**J**E retrouvai Teddy dans un bar de New-York.

Il avait un mauvais costume taché et un chapeau sans forme. Son teint sale était celui d'un homme qui en a souffert.

—Eh quoi! lui dis-je, vous seriez donc mal fichu et quelque chose serait-il cassé?

Il haussa des épaules navrées, d'une main tremblante et maigre, frappa le comptoir pour demander un autre whisky et murmura:

—La vie a été bien injuste!

—Mais n'avez-vous plus au "Lady's Magazine," la belle situation de jadis, à deux cent cinquante dollars par mois?

—Je ne l'ai plus.

Les yeux sans expression, il tirait sur le tuyau d'une petite pipe éteinte. Et comme je sais que les malheureux aiment assez raconter leurs misères, je l'engageai à se confier à moi.

—C'est à cause de toutes sortes d'ennuis que vous connaissez tout à l'heure. Il faut vous dire que j'étais chargé de répondre au courrier des lectrices, et ce n'est pas une petite besogne! Deux cents lettres par jour écrites par les plus damnées créatures du Seigneur, qui n'ont rien à faire qu'à importuner un pauvre rédacteur et pensent que celui-ci doit justement les renseigner sur tout; deux cents lettres pleines de questions compliquées auxquelles je devais dépêcher vingt lignes aimables, respectueuses et informées. Et que ne me demandaient-elles pas! Depuis la femme du révérend qui veut apprendre un moyen d'enfiler les aiguilles sans lunettes, jusqu'à la fille du marchand d'huile de Dayton (Ohio) qui serait heureuse de savoir si les prétendants aux yeux bigles offrent plus de garantie de fidélité que ceux qui ont des yeux comme vous et moi. On

m'avait confié ce poste délicat, car j'avais prouvé souvent qu'avec une bonne encyclopédie et une fantaisie tempérée on pouvait se tirer des circonstances les plus difficiles.

« Pendant un an, malgré des crises de colère où me jetaient des demandes plus effrontées que les autres, je tins sans ennuï un emploi qui exigeait un tact véritable et une compétence universelle. Oh! il y eut bien l'incident des pommes de terre, mais la correspondante n'insista pas et l'on ne me jeta à la porte, comme il en fut question un moment. »

Je marquai que j'ignorais tout à fait ce fameux incident. Teddy esquissa un sourire et s'étrangla en buvant son whisky:

—Moins que rien! Une dame de Cincinnati tenait beaucoup à connaître la recette des pommes de terre frites soufflées. Je lui donnai quinze méthodes différentes pour obtenir ce résultat, mais elle s'en tint à la seizième que j'indiquai comme infailible: "Le procédé le plus en vigueur dans les grandes cuisines françaises est de gonfler les pommes de terre avec une pompe à pneumatiques..." Etc., etc. Elle écrit donc une lettre violente au directeur. Je m'étais moqué d'elle, paraît-il. On me fit venir, on m'accabla de reproches véhéments, et l'on m'engagea dans mon propre intérêt à me méfier du goût que j'avais pour l'humour.

"Il fallut l'histoire du cricri pour causer ma perte!

"Une vieille demoiselle de Chelsea m'envoya une longue lettre pour me faire sa-

voir que le sommeil lui était interdit depuis trois semaines par un fâcheux cricri qui passait la nuit à chanter. Elle savait que notre magazine fournissait à tous les maux une guérison sûre et elle exigeait un remède qui lui permettrait aussitôt de retrouver la suite de ses songes heureux.

“Je ne manquai pas de lui écrire: “Mademoiselle, les Canadiens, qui sont en lutte constante avec ces terribles bestioles usent d'un procédé infailible: ils les saisissent par la peau du cou, les jettent violemment à terre pour les étourdir et les achèvent à coups de botte. Cette exécution est sans danger, le cricri n'étant pas carnivore.”



“Cinq jours après, j'avais une autre missive dans laquelle ma correspondante regrettait mon manque de perspicacité. Bien sûr, si elle pouvait s'emparer du cricri, elle saurait le réduire au silence, étant, disait-elle, robuste et décidée. Mais la difficulté principale était que dissimulé sous un lame du parquet, l'animal restait résolument invisible. Je devais lui indiquer le moyen de faire sortir la bête de son repaire.

“Je répondis encore en préconisant l'emploi du vin chaud. “Le cricri est un monstre d'une invraisemblable glotonnerie, lui écrivis-je en substance; le soir, avant de vous coucher, placez au milieu de votre chambre un grand bol de vin bouillant dans lequel vous aurez eu soin de presser un jus de citron. L'adjonction d'un peu de cannelle est indispensable, car il est prouvé que la cannelle est pour le cricri un apéritif puissant. Couchez-vous, éteignez la lumière, et surtout ne faites pas un geste. Dès que le cricri vous croira profondément endormie, il viendra sans méfiance s'abreuver de vin chaud; ne vous pressez pas et attendez une demi-heure; puis allumez rapidement une lumière; le cricri ivre mort se ira à votre merci. Vous pourrez ainsi facilement l'exterminer. — “Nota bene:”

“Une bouteille de vin de bonne qualité suffit à griser un cricri adulte.”

“La dame avait une absolue confiance en notre magazine. Dix jours après, d'une écriture désespérée, elle me confia que quinze dollars de bon vin avaient été employés par elle sans résultat: des mouches seules avaient eu la sottise de s'aller bêtement noyer dans le breuvage. Elle voulait un remède plus énergique et comptait sur moi pour le lui fournir.

“Il fallait bien en finir: “Mademoiselle, lui mandai-je, les pionniers de l'Ouest ont eu à vaincre, eux aussi, les invisibles cricris, plus redoutables et plus bruyants que le loup des prairies et même que les cantatrices européennes. Je veux vous donner le moyen qu'ils avaient de venir à bout de leurs tenaces ennemis. (Peut-être hésitez-vous à l'employer; il est brutal et exige dans son exécution une véritable énergie. Je peux vous affirmer toutefois qu'il est souverain.) Vous prendrez un bidon de pétrole, vous arroserez le mur ou le plancher où se dissimule la bête, et en prenant la précaution de fuir aussitôt, vous mettrez le feu. Les pionniers de l'Ouest ont de petites maisons en bois qui flambent facilement; en cinq minutes, tout est réduit en cendres. J'ignore si votre demeure est en pierre, en briques, en ciment ou en fer; l'essentiel est de mettre la mesure de pétrole qu'il faut, et l'indispensable est qu'il ne reste rien. Je pense que cette fois vous serez tout à fait délivrée, c'est ce que je regrette, ajoutai-je, car je n'aurai plus le plaisir heureux de votre correspondance...”

“Et que pensez-vous que fit la vieille stupide demoiselle?

— Elle se plaignit à votre directeur.

— Elle mit le feu! Je le jure sur la tête regrettée du président Lincoln. Elle fit si bien qu'en deux heures rien ne restait plus de sa bicoque ni d'un tiers du quartier qu'elle habitait. Seulement, mon cher, quand elle s'approcha du brasier presque éteint pour fouiller et découvrir le cadavre de la sale bête, le cricri incombustible, caché sous les cendres, continuait à crier!

“Alors la vieille fille ne se connut plus; elle fut prise d'une rage d'autant plus

grande que la compagnie d'assurances refusait de payer les dommages de son incendie volontaire. Elle montra ma lettre, et c'est pourquoi un matin, comme je dépouillais le courrier, deux gentlemen assez corrects vinrent m'inviter à les suivre; il fallut bien me prêter à cette fantaisie, tant ils mirent d'insistance à me décider; ils me conduisirent dans un petit cottage,

du côté de New-York, et de dévoués serveurs m'inondèrent de douches à tout propos.

"Divers aliénistes se mirent pour une fois d'accord en estimant que j'étais fou. Il vida son verre nonchalamment:

—On a osé prétendre qu'il y avait beaucoup de whisky dans mon cas.

## Les Souvenirs

Lorsque nous vieillissons, tout lointain souvenir  
Nous est fidèle encore, en dépit des années;  
Les fleurs de notre avril en vain se sont fanées,  
Leurs images en nous ne se peuvent ternir.

Mais au contraire, hélas! voulons-nous retenir  
De nos impressions les plus récemment nées,  
Elles s'effacent vite et meurent condamnées,  
Moins anciennes dans l'âme, à plus tôt y finir.

Comme un prompt échanton qui, sans reprendre haleine,  
Passe devant la coupe et la tient toujours pleine,  
Le temps passe et remplit la mémoire à plein bord.

Le souvenir nouveau, c'est la dernière goutte  
Qui sous le moindre heurt s'en échappe d'abord  
Tandis que la première au fond demeure toute.

SULLY-PRUDHOMME.

# La Bavarde



(Petite étude de mœurs.)

## I

**A** CLUNY, jolie petite ville du Mâconnais, vivait, il y a quelques années, un brave homme qu'on appelait le père Lapalut.

De grand matin, à moins que le mauvais temps n'y mit empêchement, ses outils sur son épaule, il s'en allait travailler à sa vigne.

Le père Lapalut avait soixante ans et n'était pas devenu riche. Il s'en consolait facilement, car il était un peu philosophe et n'en montrait pas moins sa bonne humeur à tout le monde. D'ailleurs, on pouvait croire qu'il se trouvait satisfait de son sort: il n'enviait point la fortune des autres, et il avait presque de l'aisance, parce que, modeste dans ses goûts, il se contentait de peu.

Les personnes qui connaissaient le vieux vigneron disaient de lui:

— Quel brave homme que ce père Lapalut! on ne l'a jamais vu se plaindre et moins encore dire du mal de ses voisins. Il a constamment un sourire à l'adresse de ceux qu'il rencontre, et quand il s'oublie un instant à causer, c'est toujours pour raconter quelque vieille histoire très drôle qui fait rire jusqu'aux larmes. Du moment que la gelée blanche ne vient pas, en mai, griller ses jeunes raisins déjà en fleur, le père Lapalut est content; c'est le plus heureux de Cluny.

A ne voir que les apparences, il y a beaucoup de gens, comme le père Lapalut, qu'on croit heureux et qui ne le sont point. Non, le vieux vigneron n'était pas heureux. Sa peine, il la cachait, il la gardait pour lui seul, au fond de son cœur. Et cela durait depuis longtemps, depuis que, pour faire comme tout le monde, il s'était marié. Sa femme était l'unique cause de son chagrin; sans le vouloir, sans doute, elle avait empoisonné son existence.

Pourtant, ce n'était pas une mauvaise femme, ni une paresseuse, ni une dépensière... Si elle avait ses bons et ses mauvais moments, comme tant d'autres, le père Lapalut n'en était pas à apprendre que les femmes parfaites sont aussi rares à Cluny qu'ailleurs. Mme Lapalut avait donc d'excellentes qualités de ménagère; mais, hélas! elle possédait un vilain défaut, que le bonhomme considérait comme épouvantable. Elle était bavarde!

Ce que le mari avait mis en oeuvre pour retenir la langue de sa femme, on ne saurait le dire. Observations, prières, menaces, tout avait été inutile. Les comméragés, les cancans continuaient à aller leur train et à courir la ville.

— Ma femme forcerait deux murs à se battre ensemble, disait Lapalut.

Il souffrait réellement, le pauvre père Lapalut, sans compter tous les ennuis que la bavarde lui attirait par ses indiscretions. Cela amenait souvent de la brouille dans le ménage.

Or, un matin que le vigneron s'était mis en colère,—ce qui lui arrivait rarement,—et qu'il faisait des reproches à sa femme avant de partir pour sa vigne, la porte de la maison s'ouvrit, et une voix nasillarda vint se jeter en travers de la dispute avec ces mots :

—Achetez-moi quelque chose aujourd'hui, ma bonne dame... Peignes, boutons, fil, aiguilles, savonnets, almanachs nouveaux.

C'était un "magnien". On donne ce nom, dans plusieurs de nos provinces, aux petits marchands ambulants, colporteurs ou porte-balles.

Le père Lapalut se tourna vers le marchand et lui dit d'un ton rude :

—On n'a besoin de rien.

Le magnien insista :

—Une bonne paire de bretelles, une belle savonnette...

Et comme il s'était mis à rire en disant cela, le père Lapalut s'imagina qu'il avait l'intention de le narguer. Sa colère augmenta encore.

—Vain magnien, cria-t-il, sors d'ici à l'instant, ou sinon...

Et il saisit à deux mains son crochet de fer. Le marchand s'esquiva au plus vite; mais après avoir franchi le seuil, il se retourna et répéta encore, en riant toujours :

—Une bonne paire de bretelles, une belle savonnette.

Le père Lapalut lui ferma la porte au nez. Un instant après, il partit pour sa vigne. Il revint vers midi, comme d'habitude, pour dîner avec sa femme. C'est à peine si elle le reconnut; il avait la figure décomposée et paraissait dans une grande désolation.

Elle s'inquiète, s'effraye et lui demande ce qu'il a, ce qui lui est arrivé. Il est de plus en plus agité, mais il ne répond pas. Il s'assied à table, elle lui sert son dîner; il le repousse, lui qui mange toujours d'un si bon appétit. Alors, elle l'interroge de nouveau.

—Non, non, lui dit-il, ne me questionne pas, tu ne sauras rien!

Et, les coudes sur la table, la tête dans

ses mains, il se mit à pousser des gémissements à fendre le cœur.

La pauvre femme, ne sachant que penser, voulait absolument connaître la cause d'un aussi grand chagrin. Elle se mit à genoux et le supplia de parler.

—Ah! cela m'étouffe! s'écria-t-il d'un ton douloureux; mais est-ce à toi que je puis dire ce que j'ai fait?... Tu irais tout de suite raconter la chose aux voisines.

—Non, mon homme, non, je te promets de n'y pas dire.

—Femme, t'y dirais, car tu ne saurais retenir ta langue, et tu me ferais aller aux galères.

—Aux galères! Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!... Quoi donc que t'as fait, malheureux?

—Me promets-tu de ne pas bavarder?

—Je te jure de n'y pas dire, mon homme.

—Eh bien! je vas te faire ma confession: J'étais en train de travailler ma vigne, quand le magnien, tu sais le magnien?...

—Oui, oui.

—Il se plaça au droit de moi, et sans que je lui dise rien, il se mit à me faire des gestes. J'étais mal disposé, la colère m'a pris et je lui ai baillé un grand coup de triand... Et v'là, je l'ai tué!...

—Malheureux! s'écria-t-elle, tu l'as tué!... Qu'allons-nous devenir? Nous sommes perdus!...

—Non, rassure-toi, nous n'étions que nous deux, personne ne m'a vu; mais garde bien ta langue, y n'y faut pas dire.

—Après l'avoir tué, quoi donc que t'en as fait?

—J'ai creusé un trou dans la vigne et je l'ai enterré. Je te répète que personne ne m'a vu; fais bien attention: si t'y dis, on m'emène aux galères.

Le père Lapalut ne retourna pas à sa vigne ce jour-là. Le mari et la femme passèrent le reste de la soirée à se lamenter. Le lendemain, le vigneron se leva de bon matin; il paraissait plus calme; il sortit pour se rendre à son travail, non sans avoir encore vivement recommandé à sa femme de ne rien dire.

## La Bavarde

Après avoir fait son ménage, la tête pleine de sombres pensées et le cœur gros, — cela se comprend, — Mme Lapalut sentit que le secret du meurtre commis par son mari était un peu trop lourd à porter pour elle seule. Elle courut trouver une de ses voisines et lui conta la chose.

— Surtout, ne dites rien, lui recommanda-t-elle en pleurant à chaudes larmes, sans cela mon homme et moi nous serions perdus!

La voisine connaissait depuis longtemps le père Lapalut, homme doux, estimé de tout le monde à Cluny, et qu'on croyait incapable de faire du mal à une mouche. Aussi fut-elle frappée de stupeur en apprenant que, d'un coup de son triand, il avait assassiné un homme.

Si extraordinaire et si horrible que lui parût le fait, elle était bien forcée de croire, puisque c'était Mme Lapalut qui lui faisait l'aveu du crime commis par son mari.

Cette voisine n'était pas non plus une méchante femme; mais, comme Mme Lapalut, elle avait la langue bien pendue et aimait à caqueter.

Elle promit à son amie de ne rien dire, d'être muette; mais celle-ci n'eût pas plus tôt tourné les talons, qu'elle fût prise de la démangeaison de parler, et, tout de suite, elle s'en alla trouver une autre comère pour lui tout raconter.

Cette dernière en fit autant, et une heure après, la ville était en grand émoi. Tout le monde savait que le père Lapalut avait tué un pauvre magnien, et que, même, le scélérat l'avait enterré dans sa vigne.

On oublia vite le passé honorable du vigneron. On ne vit plus en lui qu'un misérable assassin. C'était un vieil hypocrite. Il n'en était certainement pas à son premier crime. Pendant toute sa vie, avec une duplicité rare, il avait réussi à tromper tout le monde. Alors, on se rappelait maintes malices dont il était l'auteur, dont on avait ri beaucoup et dans lesquelles, maintenant, on découvrirait la preuve de sa perversité.

Quand Ubinot, le brigadier de gendar-

merie, sut ce qui se passait, un pli se creusa au milieu de son front. Il appela Lallois, le plus vieux gendarme de la brigade.

— Voilà une grave affaire, lui dit-il; je n'aurais jamais pensé que dans cette honnête petite ville de Cluny, il pourrait y avoir jamais un assassin. Il va falloir monter à cheval et partir ventre à terre pour aller prévenir MM. les magistrats du parquet de Maçon. Pendant ce temps-là, accompagné du gendarme Jasmin, je me rendrai au domicile de Lapalut, et nous nous assurerons de sa personne.

Le gendarme Lallois porta la main à son képi et répondit comme le brave Pandore:

— Brigadier, vous avez raison.

Puis, après avoir mis ses grandes bottes et attaché son grand sabre à son baudrier jaune, il monta sur son cheval et partit pour Maçon à franc étrier.

Le brigadier Ubinot et le gendarme Jasmin se rendirent à la demeure du père Lapalut, qui n'était pas encore revenu de sa vigne.

Madame Lapalut préparait le dîner, lorsque, au lieu de son mari qu'elle attendait, elle vit entrer les gendarmes. Elle devint très pâle.

— Où est le père Lapalut? demanda le brigadier.

— Il est parti ce matin, comme d'habitude, pour aller travailler à sa vigne, répondit-elle, fort troublée. Voilà son dîner tout prêt, il va revenir des champs.

— C'est bien, nous allons l'attendre.

— Mais, mon Dieu! mes bons messieurs les gendarmes, quoi donc que vous l'y voulez?

— Mère Lapalut, ce n'est point votre affaire; c'est à lui que nous le dirons.

La pauvre femme comprit que la voisine avait parlé et que les gendarmes venaient arrêter son mari. Alors elle se mit à trembler de tous ses membres.

Le père Lapalut revenait de sa vigne, ayant très faim. Il vit beaucoup de personnes rassemblées dans la rue, en face de sa maison, et devina ce qui se passait. Aussitôt son front se rembrunit.

— La malheureuse n'a pas pu tenir sa langue, murmura-t-il.

Et il baissa la tête pour passer au milieu des curieux. Comme cela, il ne vit point les mauvais regards dirigés sur lui; mais il entendit qu'on disait:

—C'est lui, le voilà!

Il gagna précipitamment sa porte, l'ouvrit, et, tout en entrant, se trouva devant les deux gendarmes. Il ôta sa casquette, salua le brigadier, ayant l'air fort surpris de le trouver chez lui, et lui demanda très poliment ce qu'il avait pour son service.

—Père Lapalut, dit le brigadier, vous allez répondre à mes questions. On est venu nous prévenir tout à l'heure que vous vous êtes rendu coupable d'un crime abominable.

Lapalut baissa la tête et ne répondit pas.

—Ah! mes bons messieurs, s'écria la femme, mon pauvre homme n'a rien fait, je vous l'assure bien!

Le père Lapalut lança à sa femme un regard terrible.

—Misérable femme, tais-toi, lui ordonna-t-il d'une voix sourde; tu es cause de ce qui arrive.

Elle s'affaissa sur un siège et cacha sa tête dans son tablier pour étouffer ses gémissements.

—Père Lapalut, il faut répondre, reprit le brigadier d'un ton impératif. Vous reconnaissez-vous coupable du crime dont on vous accuse? Est-il vrai que vous avez tué un pauvre magnien et l'avez enterré ensuite dans votre vigne?

—Monsieur le brigadier, vous ne savez pas...

—Père Lapalut, il s'agit de répondre réglementairement à ma question: faites-le donc péremptoirement.

—Eh bien! c'est vrai, monsieur le brigadier, j'ai tué et enterré dans ma vigne un pauvre magnien.

Un sanglot sortit du tablier de Mme Lapalut.

—Père Lapalut, reprit sévèrement le brigadier, vous jouissiez généralement de la considération de vos concitoyens; comment avez-vous pu, à votre âge, devenir un criminel?

—Monsieur le brigadier... balbutia le

vigneron.

—Répondez! père Lapalut.

—Voilà, monsieur le brigadier: le magnien me barrait mon chemin; j'ai voulu l'écarter, alors il m'a fait les gestes... Moi, si patient d'ordinaire, la colère m'a pris, et, ma foi, je lui ai flanqué un si rude coup de triand, que je l'ai tué!

—Puis vous avez fait un trou dans votre vigne et vous l'avez enterré?

—Oui, monsieur le brigadier.

—Il avoue son crime, dit ce dernier à son gendarme.

Puis, mettant la main sur l'épaule du vigneron:

—Père Lapalut, dit-il, conformément à la loi, je vous arrête.

Et pendant que la mère Lapalut s'arrachait les cheveux de désespoir et jetant les hauts cris dans la maison, les gendarmes entraînent le criminel et le conduisirent à la prison de la gendarmerie, suivi de la foule surexcitée, hostile, qui ne cessait de crier:

—Brigand, tu iras aux galères!

Il y en avait même qui disaient:

—Il sera guillotiné!

Le père Lapalut maudissait, dans la personne de Mme Lapalut, toutes les femmes bavardes de Cluny et autres lieux.

## II

Le maire, les adjoints, le juge de paix, toutes les autorités de Cluny, réunies à la maison de ville, attendaient la magistrature, que le gendarme Lallois était allé prévenir.

A quatre heures et demie, le procureur général, accompagné d'un juge d'instruction et d'un greffier, faisait son entrée dans la ville de Cluny. Ces messieurs furent reçus à la mairie par les autorités, qui, en raison de la circonstance, avaient pris un air consterné. Ordre fut donné de faire comparaître le criminel.

On fit sortir le père Lapalut de sa prison et, entre deux gendarmes, on l'amena devant les magistrats.

Jusque-là, le vieux vigneron avait paru assez calme, on aurait pu croire même qu'il n'avait aucunement conscience de la gravité de sa situation. Mais, quand il se trouva tout à coup en présence du procureur et du juge d'instruction, c'est-à-dire devant la majesté de la justice, il devint inquiet, se troubla et perdit toute son assurance.

A ces paroles du juge d'instruction : "Lapalut, vous avez commis un homicide", il ouvrit de grands yeux comme s'il n'eût pas compris.

—Vous avez commis un homicide, répéta gravement le magistrat, vous avez tué...

—Monsieur le juge, j'ai tué un magnien.

—Vous avez tué, vous l'avouez?

—Je l'avoue, monsieur le juge.

—Ce magnien vous avait-il provoqué?

—Il me faisait des gestes.

Plusieurs graves personnages réprimèrent leur envie de rire. Il faut dire aussi que le père Lapalut avait une figure vraiment très drôle.

—Comment vous y êtes-vous pris pour tuer cet homme? demanda le juge d'instruction.

—Le magnien, monsieur le juge?

—Soit, le magnien, répondez.

—Je tenais mon triand à la main, je l'ai levé et j'ai frappé un grand coup sur le magnien.

Il y eut un mouvement d'horreur parmi les assistants.

—Tout le monde sait que je ne suis pas méchant, monsieur le juge; je vous jure que c'est la première fois que ça m'arrive.

Cette fois, les rires éclatèrent.

—Nous allons nous transporter sur le lieu du crime, dit le procureur général, et nous procéderons à l'exhumation de la victime.

Deux gendarmes se placèrent aux côtés du père Lapalut, et tout le monde sortit de l'hôtel de ville.

Une foule bruyante, tumultueuse, se mit à la suite du cortège et l'accompagna jusqu'à la vigne.

—Est-ce ici que vous avez tué le ma-

gnien? demanda-t-on à Lapalut.

—Oui.

—Maintenant, montrez-nous l'endroit où vous l'avez enterré.

Le père Lapalut, toujours entre deux gendarmes, pénétra dans sa vigne suivi des magistrats et des autorités de Cluny. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta, disant:

—C'est là.

Un frémissement courut dans la foule, qui envahit la vigne, impatiente de contempler le triste spectacle qu'on allait lui offrir. Un homme armé d'une houe s'avança et se mit en devoir de creuser la terre. Au bout de cinq minutes, il avait déjà fait un trou large et profond sans rien découvrir. Les magistrats sont généralement de nature calme, mais nous devons dire que ceux-ci commençaient à perdre patience.

—Je fais là un travail bien inutile, dit le piocheur, je vois bien qu'il n'y a rien.

Ces paroles furent suivies d'un murmure de mécontentement et aussi de désappointement.

—Lapalut, dit sévèrement le procureur, ce n'est point à cette place que vous avez enfoui votre victime?

—Je vous demande pardon, monsieur, c'est là.

—Vous voyez vous-même, on ne trouve rien.

—Je vous demande bien pardon encore une fois, monsieur le procureur, mais il y a déjà longtemps que François Michut a déterré le magnien.

—Ah ça, mais cet homme est fou! s'écria le magistrat.

On regardait le père Lapalut avec stupéfaction. Lui, tranquillement, se baissa et ramassa sur la terre un énorme escargot, dont le corps sanglant sortait de sa coquille brisée.

—Vous voyez que je n'ai pas menti, dit-il, c'est bien là que je l'ai enterré, puisque le voilà.

—Lapalut, auriez-vous l'audace de plaisanter avec la justice?

—Monsieur le procureur, pendant toute sa vie, le brave père Lapalut, qui n'est

qu'un pauvre homme, a respecté la loi de son pays et la justice et aussi ceux qui la représentent.

—Enfin, où avez-vous caché l'homme que vous avez assassiné?

—Moi, assassiner un homme! oh! messieurs, pouvez-vous avoir eu cette pensée!... Comme j'ai eu l'honneur de le faire remarquer à M. le juge d'instruction, c'est un magnien que j'ai tué, le voilà.

Aussitôt, dans la foule, retentit le plus formidable éclat de rire qui ait été jamais entendu.

—Messieurs, dit alors le maire de Cluny en s'adressant aux magistrats, je dois vous dire que dans le Clunisois on donne au pulmonés terrestre, colimaçon ou escargot, le nom de magnien.

Les éclats de rire redoublèrent.

Mais les magistrats et les gendarmes n'étaient pas contents.

—Lapalut, dit sévèrement le procureur général, dans un but inexplicable vous avez répandu ce bruit ridicule que vous aviez commis un crime!

—Oh! ce n'est pas moi.

—Vous avez causé dans votre ville une grande agitation. Les gendarmes se sont présentés chez vous; au lieu de leur dire la vérité, vous avez continué votre audacieuse plaisanterie en vous laissant arrêter.

—J'ai dit la vérité aux gendarmes, puisque j'ai tué un magnien.

Le magistrat lui jeta un regard qui le força à courber la tête.

—Vous avez si bien joué votre odieuse comédie que vous avez réussi à tromper tout le monde.

Mais vous apprendrez à vos dépens que nul ne peut se permettre de troubler la tranquillité de ses concitoyens, de causer du scandale et de se moquer de la force publique. Si vous n'avez pas commis un crime, vous vous êtes rendu coupable d'un délit dont la gravité sera appréciée. Lapalut, vous serez traduit devant le tribunal de police correctionnelle.

Le père Lapalut pâlit et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

—Quoi, j'irais en police correctionnelle!

s'écria-t-il. Comme un voleur ou un méchant homme, moi, le vieux père Lapalut, que tout le monde à Cluny appelle le bonhomme!... Ah! messieurs, je reconnais que j'ai eu tort, je me repens bien de tout cela, allez, et je demande pardon à tout le monde. Messieurs les magistrats, monsieur le maire, et vous, messieurs les autorités, je ne croyais pas que la chose ferait tant de bruit et irait si loin, je vous le jure... Ah! j'ai bien regret de tout cela!

—Voyons, père Lapalut, dit le maire, tout le monde sait, à Cluny, que vous êtes un très brave homme; mais quelle singulière idée avez-vous eue? Vous n'avez certainement pas agi sans raison; quelle a été votre pensée, père Lapalut? Allons, dites la vérité à MM. les magistrats.

—Eh bien, messieurs, je vas vous dire: J'ai une femme que j'aime beaucoup, parce qu'elle est ma compagne depuis trente-cinq ans;—nous avons vieilli côte à côte, —je l'aime aussi parce qu'elle est économe et bonne ménagère. Malheureusement, elle a un horrible défaut: elle est bavarde!... C'est le diable qui la tient par la langue, et je m'aperçois, hélas! que plus elle avance en âge, plus elle a de caquet. J'ai usé de tous les moyens pour l'obliger à se taire, je n'ai pas réussi. N'est-ce pas un grand malheur, messieurs?

Hier, j'ai voulu tenter une nouvelle épreuve. J'ai fait semblant d'être bien désolé en revenant de ma vigne; comme je m'y attendais, elle m'a questionné; alors, après m'être bien fait prier, je lui ai dit que j'avais tué le magnien et qu'il était enterré dans ma vigne.

Eh bien! messieurs, elle n'a pas pu tenir sa satanée de langue. Ce matin, elle a tout raconté à la voisine, qui l'a dit à une autre, et ainsi de suite... et toute la ville a été en révolution. Les gendarmes sont venus me prendre. Je me suis laissé emmener, pensant que ce serait une bonne leçon donnée à ma femme. Voilà la vérité, messieurs. Ah! si seulement la bavarde était corrigée!...

Les magistrats eux-mêmes, ne pouvant conserver plus longtemps leur gravité, par-

tagèrent l'hilarité générale. Ils étaient désarmés.

—Grâce au bon témoignage que M. le maire a rendu de vous, Lapalut, nous vous pardonnons, dit le procureur; mais, si vous essayez encore de corriger votre femme de son défaut, faites en sorte d'employer des moyens moins violents. Vous êtes libre.

Le vigneron se confondit en salutations et en remerciements. La foule se mit à crier:

—Vive le procureur général! vive le père Lapalut!

Les foules sont changeantes comme les flots. Les gens de Cluny, qui, une heure auparavant, voulaient pendre eux-mêmes, le père Lapalut, l'escortèrent en poussant des cris joyeux.

A ceux qui ne le savaient pas encore, on racontait la bonne malice qu'il avait imaginée pour attraper sa femme, laquelle, en même temps, avait attrapé tout le monde.

Les plus malins n'hésitèrent pas à déclarer que l'histoire du colimaçon était la plus drôle et le meilleur tour qui ait jamais été fait à Cluny.

Quand on vint annoncer à madame Lapalut que son mari était libre, elle faillit devenir folle de joie.

Elle accourut à la rencontre de son cher homme et se jeta à son cou en sanglotant.

—Si au moins tu ne bavardais plus, lui dit-il, je serais content.

—Ah! mon cher homme, je te promets de n'y plus dire.

—Jusqu'à ce soir, peut-être, répliqua-t-il en hochant la tête. Ah! il faut que ta

langue te démange bien fort, puisque, plutôt que de te taire, tu ne craindrais plus de m'envoyer aux galères!

—Pardonne-moi, mon homme, je te promets bien de n'y plus dire.

—C'est bien, nous verrons fit le père Lapalut.

Et il secoua une seconde, fois la tête en signe de doute.

Le soir, après le souper, le brigadier Ubilot causait avec Lallois.

—Gendarme, lui dit-il, aujourd'hui dans la ville, il s'est fait beaucoup de bruit pour rien. Nous nous sommes un peu pressés de mettre le père Lapalut en état d'arrestation et de monter à cheval pour aller à Mâcon prévenir la magistrature; conséquemment, nous avons agi avec trop de précipitation.

Voyez-vous, Lallois, continua le brigadier en frisant sa moustache, nous aurions dû, conjointement, nous méfier du père Lapalut, et n'écouter les on dit que conditionnellement. Lapalut est un rusé matois, qui a toujours, originalement, quelque bonne farce à tirer de son sac à malice.

Mais le pauvre homme est fort à plaindre d'avoir pour épouse un moulin à paroles. Il vient de lui donner une rude leçon; eh bien, gendarme Lallois, vous verrez qu'elle ne sera pas corrigée...

Moi, j'ai mon opinion: je dis que quand on a le malheur de posséder une femme bavarde, il n'existe qu'un moyen de l'empêcher de parler: c'est de lui couper la langue!

Le gendarme Lallois porta la main à son képi et dit:

—Brigadier, vous avez raison.



## In Pulverem Reverteris

Je l'avais vu un soir passer dans les lumières,  
Balancée au refrain des valse coutumières,  
Mon oeil avait suivi longtemps ses traits charmants.  
Parmi les feux aigus des pâles diamants,  
L'éclat terni des ors, et les épaules nues  
Elle resplendissait de clartés ingénues.  
Sa jupe simple était d'un rose presque blanc.  
Sa beauté n'avait rien d'impur ni de troublant,  
Mais sa grâce était fière et chaste son corsage.  
Les jeunes gens baissaient les yeux à son passage.  
Tout en elle était jeune, exquis, noble, décent;  
Des perles au reflet discret et caressant  
Entouraient son beau col plus blanc que leur blancheur,  
Et ses yeux clairs faisaient rêver à la fraîcheur  
Des gouttes de rosée aux lueurs matinales.  
J'admirais de son front les roses virginales  
Et dans ce corps pudique et fin, souple et parfait,  
De sa splendeur légère épris et stupéfait.  
— Mon esprit a parfois de semblables lubies  
Je voyais s'animer Diane de Gabies...

Or cette enfant est morte, et sa chair, et ses yeux,  
Et ses lèvres, tous les chefs-d'oeuvres précieux  
Qu'un artiste amoureux de la grâce éternelle  
Pour en fixer les droits avait sù mettre en elle  
Ne sont plus, tout au bas du fatal entonnoir,  
Que de la boue inerte au creux d'un caveau noir,  
Qu'une curée aux vers, une proie aux semences  
Et qu'un peu d'eau mêlée aux océans immenses.  
Ainsi tout se dissout dans l'Univers mouvant...  
Quel mystère est enclos en tout être vivant!  
C'est comme un puits caché plein d'ombre et de vertige  
Sous les taillis: on voit, en écartant les tiges,  
Au travers du sol lourd et superficiel  
Le fond du trou béant qui réfléchit le ciel.

Mérys.

# Le Poulailier

Le poulailier de la ferme de Valrose était célèbre dans toute la contrée. Les races les plus diverses et les plus rares y étaient représentées. Plusieurs fois l'an, l'instituteur de Caprezac y menait les enfants de l'école pour leur apprendre, sur le vif, à distinguer une Campinoise d'une Normande, une Solognote d'une Russe, une Dorking anglaise d'une Cochinchinoise, car mes grands-parents Pachon, fermiers de Valrose, faisaient, à proprement parler, de l'élevage. Ils avaient aménagé pour leurs quelques trois cents hôtes emplumés, dans le coin le plus romantique de la grande cour Renaissance, une exquisite résidence d'été: petits bassins d'eau claire, perchoirs à toutes hauteurs, tertres artificiels imitant les inégalités de la nature, recoins mystérieux pour le dépôt tranquille et discret des oeufs, rangée circulaire de maisonnettes de bois, semblables à des chalets suisses pour la sieste et pour le sommeil. Et il fallait voir comme ils vous nourrissaient tout ce petit monde-là: seigle par-ci, orge par-là; maïs et sarrasin à discrétion; et viande et salade à tous les repas. Aussi les oeufs et les poulets, poulards et chapons de Valrose faisaient-ils prime sur le marché.



A l'époque où j'étais tout gamin, je venais passer à Valrose le temps de mes vacances. Naturellement, maman Pachon n'aimait pas beaucoup me voir rôdailier dans sa basse-cour, pour laquelle elle avait de l'affection, je crois, Dieu la pardonne, presque autant que pour moi-même. Par malheur, c'était précisément de tout Valrose l'endroit où je me plaisais le plus.

Le grouillement, l'incessante activité de ces bestioles bariolées m'amusaient au plus haut point. Je les connaissais si bien qu'à la plupart j'avais donné un nom, sui-

vant leur taille, leur race, leurs particularités, ou d'après le caractère et les sentiments que je leur prêtais. Il y avait notamment Hannibal, un grand coq à forts éperons, ainsi nommé parce qu'il aimait à grimper sur un petit monticule, ce qui me rappelait le passage des Alpes par le fameux général de l'antiquité; il y avait Turco, un autre coq tout fier de son pantalon bouffant; Muscadin, Marquis, Freluquet, de jeunes messieurs qui ne s'ennuyaient pas. Le sexe faible comptait d'éminentes personnalités: Agnès Sorel, très entourée; Carmen, une poule d'Espagne, brune et vive comme une Andalouse; Juliette, damoiselle timide, sous le perchoir de laquelle Roméo s'égosillaït tous les matins; mesdames de Crèvecoeur, personnes huppées et quelque peu pimbèches qui ne frayaient guère qu'avec la famille de Houdan, dont les titres de noblesse étaient indiscutables. Autour de ces aristocratiques personnes, s'affairait la bande tapageuse des poules ménagères, en quête de vermisseaux pour leurs petits: de grosses bonnes femmes bien grasses, aux charmes épais, paysannes dégourdies, venues de la Bresse, de la Sarthe et de la Charente, et que j'avais affublées de noms roturiers et faciles: la mère Gigogne ou la veuve Gaspard.

Ce poulailier c'était mon royaume à moi, que je gouvernais suivant les caprices de mon imagination: tantôt j'intervenais comme une divinité extérieure, qui répandait à tour de rôle la terreur sacrée ou la manne bienfaisante; tantôt, m'incarnant parmi mon peuple, je me mettais à la tête des sans-culottes, et, soutenu par Danton, Robespierre et Charlotte Corday, je culbutais le parti royaliste et je fondais la République. Quant aux romans intimes et aux intrigues amoureuses de la basse-cour, nul ne les connaissait mieux que moi, et j'aurais pu composer un volume

avec la chronique sentimentale de cette cité des oiseaux.



Un dimanche matin, grand-papa et grand'maman Pachon étant partis à la ville et les filles et les valets de ferme à la messe, je demeurai à peu près seul à Valrose. La veille on avait fait le cassis, comme chaque année, et les résidus, qu'une servante négligente avait oublié de jeter, fermentaient encore dans des bassines, devant l'étable. Je résolus d'en régaler mon petit peuple et bientôt une montagne noireâtre se dressa au milieu de la capitale des poules.

Il y eut d'abord, autour de ce bloc inconnu, un court moment d'effarement général et de défiance. Poules et coqs s'avancèrent, puis reculaient, en gloussant et en potinant. Peu à peu des sentiments individuels se firent jour: la curiosité tendait le cou des commères; les plus gourmands sautillaient de convoitise, tandis que les belliqueux aiguisaient leur bec pour l'attaque.

Enfin quelqu'un piqua un petit coup de bec de travers, rapide et sans résultat; puis il y en eut un second, puis un troisième. Tout à coup Hannibal se sauva à grand bruit d'ailes, portant un gros morceau de cassis au bout de son bec; aussitôt ce fut une poursuite effrénée, une bataille homérique dans tous les coins; le morceau passa et repassa de bec en bec, haché, déchiqueté, pour être finalement englouti par un anonyme. Alors ce fut une ruée formidable de tout le peuple sur la montagne comestible.

Seules les Houdan, les Crèveceur et quelques familles de haute bourgeoisie s'abstinrent au commencement de prendre part à cette orgie populacière; mais il monta jusqu'à elles de tels gloussements de satisfaction que, faisant pour une fois litière de leurs préjugés, elles coururent à leur tour tremper leurs pattes dans le plat.

Le festin terminé, il continua de régner dans le poulailler un mouvement et une activité inaccoutumés. C'était une rumeur extraordinaire, de subites envolées, des chants imprévus, suivis de silences inquiétants. La note dominante fut d'abord une gaieté exubérante et oriarde qui gagnait de proche en proche les plus raisonnables. Turco hurlait d'une voix avinée des chansons à boire, tandis qu'Annibal et Agnès Sorel faisaient d'inutiles efforts pour se tenir en équilibre sur leurs perchoirs.

Bientôt la cité tout entière présenta des symptômes certains de la plus crapuleuse ivresse. Des troupes de ribaudes, ailes au vent, se mirent à parcourir la place, écrasant leurs poussins sur leur passage. D'aigres discussions s'élevèrent de tous côtés qui dégénérèrent rapidement en pugilats; plusieurs coqs s'entretuèrent; le sang coula, les plumes volèrent; Carmen dansait un fandango désordonné; la douce Juliette semblait atteinte d'une crise aiguë d'hystérie. Il y eut des scènes scandaleuses: deux marquises de Houdan se crêpèrent la houe comme des poissons; les demoiselles des meilleures familles, perdant toute réserve et toute modestie, se conduisirent comme les dernières des dernières. Bref, un souffle de frénésie bachique passa sur la cité.

Peu à peu cependant, cette folie sanglante s'éteignit. A tour de rôle, vacillant sur leurs jambes grêles, poules et coqs s'aplatissaient dans la poussière; leurs ailes s'agitaient dans le vide; on voyait leurs têtes aiguës remuer un instant parmi les plumes ébouriffées; puis un sursaut nerveux soulevait leur corps, qui retombait ensuite définitivement sur le sol, les pattes en l'air. Turco s'immobilisa le dernier, en lançant vers le soleil un cri rauque.

Je soulevai Agnès Sorel: elle ne bougea pas, et sa tête se balança nonchalamment au bout de son cou flasque. Alors je la rejetai et je me sauvai dans la campagne.

Je renonce à décrire la stupeur, la colère, la douleur de papa et maman Pachon à leur retour. Ils ne doutèrent pas qu'on

## Le Poulailler

leur avait empoisonné leur poulailler par jalousie, et ils décidèrent d'aller se plaindre au procureur de la République le lendemain.

Pendant une fille de ferme fit sagement observer qu'il serait plus facile de plumer les cadavres pendant qu'ils étaient chauds, si l'on voulait conserver la plume et le duvet pour les oreillers et édredons. Tout le monde s'y mit. A la nuit tombante, on rentra sous un hangar d'immense monceau de plumes tièdes, et les corps furent jetés pêle-mêle dans un coin du poulailler. De la fenêtre de ma chambre j'apercevais leur masse blanche, semblable à une grande tache de lune.



Quatre heures du matin; les premières lueurs de l'aube. De joyeux cocoricos me font bondir de mon lit à ma fenêtre. Que vois-je? De petits animaux blancs inconnus vont et viennent dans le poulailler. Je descends en savates et chemise de nuit. C'est eux, c'est bien eux, Roméo, Carmen, Turco, Agnès Sorel, la mère Gaspard, tous,

ressuscités! Seulement, ils sont tellement changés qu'il m'est impossible de les distinguer. Là-bas, ce groupe de petites filles, honteuses de leur nudité, mesdemoiselles de Houdan sans doute. Et là, cette jeune personne qui promène au soleil levant sa beauté fière, c'est Carmen, je la reconnais. Et les grosses mères? Dieu, qu'elles sont laides! Fi, mesdames, voulez-vous bien vous couvrir. Cette maigriote, ma parole, c'est Juliette! Eh! bien, fûte, Roméo devait la croire mieux que ça. Les messieurs me paraissent tout guillerets. Est-ce l'air vif du matin qui les émoustille? ou bien...? Tiens! Hannibal sur son monticule. Pauvre Hannibal! Il a la chair de poule.

Mais voilà les gens de la ferme qui accourent et qui s'esclaffent. Papa et maman Pachon, à leur tour, demeurent ébaubis devant ce miracle évident. Mais moi, qui ai quelques raisons d'être moins surpris, je taille déjà à grands coups de ciseaux dans un morceau d'étoffe rouge que j'ai déniché. On m'interroge: Qu'est-ce que tu fais? Et moi, montrant du doigt le poulailler transi de froid.

—Je fais une mantille pour Carmen et un pantalon pour Turco.



# Le Nid Conjugal

Par Jules Michelet

**P**ROFONDE, profonde communion que celle de la table, surtout dans le petit ménage où l'on est deux, où la domesticité n'intervient pas, ou intervient à peine.

L'homme nourrit la femme, il apporte chaque jour, comme l'oiseau des légendes, le pain de Dieu à sa bien-aimée solitaire. Et la femme nourrit l'homme. A son besoin, elle se fatigue, à son tempérament connu, elle approprie la nourriture, l'humanise par le feu, par le sel et par l'âme. Elle s'y mêle, y met le parfum de sa main aimée.

Donc, ils sont nourris l'un par l'autre. Chacun d'eux sent avec bonheur que pas un atome en lui n'est à lui, que jour par jour tout est renouvelé, ravivé, par l'objet aimé. De la loi que nous trouvions dure et basse, de la fatalité du ventre, la nature sait nous faire le plus doux des liens, haute poésie du coeur, où l'union devient unité.

Les voilà donc à table, assis en face l'un de l'autre, et mangeant ensemble pour la première fois. Te voilà devant elle, ravi et la couvant des yeux. Elle, pendant ta courte absence, elle a pensé à toi, et elle a voulu être belle; elle est un peu parée. Et de quoi? De bien peu de chose: d'une fleur du jardin, qu'elle a mise dans ses cheveux.

Ce seul jour lui a profité, c'est une autre personne; son teint est un peu reposé. La jolie fille malade est une femme touchante; elle sourit modestement grave, et c'est "madame" déjà.

Elle n'a pas grand appétit. Un peu de légumes, de fruits, de laitage, c'est ce qui lui plaît. Ton régime carnivore est loin de l'attirer. Elle a horreur de la mort, horreur du sang; chose bien naturelle, elle-

même est la fleur de la vie. Elle ferait bien volontiers tels aliments, mais, quoi! une cuisine sanglante lui répugnerait trop. Elle est bien délicate aussi pour les gros ouvrages, qui ne sont rien pour la jeune paysanne robuste, qui, de plus, travaille au jardin.

Cuisine, c'est médecine; c'est la médecine préventive, la meilleure. Donc, c'est l'oeuvre d'épouse qui, seule, sait bien ce qu'il faut au mari, qui connaît son travail, ses dépenses de force vitale. Seule, elle sait et mesure la réparation nécessaire. En tout ce qui est propre, non répugnant pour elle, en tout ce qui ne grossit pas sa jolie main, en ce qui doit être "touché" de la main même (et, disons-le, nécessairement mêlé des émanations de la personne), il est désirable et charmant que ce soit elle qui agisse. Telles pâtes et tels gâteaux, telles crèmes, ne peuvent être faits que par celle qu'on aime et dont on est avide.

Si pure, elle n'en a pas moins le sentiment et la divination de tout ce qui te fait plaisir. Elle sait très bien tes gourmandises. Ce que tu trouves de meilleur, c'est elle qui l'avait fait pour toi. Ce mets si doux, préparé de sa main, elle l'a effleuré de sa bouche, consacré de ses lèvres. Elle l'apporte avec un sourire:

— Mange, ami, car j'y ai goûté.

Je n'écris pas pour les riches, qui compliquent à plaisir leur vie de mille inutilités ennuyeuses et dangereuses, qui vivent devant leurs domestiques (lisez devant leurs ennemis), qui mangent, dor-

## Le Nid Conjugal

ment, aiment sous des yeux haineux et moqueurs. Ils n'ont pas d'intimité, rien de secret, point de foyer.

Et, malheureusement, je ne puis écrire non plus pour ceux qui n'ont point de temps, point de liberté, qui sont dominés, écorchés par la fatalité des circonstances, ceux dont le travail incessant règle et précipite les heures. Que peut-on conseiller à qui n'est pas libre?

J'écris pour ceux qui sont libres d'arranger leur vie, pour le pauvre non indigent qui travaille chez lui, et pour les pauvres volontaires, c'est-à-dire pour les gens aisés qui auront l'esprit de vivre simplement sans domestiques et d'être vraiment chez eux.

Vivre à deux, et non à trois, c'est l'axiome essentiel pour garder la paix du ménage.

Une fille de campagne qui aide ne rompt pas le tête-à-tête.

Si vous avez le bonheur d'avoir une petite maison, elle aura, au rez-de-chaussée, sa cuisine et son lavoir près de la salle à manger, et montera peu au premier.

Cette fille n'est pas tout à fait seule; sa maîtresse descend, surtout dans vos absences, et lui dit de bonnes paroles, tout à fait à sa portée. Elle lui apprend à lire et la forme un peu.

Elle a le jardin aussi, le chat, le chien et les poules, avec qui elle s'amuse et dialogue toute seule, comme elle faisait aux champs.

La bonne fille, toute bonne qu'elle est, n'en est pas moins une fille, une curieuse. Donc, en montant à sa chambre, qui est en haut, elle ne manquera pas de mettre l'oeil au trou de la serrure et d'écouter ce qu'on dit. Une double porte et une petite anti-chambre doivent isoler l'appartement de l'escalier où elle passe, va, vient, écoute et observe.

—Mais comment, nous dit la dame, cette fille rustique me dispensera-t-elle d'avoir ma Julie, ma femme de chambre, si adroite, et qui sait tout faire?

Adroite? mais vous l'êtes autant qu'elle. Allons, belle paresseuse, rendez-vous plus de justice. Pour les objets de toilette, je

me fie à vos fines mains. La femme, en ce genre, a un trésor inépuisable d'esprit et d'invention.

Et, s'il faut absolument une femme de chambre pour d'autres soins délicats, je vais vous en présenter une qui brûle de l'être, qui a cent fois plus de zèle que Mlle Julie, que Mlle Lisette et toutes les illustres en ce genre, qui, de plus, n'est pas maligne, ne dira rien aux voisines à votre désavantage, qui ne rira pas de vous avec un ami, qui ne tirera pas la langue par derrière quand vous parlerez, etc.

—Mais cette perle, où est-elle donc? Je la prends, c'est mon affaire...

—Où elle est? A côté de vous.

Voici votre sujet, ô reine! qui pétitionne pour entrer dans ce service; il croira monter en grade si vous l'élevez à la dignité de valet de chambre titré, à la position féodale de chambellan, grand domestique, grand maître de votre maison, que dis-je? médecin ordinaire (tout au moins pour l'hygiène), car son zèle n'a pas de bornes. Toutes ces charges de cour, il veut les cumuler gratis, et, pardessus le marché, avec les fonctions des hommes, il fera celles des femmes, fier et honoré, madame, si Votre Majesté accepte ses très humbles services.

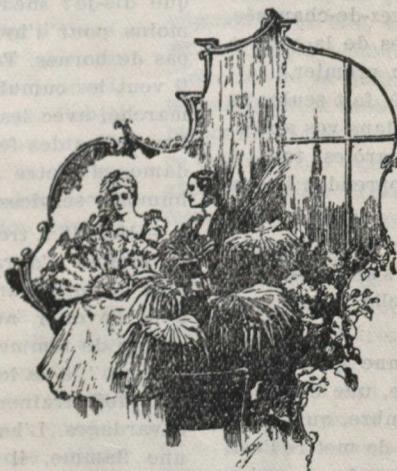
—Mais il a trop d'occupations, il n'a pas le temps. J'aurais honte de l'employer près de moi d'une manière si futile... Je dois l'avouer aussi; toutes ces petites choses de femme veulent être faites "oisivement", à la longue, pas en abrégé. Tout cela doit traîner un peu, mêlé de petits bavardages. L'homme vraiment homme est une flamme, il veut tout précipiter et aller au bout. Nous ne ferons rien qui vaille. Tous ses soins seraient des caresses. Ma toilette en serait moins avancée que dérangée.

Secret pour secret, madame, avouez pour avoué. Sachez bien que l'homme le plus occupé a beaucoup de temps, du temps de trop, dès qu'il s'agit d'un véritable plaisir. Je ne sais quel Romain, général, magistrat, homme politique, roi du monde, enfin, comme l'étaient ces gens-là, trouvait bien le temps d'assister, chaque ma-

tin, aux soins qu'on donnait à son jeune enfant, observait comme on s'y prenait pour son éducation physique, le regardait laver, vêtir, etc., etc. Henri IV, parmi tant d'affaires, ne manquait pas un seul jour de se faire rendre compte, minutieusement et par écrit, de tout ce qu'avait fait le dauphin qui venait de naître, faisant constater, heure par heure, par un habile médecin, comment l'enfant mangeait, dormait, digérait, etc. Nos grands hommes d'aujourd'hui, bien plus occupés que les

empereurs et consuls de Rome, plus occupés que Henri IV, trouvent du temps pour bavarder quatre heures par jour à la Bourse, au Palais, au café, que sais-je? puis pour bavarder six heures (sans écouter) au spectacle. Non, le temps ne manque pas.

Il ne manque pas pour les vaines et sottises agitations, dont on revient en bâillant et toujours plus vide. Il ne manque que pour être heureux.





—Je vous avais dit d'essayer de travailler, de ne plus venir me demander de secours.

—J'ai fait un effort: j'ai voulu être membre du Bureau de Contrôle.

—Et puis?

—Ils m'ont fait arrêter comme incontrôlable.

Ce n'est pas tout que posséder un secret: il faut quelqu'un à qui le divulguer.

Bien des malfaiteurs s'amenderaient si leur prospérité cessait.

N'ayez qu'une querelle avec votre belle-mère, mais qu'elle soit durable, dit Cynicus.

Dans certains endroits les célibataires sont considérés comme du superflu et taxés en conséquence.

On est souvent laissé à ses seules ressources quand il ne nous en reste plus.

On doit souvent l'énergie et le succès à l'opposition que l'on rencontre.

On triomphe d'une faiblesse en étant plus fort qu'elle.

Quoi qu'on prétende, il est de bien nombreuses choses que l'argent ne peut acheter.

Le plaisir le plus durable vient d'une bonne lecture.



Lui.—Quelle espèce de corset portes-tu pour avoir cette apparence?

Elle.—Ignorant! Ce n'est pas un corset: c'est le résultat d'un cours de tenue des...

Lui.—Des onces.

Elle.—Insolent!



—C'est tout ce que vous faites, jeune homme, battre des records?

—De temps à autres, j'en fais, sans jeu de mot, autant à un huissier.

Quand on n'est pas en bons termes avec sa conscience, il ne faut pas s'étonner de n'avoir pu l'être avec les électeurs.

Ce n'est pas la force qui nous manque le plus souvent, c'est la volonté.

L'expérience des autres ne vaut jamais la sienne propre.

Si tous les hommes sont des menteurs, selon le proverbe, cette réputation est due surtout aux hommes mariés, assure une féministe.

La plus longue pratique n'a jamais rendu un médecin infallible.

Quand on dit qu'une personne à l'humeur incertaine, c'est souvent une façon de laisser entendre qu'elle l'a certainement désagréable.

Beaucoup de femmes croient tout ce qu'un homme dit mais mettent en suspicion tout ce qu'il fait.

La gloire de certains échevins a pu durer plus que celle de Cook, mais leur chute ressemble étrangement à la sienne.

C'est surtout quand la charité commence chez soi qu'elle couvre un emultitude de péchés.

Nous connaissons des gens qui rédigeraient leur propre épitaphe si on les laissait faire.

Qui brille trop au salon fait petite figure dans sa cuisine.

Il n'est pas mal de mettre un peu de religion dans les affaires, si vous faites un commerce où il y a une balance et un mètre.

Souvent on prend pour la première hirondelle annonçant le printemps ce qui est une hirondelle qui n'est pas encore partie pour les pays chauds.



—Mais, ma fille, il est tellement pauvre qu'il est maigre comme une paille.

—Papa, il me semble que ce sera de nature à rétablir l'équilibre dans notre famille, puisque nous vivrons avec toi une fois mariés.

# Une Statue de Louis XIV à Québec en 1686

EN 1890, dans la petite revue des jeunes "Le Glaneur" qu'il venait de mettre au monde, M. Pierre Georges Roy posa la curieuse question suivante: "Louis XIV, le roi soleil, a eu sa statue sur le vieux rocher de Québec.

"Aucun historien québécois, croyons-nous, n'a encore signalé ce fait à ceux qui aiment à connaître toutes les particularités de l'histoire de la vieille capitale.

"L'autre jour, en faisant quelques recherches dans les archives de la province de Québec... un passage du procès-verbal d'une assemblée du conseil souverain de Québec tenue le 26 février 1687 a attiré mon attention.

"Dans ce procès-verbal, il est dit que Joseph Petit-Bruno et Simon Jarent, tous deux marchands de la ville des Trois-Rivières, ont accusé Jean Gauthier, dit La Rouche, un taillandier, d'avoir tiré un coup de fusil, dont Henry Petit, marchand, bourgeois de Paris, et frère de Petit-Bruno, a été blessé et en est décédé. Puis le procès-verbal ajoute: que le 18 décembre 1686 le lieutenant-général a rendu une sentence par "laquelle ledit Gauthier est déclaré dûment atteint et convaincu d'avoir le jour, que le "buste de Sa Majesté fut élevé à la basse-ville de Québec, à la place publique," tiré le coup de fusil dont ledit défunt fut blessé à mort...

"Louis XIV étant la "majesté" régnante alors, le buste "élevé à la basse-ville de Québec," était donc celui de ce grand roi.

"Nos antiquaires pourraient-ils nous donner quelques détails sur ce buste? Sur quelle place publique était-il? A quelle occasion fut-il élevé? Qu'est-il devenu ?

Ce sont là autant de recherches pour nos chercheurs. Qui relève le gant?"



Comme on peut croire le gant fut relevé prestement dans une ville qui compte autant d'archéologues distingués que Québec et c'est M. Philéas Gagnon, l'érudit conservateur des archives judiciaires de Québec qui se chargea d'éclairer le public. Laissons-lui la parole:

"Ce que j'ai à raconter ne sera pas bien long, car, suivant moi, il y a peu de renseignements qui nous soient parvenus sur ce sujet. Tout de même, par le fait seul que l'on connaît peu de choses sur ce monument, il devient important que chacun apporte le peu qu'il y a. Le moindre mot peut être utile dans ces recherches sur les petites choses de notre histoire. N'est-ce pas le cas pour la note extraite du procès-verbal d'une assemblée du Conseil Souverain, en date du 26 fév. 1687, que M. Pierre Georges Roy a fait connaître dans le deuxième numéro du "Glaneur." Cette note, quoi que peu verbeuse sur le sujet, qui nous occupe, servira néanmoins à démontrer que le jour où on éleva cette statue de Louis XIV à Québec, il y eut des réjouissances publiques. Le coup de fusil tiré ce jour là, par Jean Gaultier dit La Rouche sur Henry Petit, fut bien probablement causé par la maladresse du tireur, qui avait peut-être bu à la santé du grand Roi. Que ne peut-on faire quand on érige des monuments?

En réponse à la question que M. Roy pose, savoir à quelle occasion ce monument fut élevé.—Je trouve dans Margry ("Mémoires et documents, tome 5, page XXIV de l'introduction) quelques phrases qui portent à présumer que, dans ses recherches historiques, il a rencontré quelques détails sur ce buste, qui ne nous sont pas connus. En effet, n'est-il pas plausible de supposer que l'intendant Champigny, qui eut l'idée première de ce monument, dut profiter de cet événement pour s'attirer les bonnes grâces de Louis XIV, en lui faisant parvenir une relation détaillée des fêtes d'inauguration. C'est probablement dans la correspondance de Champigny avec le Roi, que Margry a puisé pour mentionner ce buste, comme il le fait, en parlant de Champigny. Je citerai au long le paragraphe qui nous intéresse dans le moment :

"Le rappel de M. de Meules, dit Margry, devait donner au parti, déjà maître du gouverneur, un intendant tel qu'il l'entendait. Ce fut Jean Bochart, seigneur de Champigny, Moray et Verneuil; et il était fils d'un ancien intendant en Limousin et depuis en Normandie, frère d'un archidiacre et chanoine de Rouen, qui fut nommé en 1687, évêque de Valence. Celui-ci au dire de Legendre, était un gros garçon, qui aimait la joie pourvu qu'il ne lui en coûtât rien, et qui à force de révérences, s'était enfin mis en place. L'intendant du Canada, tâchant, comme lui, de plaire aux puissances, commença par se recommander en apportant "un buste en bronze du Roi, qu'il fit élever à ses frais, le 6 novembre 1686, sur la place de la basse-ville de Québec, en grande cérémonie." Mais ce qui était mieux, on le disait encore parent de l'ancien évêque M. de Laval, créature des Jésuites. Un d'eux même, qui avait été son régent, le Père de Carheil, lui faisait encore la leçon en 1702."

Jusqu'au jour, qui ne peut maintenant tarder, où on élèvera une statue en bronze à la mémoire du bon et valeureux Samuel de Champlain, fondateur de Québec, bien peu de personnes peut-être se seraient imaginées, que Louis XIV,—qui pourtant ne nous touchait pas de si près que lui—

avait eu la sienne sur une place publique de Québec, plus de deux cents ans auparavant. Champigny, qui entendait sans aucun doute la musique diplomatique, savait que ça le porterait plus en route d'élever une statue à Louis XIV, alors tout-puissant, que d'en élever une au fondateur de Québec, mort déjà depuis cinquante ans.

Quant à ce qui regarde l'endroit où fut placé ce buste, nous avons quelque chose de précis pour nous l'indiquer. Il y a d'abord un dessin de "Québec comme il se voit du côté de l'Est en 1688, d'après une esquisse de J. B. Louis Franquelin, Ing. du roi à Québec," qui nous désigne l'endroit où se trouvait "l'Effigie de Roy". Il la met sur un terrain, qu'il appelle "Place Royale" et qui correspond exactement à celui qui se voit aujourd'hui en face de la petite église de la basse-ville. Ce nom de "Place Royale" que Franquelin applique à ce terrain, lui fut probablement donné, lors de l'érection du monument en 1686; mais il ne le conserva pas longtemps, car dans tous les plans subséquents, cet endroit est appelé "Place de la Basse-Ville" tout simplement.

Un autre plan de Québec, deux ans plus tard en 1690, par Villeneuve, et qui figure dans un atlas du Sieur DeFer, publié en 1694, nous indique aussi très clairement où se trouvait ce buste. Il le met sur le même terrain et cela dans les termes suivants :

"Place ou on esleva en 1686, le buste du Roy": ce qui confirme les dires de Margry, quant à l'année de l'érection de ce monument. Il n'y a aucun doute que la petite rue La Place, qui part du marché Finlay et conduit à l'ancien hôtel Blanchard, tire son nom de l'ancienne "Place de la Basse-Ville" qui, alors comme aujourd'hui, comprenait la petite place publique, située en face de l'église de la basse-ville.

Qu'est devenu ce monument? Dans mon humble opinion, il est disparu vers 1690, lors du bombardement de Québec par Sir Wm. Phipps, qui, d'après nos historiens, massacra une bonne partie des principaux édifices de la basse-ville. Et pourquoi la statue de Louis XIV n'aurait-elle pas été

la première à essayer le feu de l'ennemi? En effet, quoi de plus agréable pour Phipps que de faire par ce moyen une niche au roi de France, qui, à cette époque, n'était pas du tout du goût des habitants de la Nouvelle-Angleterre.

En tout cas, La Hontan, qui était à Québec en 1690, ne parle pas de ce monument, qui aurait dû attirer son attention. La Potherie qui décrit Québec en 1698, est

aussi muet, sur ce buste, quoiqu'il s'arrête à décrire des choses de bien moindre importance que ne l'eût été un monument comme celui-là. Charlevoix qui voit Québec en 1720, n'est pas plus communicatif que ceux qui l'ont précédé sur ce sujet. Voilà ce qui me porte à croire que ce monument est disparu de la "Place de la Basse-Ville," où on l'avait érigé, vers 1690.

## Masquons-nous, Clara

Oui! restons masqués pour le monde!  
Il ne vaut pas ce qu'il verrait  
Dans notre intimité profonde,  
S'il en surprenait le secret!  
Il en abuserait, sans doute;  
Il est si cruel et si bas!  
Ma Clara, pour toi je redoute  
Ce que, toi, tu ne connais pas!

Toi, tu ne connais de la vie  
Que ce qu'en a rêvé ton coeur...  
Mais moi, Clara, je m'en défie...  
Je sais ce qu'elle a de menteur,  
Je sais combien font de blessures  
Les coeurs jaloux aux coeurs heureux...  
Nos masques seront nos armures!  
Masquons-nous, Clara, tu le veux!

Glace tes yeux charmants que j'aime;  
Fais mieux, ma Clara!—remplis-les  
De dédain, de cruauté même...  
Ris de moi, je te le permets!  
Que jamais on ne puisse dire:  
"Voyez! ils se font les yeux doux!  
Ils ont l'un sur l'autre un empire..."  
Masquons-nous, Clara, masquons-nous!

Tu n'en seras pas moins charmante,  
Et peut-être que tu seras,  
Fausse, encore plus enivrante,  
Et que mieux tu m'enivreras!  
Le charme est si grand, du mystère!  
Aux fronts blancs sied le masque noir.  
Mentir, c'est mieux que de se taire;  
Se savoir, c'est plus que se voir!

ECONOMIE POLITIQUE



—Que diriez-vous de mettre des contrôleurs en politique?  
—Attendons que tous les gros travaux soient faits.

# Les Associations Fraternelles Au XVII<sup>ème</sup> Siècle

Par E.-Z. Massicotte

HUIT ans après la fondation de Montréal, mademoiselle Mance, au retour d'un voyage en France, amena avec elle quelques vaillants colons pour aider au défrichement dans les environs de la future métropole canadienne.

Au nombre de ces pionniers était Jean Descarris, ancêtre des familles de ce nom, en Amérique.

Jeune homme d'une trentaine d'années, c'est-à-dire dans la plénitude de sa virilité, il venait dans l'intention bien arrêtée de s'établir ici pour toujours, et il avait dit un adieu définitif au pays de ses pères; la vieille France.

Qu'il ait été pauvre, comme le cas est probable, cela importe peu; ce qui est positif c'est qu'il devait être sobre, travailleur et de bonnes moeurs, car les autorités de Villemarie recrutaient avec un soin particulier les personnes qui devaient habiter l'île consacrée à la grande Dame du Ciel. On voulait créer une colonie modèle et l'histoire est là pour attester qu'on se trompa rarement sur les aptitudes, le caractère et la moralité des sujets admis à en faire partie.

Deux mois après son arrivée, Descarris obtint de l'illustre Maisonneuve même, une concession d'un arpent "dans l'enclos de la ville" et une autre concession de trente arpents dans la contrée Saint-Joseph.

On nommait ainsi un domaine de deux cents arpents de terre qui venait d'être donné par les Seigneurs de l'île et dont les revenus devaient assurer l'existence de l'Hôtel-Dieu. Cette contrée Saint-Joseph se trouvait sur le territoire occupé aujourd'hui, en partie, par les paroisses Saint-Joseph et Sainte-Cunégonde.

Comme on ne l'ignore point, la culture des terres, il y a 260 ans, présentait non seulement de graves dangers, à cause de la perfidie des Iroquois et de leurs attaques sans cesse renouvelées, mais elle offrait encore des difficultés sérieuses par suite du manque de bras.

Dans un poste avancé comme l'était Montréal, à cette époque, et où la population n'atteignait peut-être pas une centaine d'âmes en tout (1) on conçoit que chacun devait compter beaucoup sur lui-même. Mais défricher une étendue de terre et construire une maison—comme l'exigeait les actes de concessions—ce n'était pas chose facile à exécuter pour un seul homme? Comment obvier à cet inconvénient?

Il n'y avait qu'un moyen: celui de recourir à des associations fraternelles dont le modèle nous est fourni par l'acte que

(1) D'après M. Sulte, Histoire des C.-F. III, 27, il n'y avait que 50 hommes de race blanche en 1651, or comme les femmes et les enfants étaient en bien petit nombre, le total des habitants français ne pouvait dépasser la centaine.

passèrent Jean Descarris et Jean Leduc, le même jour que le fondateur de Montréal leur concédait des terres, soit le 18 novembre 1650.

Cet acte est si typique, il offre un tel intérêt documentaire sur les moeurs des premiers habitants du pays, que divers historiens, entre autres les abbés Faillon et Rousseau ont cru devoir le citer. Voici ce qu'en dit l'auteur de l'Histoire de la Colonie française (1) dans une note très substantielle et qui mérite d'être signalée à l'attention des générations nouvelles:

Descarris et Leduc "s'obligèrent, l'un envers l'autre, à bâtir, à frais commun, une maison, d'abord sur la concession du premier et d'y défricher dix arpents de terre; et, ensuite, à bâtir une maison semblable sur la terre du second et à y faire les mêmes défrichements. Il fut stipulé que si l'un des deux venait à tomber malade avant l'achèvement de ces travaux, l'autre serait obligé à continuer l'ouvrage, sans prétendre à aucun dédommagement, nonobstant la maladie de son associé. Après que ces travaux eurent été exécutés sur la terre de "Descarris", la guerre qui sur-

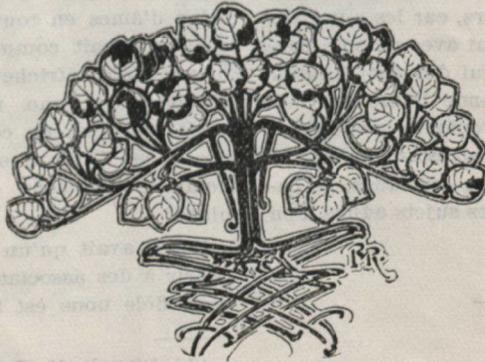
vint n'ayant pas permis apparemment de les entreprendre sur la concession de Jean Leduc, celui-ci reçut de son compagnon la somme de 580 livres en dédommagement de ses services."

Ce genre d'association fut plusieurs fois imité dans la suite, et la pratique s'en est perpétuée jusqu'à nos jours ainsi que je l'ai constaté personnellement, il y a une quinzaine d'années, au cours d'un voyage que je faisais dans le canton Normandin, au nord du Lac St-Jean.

Toutefois, sous l'influence anglaise, l'association fraternelle se fondit avec une coutume saxonne qui avait le double avantage de mener une entreprise à bien en un rien de temps et de donner lieu à de grandes réjouissances. Je veux parler du "bee" mot anglais signifiant abeille, sans doute, pour rappeler qu'on travaillait avec autant d'ardeur que dans une ruche.

N'est-ce pas qu'il a sa valeur ce trait qui renseigne sur la difficulté que rencontrèrent nos arrières grands pères pour conquérir, à la civilisation, ce beau pays, qu'avec amour, nous nommons le Canada

(1) Faillon, tome II p. 106.



# La Première Robe Longue

(Monologue)

**V**OUS ne me reconnaissez pas, j'en suis certaine, messieurs et mesdames... C'est pourtant moi, oui, c'est bien moi, Georgette...

Savez-vous pourquoi vous ne me reconnaissez pas? pourquoi je vous paraîs grande et changée?...

Vous l'ignorez?... C'est impossible; vous fermez donc exprès les yeux?...

Pas de réponse?... Donnez-vous votre langue au chat?... Oui!... Alors, je vais vous le dire...

(Appuyant sur chaque mot.) C'est parce que j'ai une robe longue...

Ah!... c'est vrai! dites-vous... Eh bien! avais-je raison quand je disais que vous aviez les yeux dans vos poches?... Je vois pourtant, parmi vous, des messieurs avec de superbes lorgnons. A quoi donc leur servent-ils?...

Oui, je porte des robes longues depuis huit jours... et, maintenant, j'en suis bien aise... Regardez combien c'est gracieux, élégant!... commode. (Elle fait traîner sa robe.)—(A part.) Aujourd'hui, je dis commode; mais, il y a huit jours, je n'aurais pas tenu le même langage; c'est qu'il faut prendre l'habitude. Le premier jour, c'était terrible; je vais vous dire tous les désagréments que j'ai eus...

C'était dimanche dernier. Je venais d'avoir treize ans, et maman, trouvant que j'avais l'air d'une grande perche avec mes jambes à l'air, me fit venir, du Louvre, un costume de popeline d'un bleu superbe, avec une jupe longue... presque à traîne... J'étais folle de joie!...

Je me levai dès cinq heures pour revêtir plus tôt ce que je considérais comme l'apanage des vraies jeunes filles. Une fois habillée, je descendis à la cuisine, afin de faire admirer à Agathe le bon effet de mon

nouveau costume; elle me reçut très mal en me voyant marcher dans la poussière, car elle était en train de balayer, et, naturellement, je n'avais pas relevé ma jupe.

Imitant Agathe.

—Eh ben! mamzelle, me dit-elle, vot' robe sera propre longtemps, si vous la traînez ainsi partout: si j'avais su, je n'aurais pas pris la peine de balayer; vous auriez fait mon ouvrage sans vous en douter.

Je remontai vite, peu contente du sot compliment de la bonne.

Je m'installai dans un fauteuil; l'effet que produisit, dans cette position, l'ampleur de ma robe, me consola de mon premier échec; j'attendis avec assez de patience l'arrivée de mon frère et de ma petite soeur dans la salle à manger. Dès qu'ils furent là, je me levai, marchant majestueusement de long en large. Jean, en voulant m'embrasser, posa ses deux pieds sur ma traîne; furieuse, je tirai brusquement l'étoffe, et j'envoyai le pauvre garçon rouler à l'autre bout de la pièce. Madeleine vint à son tour, et, un peu par taquinerie, essaya d'en faire autant; impatientée, je lui donnai une claque qui lui fit pousser les hauts cris; maman et papa descendirent en entendant tout ce tapage, et me grondèrent très fort.

La journée continua mal; on fit une partie de bateau sans moi, ne me trouvant pas assez lesté pour affronter les dangers de la rivière dans mon nouvel accoutrement.

Au retour, mon frère et mes soeurs firent la cueillette des cerises, et je dus m'abstenir de grimper avec eux sur les arbres, comme j'avais l'habitude de le faire.

Je me consolais en pensant que la soirée me dédommagerait de tous mes ennuis ; quelques personnes devaient se réunir le soir, dans une famille voisine, pour danser, et j'étais au nombre de ces heureux.

Quelle joie! quel triomphe! Je serais invitée, sûrement, par de vrais messieurs, et non pas par des collégiens, comme d'habitude!

La soirée commença et mon rêve se changea, enfin, en réalité; on m'invita dès le début; oui, un monsieur, un vrai, avec une moustache longue comme cela... (Elle fait un geste.) et un monocle dans l'oeil. Je devins rouge comme un coquelicot... et je partis.

On jouait une valse. Tout alla bien pendant les dix premières mesures; mais, tout à coup, mes pieds s'embarrassèrent dans ma robe... et... patatras!... je roulai par terre, en entraînant mon danseur.

Chacun se précipita pour nous relever; mais j'étais honteuse et confuse!... Vous comprenez, pour mon entrée dans le monde!... Maintenant... voyez. (Elle se promène.) Je suis très à l'aise avec cette jupe... pour marcher... oui, mais pas encore pour valser!... J'attends un peu, avant de renouveler l'expérience... C'est plus prudent!...

## LES BARGAINS

### Monologue

Par un de ces riants matins,  
Je pénétrais, avec Georgette,  
Dans un de nos " Grands Magasins ",  
" Il faut, dit-elle, que j'achète  
Des gants qui sont, en ce moment,  
Donnés pour une bagatelle;  
Je t'assure que c'est vraiment  
Une affaire exceptionnelle! "

Elle en fit emplette aussitôt,  
Pour le moins de cinq ou six paires,  
Et, m'indiquant un boléro  
Brodé d'arabesques légères;  
" Un cadeau! Soixante-cinq francs,  
Au lieu de cent! prétendit-elle.  
C'est... (je vois que tu le comprends)  
Une affaire exceptionnelle! "

" Si je comprends! Peux-tu douter?  
La chose est claire, mon amie,  
Et, même, je dois ajouter,  
Que c'est là de l'économie... "  
On lisait à tous les rayons,  
En lettres sensationnelles,  
Ces mots: " Rabais, occasions,  
Affaires exceptionnelles! "

Un chapeau, que je prenais pour  
Le gros bourdon de Notre-Dame,  
Avec des roses alentour,  
Fit la conquête de ma femme,  
Elle soupira: " Quel succès!  
Vois-tu. Vois-tu d'ici le nez d'Angèle?...  
La vendeuse affirme que c'est...  
Une affaire exceptionnelle. "

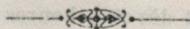
Georgette emporta des jupons  
Qui lui semblaient indispensables,  
Un corset et quelques coupons  
Laissés à des prix abordables!  
Je crois que le diable malin,  
Pour mieux vider notre escarcelle,  
Mettait toujours, sur son chemin,  
Une affaire exceptionnelle!

Nous sortîmes des magasins  
Ne pouvant nous offrir un coche,  
Car, en ayant " tout " dans les mains,  
Nous n'avions plus " rien " dans la poche!  
" Félicite-moi, mon chéri,  
Tu dois être fier, reprit-elle,  
D'être l'enviable mari  
D'une femme exceptionnelle! "

Elle croyait être, ô candeur!  
Une économe ménagère;  
Jugez un peu si, par malheur,  
Elle avait été dépensière!

O vous, trop confiants époux,  
Qu'une femme aimable ensorcelle,  
Ouvrez l'oeil et méfiez-vous  
De l'affaire exceptionnelle!

Georges Dubut.



# MASQUES ET MASCARADES

L'ORIGINE du masque se perd dans la nuit des temps. Il aurait, paraît-il, fait sa première apparition en Egypte et dans l'Inde. On raconte que les anciens rois d'Egypte, avant de consulter l'oracle d'Ammon, dieu du Soleil, se couvraient la tête d'un casque et la figure d'un masque imitant une tête de mort.

Nous avons des renseignements plus précis en ce qui concerne la Grèce et Rome. Le masque prit naissance avec la tragédie antique. C'est sur la scène qu'on en fit usage tout d'abord. Le poète Chérille l'inventa, et l'acteur Roscius l'adopta le premier.

Les masques étaient indispensables au théâtre; comme la salle était immense et qu'elle pouvait contenir plus de 30.000 spectateurs, l'acteur, afin d'être aperçu de tous, mettait un masque où les traits étaient plus accentués, la bouche plus grande, les lèvres plus grosses, les orbites plus profondes; en même temps le masque augmentait singulièrement la force de la voix, de sorte que tout le monde pouvait entendre. Ils étaient peints, couvraient toute la tête de l'acteur, portaient la barbe et des cheveux. Il y en avait en écorce, d'autres en cire. Les masques représentaient la physionomie de chaque rôle. L'âge, le caractère, la condition du personnage, tout cela était reproduit.

Il y avait des masques d'enfants, de femmes, de vieillards; aussi le masque du fils, du père, du voleur, du cuisinier, etc... Le masque historique rappelait les traits des personnages illustres. Le tragique portait un toupet de cheveux, avait la bouche béante, le front plissé, les yeux hagards, et le comique riait aux éclats. Les dieux

eux-mêmes étaient représentés avec leurs attributs distinctifs.

Enfin, quelquefois le masque présentait deux physionomies différentes: d'un côté il signifiait la joie, de l'autre la douleur, et l'acteur se tournait tantôt à droite, tantôt à gauche. Ou bien l'acteur changeait de masque suivant les besoins de son rôle. Ajoutons qu'il était obligé de se démasquer si la foule trouvait qu'il avait mal joué son rôle.

Le masque a donc été employé dans la tragédie et la comédie. D'ailleurs Thalie, déesse de la comédie, a toujours été représentée tenant un masque à la main. Ces masques ne s'employaient pas sur la scène seulement, mais les Romains et les Grecs en faisaient aussi usage pendant leur carnaval, c'est-à-dire aux fêtes de Bacchus; pour les Lupercales ils se couvraient le visage avec des feuilles de vigne, des soldats suivaient des chars de triomphe; pour célébrer Isis, on portait des masques à figure de chien.

Festins, triomphes, funérailles, cérémonies religieuses étaient prétexte à masques et mascarades. Il n'est pas jusqu'à leurs morts, quand c'étaient des personnages illustres, que les Grecs ne revêtissent d'un masque d'or, afin de les mieux honorer. Les anciens n'ont donc pas ignoré l'usage du masque. Mais avec les nations modernes la coutume se généralise.

Au Moyen âge on en fait un usage constant. Dans les tournois, les chevaliers se couvrent le visage pour ne pas être recon-

nus. Les écuyers, les pages se déguisent. Les criminels se masquent afin d'échapper aux poursuites de la justice. Quand ils commettent quelque crime, c'est toujours la figure voilée.

Les membres du conseil des Dix, les officiers de l'Inquisition portent un masque quand ils jugent.

A la procession du Renard, à la fête des Fous, pendant tout le carnaval, nos aïeux en avaient aussi.

En Espagne, le Vendredi saint, dans les villes où se jouait le mystère de la Passion, celui qui portait la croix avait le visage masqué; les moines également, quand ils évoluaient dans les églises les jours de fêtes solennelles. La plus ancienne mascarade date du règne de Philippe le Bel: il assistait lui-même à la procession du Renard.

Mais la première fête digne de ce nom eut lieu en France en 1389, lors du mariage d'Isabeau de Bavière et de Charles VI. Les bals donnés par ce roi sont célèbres dans l'histoire. Mais il manqua lui-même d'y périr; ce fut dans un de ces bals qu'il faillit, déguisé en satyre, être brûlé vif.

Sous François Ier apparaît l'usage du loup de velours. Les femmes l'avaient adopté pour se préserver le teint. Le domino remonte aussi à François Ier. Le masque était interdit à la bourgeoisie. Seuls, le roi et la cour avaient le droit de le porter. Le 26 novembre 1535 un édit défendit les masques, dont l'abus donnait lieu à de graves désordres. Ils reprirent de plus belle sous Henri III et Henri IV.

Avec Louis XIII le carnaval ne fut guère brillant. On doit mentionner pour cette époque l'apparition des "mouches" qu'on se mettait sur le visage. Pendant le règne de Louis XIV les mascarades reprirent faveur. Elles empruntèrent à la cour un éclat inaccoutumé. Les ballets ne s'exécutaient que masqués. Louis XIV parut lui-même déguisé au Palais-Cardinal. Le carrefour Saint-Antoine fut le rendez-vous des masques, et c'est en ce même endroit que Carême-Prenant tenait ses assises, que Diafoirus et Perrin Dandin pontifiaient au milieu de tous.

C'est vers le même temps que Polichinelle leur arrive d'Italie, que Pierrot, Colombine, Arlequin, se font connaître, que Turlupin, Gauthier, Garguille, comiques célèbres, se masquent sur la scène de la Comédie-Italienne et que Gros-Guillaume s'enfarine.

Charles VI avait mis à la mode les mascarades, Louis XIV en avait fait l'un des attraits de sa cour. Mais l'éclat dont ces deux princes se plurent à entourer ces sortes de divertissements s'efface devant les fameuses mascarades dont la Régence nous a laissé le souvenir. Ce fut le Régent qui créa les bals masqués de l'Opéra. Ces bals, qui ne tardèrent pas à devenir célèbres, furent institués en 1815. Ils furent la grande préoccupation de la Régence. Le reste importait peu. Louis XV n'eut qu'à recueillir l'héritage de la Régence, et les bals et les mascarades sous ce prince se multiplièrent.

Qu'on juge de l'intérêt qu'offraient ces sortes de fêtes par le récit que nous a laissé un contemporain.

"Cette année (en 1732) le carnaval a été très remuant à Paris, même dans le peuple. Il y a eu beaucoup d'assemblées particulières; les bals de l'Opéra ont été assez remplis et la porte Saint-Antoine a été extrêmement fêtée les trois jours gras. Il faisait beau et doux. L'ambassadeur de Venise a fait la dépense d'une fort belle mascarade; c'était un char en forme de gondole et qui se terminait en haut par une grande coquille. Le ventre de la coquille était de carton bleu et doré; on ne voyait point les roues. Le char était rempli de vingt personnes, en habit de caractère, qui étaient en amphithéâtre et qui jouaient de toutes sortes d'instruments. Il était tiré par six beaux chevaux, cocher et postillon masqués, et précédé par dix hommes à cheval, fort bien montés, représentant par l'habit des nations différentes. Sur ces dix il y avait deux cors de chasse, un timbalier et deux trompettes qui répondaient à la symphonie du char..."

Le Lundi gras 1737, le roi voulut aller au bal de l'Opéra. Il y arriva le neuvième incognito. Il avait une robe bleue avec un

## Masques et Mascarades

domino rose. Après avoir soupé à Versailles en compagnie de plusieurs seigneurs, dont l'un avait acheté neuf dominos, il se fit porter en calèche, rue Saint-Nicaise, où il descendit, toujours en compagnie des seigneurs. Ils allèrent à pied jusqu'à l'Opéra. Mais, comme ils n'avaient pris que sept billets, un garde les arrêta; ils durent donner deux écus de six livres pour pouvoir entrer tous ensemble. Dans le bal, personne ne reconnut le roi. On ne sut que le roi était venu que deux heures après son départ, c'est-à-dire à six heures du matin. Le Mardi gras, le roi alla encore au bal, à Versailles, chez la princesse de Chalais. Il dansa un menuet.



Les bals masqués n'eurent pas toujours le même éclat. Après Louis XV on les voit tomber en désuétude, et la Révolution les proscrivit. D'ailleurs, les femmes ne portaient plus de masques au dix-huitième siècle.

En 1800 les mascarades reparurent. Le bal de l'Opéra, que Napoléon devait fréquenter, s'ouvrit le 25 février 1800. Les femmes y allaient masquées et en dominos; les hommes sans masques et en frac.

C'est aussi de 1800 que date la fabrication française des masques en cire et en carton, importée d'Italie, qui jusqu'en 1770 en avait eu le monopole. Enfin en 1835 une ordonnance a réglementé l'usage du masque.

Les masques, en grand honneur en France et en Italie, ne le sont guère en Angleterre, en Russie, en Belgique; le Carnaval revêt, en effet, dans ces pays un caractère solennel.

Les Chinois, les Japonais se servent du masque sur la scène, comme les anciens Romains. Il en est de même chez les habitants de l'île de Java.

D'autres usages ont avec le masque des points communs. Rappelons que les Arabes se déguisent encore. Les Touaregs voyagent avec une étoffe placée sur le visage et qui ne laisse voir que les yeux.

Les Mexicaines s'entourent la tête avec le "roboso".

En Espagne, les femmes de Villaseca se voilent la figure en allant au marché.

Les Australiens, les Zélandais se couvrent le corps de tatouages; les Océaniens se passent dans les oreilles, dans les narines, des plumes, des anneaux en ivoire. Les Peaux-Rouges se colorent le visage. Chaque peuple du monde conçoit le masque à sa façon.



# Le Futur Déclassé

Par Eugène Manuel

J'AI, dans ma classe, un très bon élève, qui s'appelle N..., et un assez mauvais élève, qui s'appelle P... : l'un est fils d'un pauvre menuisier; l'autre est fils d'un pauvre vigneron. Les deux pères se connaissent. Il y a quelques semaines, je vois entrer dans ma chambre une femme de quarante ans à peu près, en bonnet, et pauvrement vêtue. Elle avait l'air ému, et je la rassurai de mon mieux.

—Monsieur, me dit-elle, vous êtes le maître de mon fils. Je suis la mère de P..., et je viens vous demander des nouvelles; car, voyez-vous, son dernier bulletin était bien mauvais, et mon homme et moi nous voulons savoir ce que fait notre fils; dites-le-moi franchement, monsieur. Nous sommes pauvres, et nous ne lui payons le collège que pour que ça lui serve à quelque chose.

Elle s'assit et nous causâmes.

Je lui dis, avec tous les ménagements possibles, que son fils était faible, très faible, et peut-être un peu paresseux;—car, quant à lui dire qu'il manquait d'intelligence, ce sont de ces choses qu'on ne peut pas avouer à une mère.

—Ah! monsieur, nous le lui disons assez qu'il est paresseux, qu'il perd son temps, et nous, notre argent! Son père, l'autre jour, a pleuré en lisant son bulletin; il lui a dit: "Tu ne songes donc pas à ce que tu fais? tu ne vois donc pas que je me tue à gratter le bois pour payer tes collèves!" Alors, mon fils a pleuré aussi; il nous a assuré qu'il travaillait; il nous a montré ses cahiers et ses livres;—mais mon mari et moi nous n'y entendons rien, et il peut nous tromper sans peine. Voilà pourquoi j'ai dit à mon homme: "Va voir son professeur, puisque notre fils nous dit "qu'il est bien gentil;" tu lui diras tout ça, et ce

qu'il en pense." Mais mon mari n'a pas osé venir; et alors c'est moi qui suis venue.

Cette pauvre dame avait des larmes aux yeux. Je lui dis que je n'étais pas si mécontent de son fils qu'elle se l'imaginait. Sans doute, il n'était pas des premiers, mais il avait un bon caractère, il était docile, point répondeur, point causeur; son écriture était bonne; il savait quelquefois ses leçons; il y avait encore bien de la ressource, et elle ne devait pas se désespérer sans motif. Je lui demandai, ensuite, ce qui l'avait amenée à mettre son fils au collège, et ce qu'elle prétendait en faire.

—Voilà comme ça s'est fait, me dit-elle. Le fils N... et mon fils allaient ensemble à l'école. Un de nos voisins, un bien brave homme, M. G..., sut les dispositions du fils N... à travailler, et le fit entrer pour rien au collège. Le fils N... a été tout de suite des premiers, et son père, comme vous le pensez, était bien content; car ils ne sont pas riches, bien au contraire, puisque le père N... se loue en journées au temps de la vendange. Mon homme, en voyant cela, m'a dit: "J'ai envie de mettre aussi notre enfant au collège; il fera comme l'autre, puisqu'il était aussi fort que lui à l'école, et nous pourrions aussi en faire un percepteur, un professeur, un vétérinaire ou quelque chose comme ça." Mais notre fils a toujours des mauvaises places; et son père lui dit: "Vois N... est-ce que tu ne rougis pas de le voir où il est? tu n'es pas plus riche que lui; il donne de la joie au bonhomme N..., et toi tu ne nous fais que du chagrin!" Comment se fait-il, monsieur, que le fils N... fasse si bien?

Pouvais-je répondre:

— Votre fils est moins intelligent que lui; votre fils n'est bon qu'à faire un menuisier, tandis que le fils N..., qui a de l'esprit, du jugement et une volonté ferme, réussira, entrera à l'École Normale, mettra ses parents dans l'aisance et passera d'une position humble à une position brillante et agréable?

Pouvais-je lui dire cela? pouvais-je condamner d'avance l'avenir de son fils? pouvais-je la désoler sans utilité pour personne? C'était cependant là ce que je pensais. Mais qu'y faire? Il ne peut plus redevenir ouvrier, à l'heure qu'il est; il ne pourrait plus se faire à ce rude travail; il est déjà trop sorti de sa sphère, pour y rentrer; la société d'ouvriers ignorants et grossiers ne peut déjà plus lui convenir. D'un autre côté, il n'en sait pas assez pour se distinguer dans les carrières libérales. Ses parents sont à bout de ressources; il manque des qualités qui font parvenir les humbles, et qui les élèvent; c'est un esprit médiocre, qui se trouve ainsi, par l'imprudence de ses parents, dans la situation la plus triste et la plus difficile.

Cette pauvre femme, inquiète et désolée, me faisait pitié;—et, cependant, on aurait pu lui dire:

—Tout cela, c'est votre faute, madame; vous avez vu réussir l'un des fils de vos voisins, et, dans votre jalousie maternelle, vous avez envié, pour votre fils, une destinée semblable, des succès pareils; vous vous êtes aveuglée sur ce qu'il pourrait faire... Vous n'avez les moyens d'en faire ni un avocat, ni un médecin; ces études sont donc un luxe pour lui, et un luxe déplorable! Vous l'avez placé entre une classe d'hommes où il ne voudra plus rentrer, et une autre où il n'entrera pas. Et, cependant, il faut qu'il vive, il faut qu'il vous aide à vivre! Qu'espérez-vous donc?

Voilà les idées qui me venaient, et d'autres encore, sur cet effort souvent imprudent, insensé, que le peuple tente pour monter l'échelle;—mais je n'en disais rien à cette mère qui baissait tristement la tête devant moi.

Pourtant, il fallait qu'elle sût quelque

chose; je ne pouvais pas la laisser dans son ignorance.

—Vous vous êtes trompée, si vous avez cru que les études donnent une position et qu'il suffit d'avoir été au collège pour que toutes les carrières soient faciles, pour qu'on n'ait plus qu'à choisir, pour qu'on soit aussitôt riche, honoré, connu, et dans une aisance convenable. Les études ne donnent rien de tout cela. Voici ce que je vous conseille: s'il était en sixième ou en cinquième je vous dirais peut-être de le retirer, et de lui faire apprendre une profession, ce qui est toujours plus sûr; mais il est trop tard. Qu'il soit donc bachelier; qu'il concoure, ensuite, pour une place de maître d'étude; il gagnera mille ou douze cents francs. S'il veut alors travailler encore, peut-être, au bout d'un an ou deux ans, pourra-t-il se faire recevoir licencié en province, et demander une place de professeur dans un collège communal. C'est à cela qu'il doit viser, pour que ses études ne lui soient pas inutiles.

La conversation dura encore assez longtemps; je lui promis d'aller voir son mari, puisqu'il n'avait pas osé venir;—en outre, j'autorisai son fils à venir tous les dimanches matin travailler une heure avec moi, pour se fortifier un peu, et tenir dans ma classe un meilleur rang. La joie de cette bonne dame était grande, et, bien qu'elle vit mieux qu'au paravant la position fautive où allait se trouver son fils, la promesse que je lui fis de lui être utile lui donnait de la joie. Elle me quitta, triste sans doute, mais plus tranquille.

Pour moi, cette visite me fit réfléchir toute la journée.

La mère avait beaucoup pleuré chez moi, mais n'avait guère raisonné. Je résolus d'aller voir son mari. En attendant, j'avertis au collège le fils P..., en particulier, que je lui donnerais quelques devoirs et que je les lui corrigerais chez moi, le dimanche. Quelques jours après, j'allai chez M. P..., que je trouvai rabotant une planche, dans une obscure et méchante boutique, au fond d'un cul-de-sac, rue Berbisey...

## Trois Manières de Travailler

**F**EU Mgr Freppel, qui fut député, professeur à la Sorbonne, évêque d'Angers, le savant auteur des "Apolo-gistes chrétiens du IIe siècle" et de tant d'autres ouvrages remarquables, a interprété comme suit une heureuse pensée de Bacon, savant religieux du moyen-âge :

"Les moeurs et les habitudes de trois insectes sont un emblème frappant des divers procédés que les hommes apportent dans leur travail."

Il y a d'abord le "travail de l'araignée," travail patient et stérile.

L'araignée tire tout d'elle-même, elle tire tout de son propre corps. Après avoir filé sa toile par ses seuls efforts, elle s'en enveloppe, s'y fixe et s'y cantonne.

Voilà l'image de ceux qui prétendent faire sortir toute vérité de leur propre fonds, de ceux qui dédaignent l'aide et l'expérience des autres.

Ne leur parlez pas de chercher en dehors d'eux-mêmes des secours pour leur faiblesse: leur jugement, prétendent-ils, leur tient lieu de tout; ils se suffisent. Ils n'ont confiance qu'en leur propre savoir, en leurs propres lumières et s'imaginent volontiers qu'eux seuls peuvent éclairer le monde.

C'est le travail des rêveurs, des utopistes, des libres-penseurs, de tous ces hommes qui s'appuient sur eux-mêmes et qui rapportent tout à eux-mêmes, considérant les autres comme des ignorants. Dans leur fol orgueil, ils ne réussissent, le plus souvent, qu'à se garnir la tête de toiles d'araignée.

Il y a ensuite, le "travail de la fourmi". Celle-ci a évidemment du mérite. L'E-

criture-Sainte a même recommandé aux paresseux l'exemple de la fourmi.

Cependant, il y a bien des lacunes dans ce travail. Contrairement à l'araignée, elle ne tire rien de son propre fonds. Elle prend son bien où elle le trouve, c'est-à-dire un peu partout. Elle entasse, elle empile, elle emmagasine sans discernement et sans mesure. Il y a de tout dans les provisions qu'elle amasse; les choses les plus disparates se rencontrent dans son butin.

N'est-ce pas là l'image frappante de cette classe de travailleurs qui ne sont occupés qu'à se remplir la tête d'une foule de matières incohérentes, mal comprises, mal classées, mal ordonnées! C'est un pêle-mêle de connaissances sans fondement, sans liens, sans but bien déterminé. Pourvu qu'ils parviennent à se meubler la mémoire, peu importe avec quoi et peu importe comment, ils croient que tout est dit, que tout est fait.

Ce genre de travail produit des esprits superficiels qui touchent à tout sans rien approfondir, des esprits sans logique, sans discernement, sans jugement.

Le "travail de l'abeille", contrairement à celui des deux autres insectes, est plus habile, plus sage, plus noble.

L'abeille ne s'obstine pas, comme l'araignée, à vouloir tirer tout de son fonds; elle ne se borne pas, comme la fourmi, à entasser pêle-mêle tout ce qu'elle récolte, tout ce qu'elle assemble.

Plus modeste que l'une, moins avide et plus adroite que l'autre, elle va droit au meilleur et au plus parfait des choses. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas utile,

### Trois Manières de Travailler

tout ce qui est sans but. Elle examine et passe par-dessus des fleurs dont elle ne peut tirer aucun profit; elle ne s'arrête qu'à celles dont elle peut avantageusement s'assimiler la substance. Et là, elle prend le suc, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus doux, ce qu'il y a de meilleur. Elle extrait la moelle, l'élabore et, après s'en être nourrie elle-même, elle en fait une nourriture exquise pour les hommes.

Ainsi travaillent les hommes vraiment sensés, ceux qui, loyalement, cherchent la vérité pour leur propre profit et celui des autres.

N'étant pas guidés par un sot orgueil et se défiant de leur propre faiblesse, ils écoutent la voix de leurs aînés, la voix de l'expérience; ils cherchent, examinent, et

ne s'arrêtent qu'aux choses sérieuses. Dans leurs lectures, ils savent faire un choix judicieux et se gardent de toucher à ce qui pourrait les salir. Pour eux il ne s'agit pas d'amasser des connaissances quelconques, il s'agit avant tout d'acquérir les connaissances indispensables pour se guider dans la vie et pour atteindre, si possible, à la perfection.

Ainsi se forment les esprits supérieurs, les âmes d'élite, les cœurs généreux. De la science ils savent tirer le bien, non seulement pour eux-mêmes, mais pour l'humanité tout entière. Ils marchent vaillamment dans le sentier de la vérité et de la justice et savent que chaque pas que nous faisons ici-bas peut, si nous le voulons, nous rapprocher de Dieu.



# La Journée du Dimanche

Par E. Jaloux

J E m'en souviens bien, c'était un dimanche. Je n'aimais pas beaucoup ce jour-là; on me coiffait longuement et minutieusement, on m'habillait avec plus d'élégance que de coutume, et tout cela ne se passait point sans que je fusse un peu bousculé et pas mal grondé. Ensuite, nous allions à la messe, ce qui ne m'amusa pas davantage; j'avais un livre, et je devais y suivre la cérémonie. Je le revois, ce pauvre livre: il était étroit et long, avec une reliure molle, dont les coins se tordaient et dont la couleur bleue semblait râpée. Je ne savais jamais où en était le prêtre. De temps en temps, je questionnais ma mère; elle m'indiquait un passage de son doigt ganté, et je lisais, je lisais, avidement, sans aucun souci d'être en rapport avec l'office, puis, quand j'avais une grande avance, je m'arrêtais et tombais dans une méditation profonde. J'étais surtout vexé qu'on me défendit de parler et de tourner la tête quand j'entendais quelqu'un remuer derrière ma chaise.

Mais le plus terrible, le dimanche, c'était l'après-midi. Mon père avait des idées simples; il voulait que sa femme mit sa plus belle robe et que nous sortissions ensemble. Elle était tout jeune et bien jolie, et il était fier de la montrer à son bras et d'avoir l'air de dire aux gens:

—C'est moi qui suis le mari de cette délicieuse créature...

Mais elle ne prenait pas le même plaisir que lui, elle était loin de partager sur la vie toutes ses opinions,—peut-être même n'en partageait-elle aucune,—et la raison pour laquelle ces deux êtres s'étaient réunis, Dieu seul la sait!

Nous allions donc errer là où les bourgeois du dimanche se réunissent, sous les grands arbres des jardins publics et des boulevards. Je crois que cette lente pro-

menade solennelle m'ennuyait autant que ma mère. En revenant, nous entrions souvent dans un café,—toujours le même. On me donnait un "canard" et je m'amusais longuement de voir le café à la crème creuser un minuscule Maelström dans le verre de papa, quand on y tournait, très vite, une petite cuiller. Après quoi, mon père tenait à ce que l'on rendît visite à sa soeur. Elle était mariée avec un avoué et avait quatre enfants. C'était une petite femme grosse, rouge, remuante, tracassière, avec une figure large et toujours luisante, comme si on l'huilait chaque matin de peur d'en entendre grincer les articulations. Mais, hélas! on n'huilait pas de même les ressorts de son caractère, et ils en auraient eu grand besoin. Elle détestait sa belle-soeur; chaque dimanche, elle lui adressait des paroles désagréables, parce qu'elle était trop élégante, ou parce qu'elle n'avait qu'un fils, ou parce qu'elle était trop jeune, ou bien, encore, elle établissait des comparaisons fâcheuses entre mon individu et ses quatre rejetons, voyous malpropres, bruyants et grossiers, toujours ivres d'une joie de cannibales et qui me martyrisaient par leurs farces brutales et sournoises. Ma mère et moi, nous nous entendions secrètement dans la même haine et le même mépris de cette famille, que mon père adorait. Et le soir, au retour, mes parents se disputaient, maman déclarant que c'était la dernière fois qu'elle mettait les pieds chez sa belle-soeur Irma, qui n'était bonne qu'à la rabrouer, et, lui, répondant à ma mère qu'elle était d'une susceptibilité ridicule, que sa soeur était excellente et qu'il n'allait pas se fâcher avec elle pour de sottes histoires de femmes... Non, le dimanche n'était pas un jour bien gai...

## Le "Bouquet" A Prosper

Par Mistigris

### I

**A**PPAREMMENT, comme dirait Ustache, que d'aucuns désirent avoir des nouvelles de nos amis du Rang du Bord de l'Eau. Ça coûte rien d'en donner, la seule difficulté c'est qu'il n'y en a pas.

A moins que ce qui s'est passé au sujet de la fête de Prosper pourrait vous intéresser. C'est pas les chars, mais dans le Rang, c'est pas comme en ville; on n'a pas des tas de reporters pour faire des nouvelles quand il n'y en a point, ou tourner une couleuvre en serpent à sonnettes pour plaire aux gens.

Et puis, quand je dis la fête de Prosper, c'est encore une façon de parler, car elle n'a pas été bien grosse. Même qu'à un certain moment, on n'aurait pas gagé grand-chose dessus.

Il faut dire aussi que c'est un projet qui est arrivé bien drôlement Ça rappelle, ma foi! l'aventure de Lésime quand il s'était rendu à Québec pour acheter une "herseuse" et en avait rapporté un cent de saindoux et un livre de recettes de cuisine en anglais.

D'ailleurs, voici la chose sans fla-fla.

Faut vous dire que depuis le "bee" chez Laflamme, ça tiraille dans le Rang. Les gens du Haut vont d'un côté, ceux du Bas vont de l'autre.

C'est la première fois qu'on voit un "aria" pareil.

Comme de vrai, c'est encore la faute des créatures. Depuis que la femme à Tanisse

est arrivée de Fall River, il y a toujours quelque chose qui cloche. Elle passe son temps à "trigauder". Elle a pris aux Etats des manières "insécrables;" elle est toujours dans les secrets par-dessus la tête, et le pire de l'affaire, c'est que les gens du Haut se laissent mener par elle.

C'est la femme à Lésime Gauquier qui s'est chargée des intérêts du Bas. Elle est bonne pour; ça peut parler à un évêque, comme vous savez.

Avec la femme à Tanisse à un bout, la Gauquier à l'autre, et la veuve dans le milieu pour "envlimer" les choses, sans en avoir l'air, vous comprenez qu'il est difficile de penser à se réunir pour s'amuser. Il suffit qu'un "set" propose une chose pour que l'autre en propose une dépareillée.

Et dimanche dernier, ça s'est fait comme un exprès. La Gauquier s'était "excrimée" plus que jamais contre la femme à Tanisse. Son dernier mot sur le perron de l'église, elle l'avait dit pour que tout le monde l'entende:

—Une femme qui se teint la face pour aller à la messe, ç'a toujours un mauvais fond...

Vous pouvez vous imaginer si la femme à Tanisse dansait. C'était pas pour dormir une éternité de temps, cette pointe-là.



Un bon jour, M'ame Gauquier se réveilla avec une idée: fallait organiser une épluchette de blé-d'Inde et comme la der-

nière avait eu lieu, l'année dernière, dans le Haut, c'est bien manqué que cette année ce fût le tour du Bas.

Ouais! Quand le mot arriva dans le Haut, on aurait dû dire que tout le monde avait de la "ouette" dans les oreilles. Les plus dégoûtés avaient l'air de n'avoir seulement pas la moindre idée de ce que c'était du blé-d'Inde. Vous comprenez que c'était la femme à Tanisse qui se revengeait.

Aussi, quand il fallut lâcher les airs maïs et envoyer une réponse aux gens du Bas, c'est elle qui s'en chargea :

—Vous direz à M'ame Gauquier qu'on est trop distingué par icite pour s'amuser à ces "taponnages-là." C'est tout juste bon pour les gens du Grand Brûlé. Elle peut s'amuser avec ses pareilles. Nous autres, on va organiser un bouquet!

Un bouquet!!! Et pendant ce temps-là, Lésime Gauquier était si certain que ce serait une épluchette de blé-d'Inde et qu'elle aurait lieu chez lui, qu'il avait déjà "démanché" les cloisons pour donner plus "d'arse" et qu'il faisait un pontage neuf à sa cuisine.

Le projet d'un bouquet devint d'autant plus populaire que Tanisse laissa entendre, qu'avec une lettre de recommandation du membre du comté, peut-être bien qu'on pourrait faire mettre les noms et les portraits des organisateurs dans la "Presse." Ça serait d'autant plus "smart" que sa femme avait déjà sa photographie qui avait servi aux États pour l'annonce d'un remède contre le Beau Mal et que la veuve était en parlement avec les Pilules Violettes pour la sienne, par rapport aux sueurs qui la prenaient de temps en temps.

Mais ce n'est pas tout. Philémon, qui est de l'instruction, s'engageait à écrire l'adresse. Quant à Tanisse, qui s'était nommé trésorier, il connaissait un magasin à la veille de faire banqueroute et qui vendait pour "quasiment" presque rien des affaires de première classe pour bouquets, à partir de savonnettes à barbe en étain fine jusqu'à des accordéons avec trois clés sur le côté". Ou bien, si c'était pour une femme, il pouvait, pour deux piastres et quelque, avoir des pendants d'oreille à trois étages

et un "loquet" grand comme une soucoupe, même qu'on pouvait y mettre un groupe de famille.

De sorte qu'il resterait tout plein d'argent pour les provisions.



Donc, tous les gens du Haut étaient contents pour un bouquet. Il n'y avait que Lanouette qui "cheniquait," mais fallait s'y attendre. Quand il s'agit de sortir ses gros sous, il est lent comme la melasse. La difficulté, c'était pas la question d'argent; c'était que la moitié des farauds du Haut avaient leurs blondes dans le Bas et "vice versa." C'est une chose à considérer. Et le Bas était, vrai! mucre comme un porc-épic, avait rapporté Lefrançois, qui, sans faire semblant de rien, avait essayé de tirer les vers du nez à Gauquier et à Prosper. Ça regardait mal en grand.

Si la femme à Lésime avait trop parlé, la femme à Tanisse était allée trop vite en affaires, elle aussi. Elle avait insulté la moitié du canton pour se venger, et tous les "gingueux" du Haut avaient pris sa part, hein? Eh bien, les gens du Bas s'amuseraient d'"ore en avant" entre eux autres. Quand on les traite comme des péteurs d'église, ils savent s'en apercevoir. Ils ont autant de bonnes manières que le reste du Rang, peut-être bien un petit brin plus.

Bref, ça menaçait de finir en queue de chien pour le bouquet et l'épluchette, et en revirement général pour le reste, quand la veuve, après le bon Dieu sait quel "tragème", put annoncer que l'accord était fait. Le Bas perdait son épluchette, mais c'était un de ses gens qui recevrait le bouquet, c'est-à-dire Prosper, et c'est Lésime qui serait trésorier. Par contre, le Haut gagnait son idée; Philémon restait chargé de l'adresse et le joueur de violon serait choisi par Tanisse.

Quand la fête aura eu lieu, je vous en parlerai probablement.

## II

Depuis qu'on les a laissés, il y a quelque

## Le "Bouquet" à Prosper

temps, en train d'organiser le bouquet à Prosper, nos amis du Rang du Bord de l'Eau n'ont pas fait grand train, mais pas mal de besogne.

Tout le monde sait qu'on n'organise pas un bouquet comme on écrase un "pater" et un "ave".

—Moi, dit Lésime Gauquier, j'aime autant quêter pour une grand'messe qu'aller acheter les gens pour une "surprise". On rencontre du monde qui peuvent inventer le diable pour prouver qu'ils ont raison de rien donner. Ils vous boute-à-boutent des raisons que vous voudriez pas aller derrière une grange avec. Les pires refuseux, c'est les peignes. Mais ce qu'il y a de triste, c'est quelqu'un qu'a ben du coeur, mais

aux carafes, elles contiennent, chacune, un bon pot; on n'aura pas la peine d'aller les remplir à tous les cinq minutes.

Pour les lunettes, c'est à peu près ce qu'il y a de mieux entre Québec et Montréal.



La cérémonie a eu lieu hier. De cette façon, en reculant la fête de Prosper et en avançant celle de la Mi-Carême, on s'est trouvé en mesure de faire les choses bien mieux. Les jeunes avaient un fonds pour la Mi-Carême; en l'ajoutant à ce qui restait de la souscription pour Prosper, on s'est trouvé à avoir des provisions tout



### Bien qu'on le prit au lit...

pas c'te coppe! C'est surtout à cause de ceux-là que ça me force toujours les reins quand il faut que je me mette sur la route pour un bouquet.

Mais dans ce cas-ci, ça n'a pas mal marché. Grâce aux bonnes récoltes, aux bons prix et à la popularité de Prosper, la collection a rapporté assez pour offrir quelque chose de présentable: un set de carafes, un tire-bouchon et une paire de lunettes pour la femme de Prosper, le tout payé à un "pedler," après un après-midi de marchandage, quatre-vingt huit cents.

C'est un vrai bargain! Surtout si on considère que le tire-bouchon est d'un seul morceau et quasiment en argent. Quant

plein.

Parlez-moi pas d'une veillée où on est toujours sur les épines pour la boisson; qu'on n'ose pas commencer une tournée, peur de ne pas pouvoir servir toute la compagnie. Sans compter que quand il faut mesurer à la goutte, ça fait des jasements, des soupçonnages, des divisions.

Mais chez Prosper, bien qu'on le prit au lit, ça n'a pas été ça du tout. Chacun en a eu pour plus que son dallot et il n'en manquait pas qui étaient figés avant minuit.

Le vieux Toussaint, lui, il a "canté" vers onze heures. Ça vous donne une idée, car le père Toussaint a toujours passé pour un des plus solides du canton. Mais que

voulez-vous? Vieux ou jeunes, on ne peut toujours pas mettre un gallon dans une chopine.

Tout le monde en avait un peu dans le coco avant d'arriver. Ça se comprend.

Le mot avait été donné à tous les intéressés de se rendre chez Lésime Gauquier d'où on partirait pour aller faire la "grande surprise" à Prosper et à sa femme, lesquels, comme toujours, étaient prêts depuis une semaine à les recevoir.

En attendant, Lésime chez qui il y avait un petit "dépôt", passait la tasse sans cérémonie. Quand on est tout habillé, dans une chambre chauffée par un ancien "trois-ponts" de Lotbinière et qu'on prend une demi-douzaine de "riggins", rien d'étonnant à ce que ça compte comme une avance pour la soirée proprement dite.

Le premier résultat fut qu'une fois tous rendus chez Prosper, Philémon ne put d'abord parvenir à trouver l'adresse à laquelle il travaillait depuis vingt-cinq jours et vingt-cinq nuits.

C'est la veuve Rochette qui finit par la dénicher dans la boîte de la carriole.

Par quelles voies mystérieuses elle s'était rendue là, c'est ce que le Rang discute et discutera pendant bien longtemps sans être beaucoup plus avancée que la femme à Tanisse qui en est encore à se demander, depuis le soir de la Fête du Travail de 1902, pourquoi son mari voulait se chauffer avec un chapeau de castor?

Pour revenir à l'adresse, quand elle fut retrouvée, ce fut une autre histoire pour Philémon. Pas capable de la lire! Des sanglots dans la gorge et des larmes dans les yeux, puis un éloquent pressément de main à Prosper.

Mais pas capable de faire plus, pas moyen d'aller plus loin, quand même ç'aurait été pour sauver son âme... La veuve

était en furie. Mais furie ou non, il n'y avait pas à rebiffer.

Il fut décidé de donner l'adresse avec les autres paquets et de se mettre de suite aux amusements, pendant que la veuve allait faire prendre le frais à Philémon, qui revint à vue d'oeil mais resta sous l'impression d'avoir lu jusqu'à la dernière ligne l'adresse longue de douze pages.

Remarquable adresse qui paraîtra sans doute dans nos quotidiens un de ces jours et prouvera, comme tant d'autres documents de ce genre, que nous ne sommes pas une race inférieure.



Si c'est Prosper qui avait eu le cadeau, ce fut encore lui qui remporta le "cake" de la soirée. Vers la fin, quelqu'un lui ayant demandé de dire quelques mots, il l'interrompit court:

—C'est ce que j'étais pour faire et pas besoin de personne pour me "souquecer" pour savoir la bienséance. Vous m'avez donné un cadeau, je vous en remercie, mais vous auriez pu difficilement trouver quelqu'un qui le méritait mieux. Je sais pas qu'ose qu'il y a dans l'adresse, mais faudrait qu'il y en eut bien gros de bon pour que ça fût trop. Après tout, bonguenne! c'est toujours Prosper ici, Prosper là, nuit et jour, et vous auriez emporté tout un magasin de vaisselle et de cristal que ç'aurait pas été d'excès. Je vous remercie sans remarques. Seulement, il y en a qui croient rester ici à boire tant qu'il y en aura une goutte. Ça aime mieux se rendre malades que de nous laisser quelque chose pour... notre trouble. Eh bien, je vas tout serrer!"

Ce qui fut fait.



# Un Billet Difficile A Placer

SIX heures et demie du soir.

M. Robert, un gentleman de vingt-huit ans, achève de se mettre en habit quand son domestique lui remet une enveloppe pneumatique.

Robert, (après avoir décacheté l'enveloppe),—Tiens! un billet de théâtre? Qui m'envoie cela? Marc Dandry. Voyons son mot... (Lisant.) "Mon cher Robert, je t'adresse ce coupon pour le Théâtre du Grand Drame populaire. Je les tiens de l'auteur qui est un de mes amis. Je croyais pouvoir en profiter; mais une affaire imprévue m'en empêche. Il y a deux places. Tu pourras emmener quelqu'un. Amuse-toi bien". (Haut.) Il est gentil, Marc, très gentil, d'avoir pensé à moi... Justement, on joue "La Nymphé des Etangs..." une pièce en cinq actes et en vers... Je n'aurais pas déboursé cinq centimes pour aller la voir... Mais avec un billet de faveur!... Seulement, qui vais-je emmener?... Ah! Jean?... Il viendra, lui.

(Trois quarts d'heure après, Robert, qui a frété un fiacre, arrive chez Jean.)

Robert.—Tu es libre, ce soir?... Je t'emmène.

Jean.—Impossible, Robert, impossible.

Robert.—Je t'emmène au théâtre..

Jean.—Boum!

Robert.—Voir "La Nymphé des Etangs."

Jean.—"La Nymphé?" Oui... on dit que c'est bien... Mais reboum! Impossible... Je dîne en famille...

Robert.—Donne un coup de téléphone... Dis que tu es malade... que le médecin sort d'ici... qu'on t'a posé cinquante ventouses entre les omoplates...

Jean.—C'est la fête de papa... Si je n'y assistais pas, il serait capable de me couper les vivres, pendant trois mois... Me nourriras-tu pendant ce temps-là?

Robert.—Qui vais-je emmener?

Jean.—Ernest... Il ne fait jamais rien, lui, le soir.

Robert.—Tu as raison.

(Robert remonte en voiture. Arrivée chez Ernest.)

Robert, (au domestique qui vient lui ouvrir).—M. Ernest est là?

Le domestique.—Comment! Monsieur ne sait pas que, depuis deux jours, M. Ernest est absent?

Robert.—Où est-il?

Le domestique.—En Touraine... auprès d'un de ses oncles qui est très malade...

Robert.—Il est malin, son oncle... Il n'aurait pas pu attendre...

Le domestique.—Il est probable que si on lui avait demandé son avis...

Sans plus discuter Robert remonte en fiacre.

(Arrivée chez Charles, un autre ami, qui est dans la salle à manger.)

Robert.—Comment! tu dînes déjà?

Charles.—Déjà?... Mais il est une pièce de huit heures moins un quart... Je suis allé aux courses... et j'ai faim...

Robert.—Fais mettre un autre couvert... Je dîne avec toi...

Charles.—Avec plaisir, mon coco... avec plaisir... Il y a justement des filets de sole... Je te les recommande...

Robert.—Ah! nous n'avons pas le temps de déguster les mets... Ce soir, on est pressé...

Charles.—Tu vas te battre?...

Robert.—Non... Je t'emmène au théâtre... Et il faut que nous y soyons à huit heures et quart...

Charles.—Au théâtre?... C'est une idée... Je me demandais justement ce que j'allais faire... Et dans quel endroit nos gracieuses personnes s'assoieront-elles?

Robert.—Au théâtre du Grand Drame populaire.

Charles, (faisant une légère grimace).—Sévère, l'endroit!... Qu'est-ce qu'on joue?

Robert.—"La Nymphé des Etangs," une pièce en cinq actes et en vers!

Charles.—Qu'est-ce que tu chantes? Une pièce en cinq actes... et en vers! Tu veux que j'ailles voir ça!... Ecoute, Robert, je



Jean.—C'est la fête de papa...

t'aime bien... Demande-moi de l'argent... Dis-moi de prendre un dirigeable et de tenter de battre le record de Paris à Berlin... Fais-moi monter à pied la Tour Eiffel... Mais ne me demande pas d'écouter cinq actes, en vers...

Robert.—Pour me faire plaisir?...

Charles.—Mais, malheureux, songe donc à ce qui se passerait si je n'avais pas la force de résister à ta folle proposition? Depuis le lycée, je n'ai jamais voulu entendre un seul vers... c'est la faute à Racine... C'est la faute à Corneille... Si j'en entendais trois mille, ce soir, on serait obligé de faire venir tous les médecins du théâtre pour me ranimer...

Robert.—Charles, si tu ne viens pas, je t'en voudrai toute ma vie.

Charles.—Je préfère encore cela au risque d'une catastrophe.

Furieux, Robert remonte encore en voiture.

(Arrivée chez un autre ami, M. Maxime, que Robert n'a pas vu depuis un certain temps.)

Robert, (à la concierge).— M. Maxime habite toujours ici?

La concierge, (souriant).—Non... monsieur... M. Maxime a déménagé depuis trois mois... Il habite Maisons-Laffite...

Robert, (remontant en voiture).— Qui prendre? Ah! il y a Bernardin... c'est un

pillier de cercle... une de ces relations dont on ne se vante pas auprès du tsar, - mais enfin!...

Il arrive à un cercle des boulevards.

Robert, (à un valet de pied).—M. Bernardin? Il doit dîner en ce moment?

Le valet de pied, (avec une politesse exquise).—M. Bernardin?... Hélas! il ne dînera plus ici.

Robert.—On l'a expulsé du cercle?

Le valet de pied.—Peut-être, à tout prendre, eût-il préféré une expulsion à ce qui lui est arrivé...

Robert.—Enfin, où est-il?

Le valet de pied.—Nous avons eu le regret de l'enterrer ce matin.

II

Héroïque, Robert s'est juré qu'il irait au théâtre tout seul, mais qu'il irait.

Il arrive au contrôle et présente son billet.



Le contrôleur.—Monsieur est seul?

Le contrôleur, (prenant le coupon).— Monsieur est seul?

### Un Billet Difficile à Placer

Robert, (à part).—Cet homme à habit et cravate blanche a l'air de se moquer de moi... On dirait qu'il se doute de tous mes efforts et de leur vanité... Ne lui laissons pas croire que, dans une ville comme Paris, je n'ai pas pu, moi, trouver quelqu'un pour m'accompagner... (Haut) Non, monsieur, je ne suis pas seul... On va venir...

Le contrôleur.—C'est ennuyeux!... Vous

faudrait en placer jusqu'à minuit...

Robert.—C'est un peu fort! En voilà une façon de recevoir les gens...

Mais, tout à coup, il se calme, il pousse un cri de joie.

Il vient d'apercevoir Charles, qui entre sous le vestibule du théâtre, donnant le bras à une jeune et jolie personne que Robert reconnaît pour la soeur de Charles.

Robert, (se précipitant).—Ah! vous...



Robert.—Ah! vous... vous!

auriez dû dire à la personne qui doit vous rejoindre, de vous accompagner.

Robert.—Elle n'était pas libre... Elle avait quelqu'un de malade chez elle...

Le contrôleur.—Et elle profite de ce moment-là pour aller au théâtre?

Robert.—Dites donc!... Je ne suis pas venu ici pour m'entendre faire la leçon...

Le contrôleur.—Mais enfin, monsieur, si toutes les personnes qui ont des billets de faveur agissaient comme vous, il n'y aurait plus moyen d'exercer notre métier... Il

vous!...

Charles.—Nous-mêmes...

Robert.—Mais comment se fait-il?

Charles.—C'est bien simple... Après ton départ (Designant sa soeur.) Valentine est venue chez moi... Je lui ai dit la scène qui venait de se passer... Notre grande brouille...

Robert, (avec un sourire).—Ça ne compte pas...

Charles.—En effet, ce qui compte, c'est le désir manifesté par Valentine... Elle ne

va pas souvent au théâtre... On ne les gêne pas maintenant les jeunes filles à ce point de vue... Les auteurs ont l'air de ne plus croire qu'il existe encore des jeunes filles en France...

Robert.— Heureusement, "La Nymphé des Etangs" est une pièce que mademoiselle peut voir...

Charles.—C'est pourquoi j'ai consenti à l'emmener... Mais je l'ai prévenue... Je lui ai dit: "Valentine... je suis décidé à ne plus entendre un vers pendant toute mon existence qui, j'espère, sera longue... Au lever du rideau, je m'endormirai... Ne me réveille que pendant les entr'actes..."

Robert.—Et Mlle Valentine a consenti?

Charles.— Puisqu'elle restera éveillée, que lui importe que je dorme?

Robert.—Eh bien! entrez dans le théâtre... Je vous rejoins dans deux minutes...

Charles et miss Valentine se rendent au désir exprimé par Robert.

Celui-ci revient vers le contrôleur.

Robert, (avec un petit air narquois).— Vous avez vu, monsieur le contrôleur, que je ne suis plus seul?

Le contrôleur, (avec un petit air narquois, lui aussi).—En effet, monsieur.

Robert.—Je vais prendre un fauteuil de supplément à la location... Si vous voulez bien me donner les deux autres?

Le contrôleur.—Hélas! impossible, monsieur.

Robert.—Hein?

Le contrôleur.—Tous mes regrets... Mais, je vous le répète, impossible.

Robert.—Assez plaisanté! Tout à l'heure vous faisiez des difficultés parce qu'il manquait une personne... Il y en a une de trop, maintenant... Et vous n'êtes pas encore satisfait?

Le contrôleur.—Veuillez prendre la peine de regarder votre coupon... et de lire la date... Nous sommes le 25?...

Robert, (lisant).—Et il n'est valable que le 26!!!

Le contrôleur.—Si vous voulez passer au bureau?

Robert.—Il le faut bien, à présent que j'ai deux invités... Tonnerre!... Il y a des billets difficiles à placer... Et quand ils le sont, ils coûtent cher.

## A JESU CRUCIFICADO

Ce qui fait, ô mon Dieu, que mon âme s'élançe  
Ardemment jusqu'à toi... sans cesse... chaque jour...  
Non, j'ose l'affirmer, ce n'est pas l'espérance  
De l'éternel bonheur promis à notre amour.

Ce qui fait que je crains d'oublier ta défense,  
D'errer sur mon sentier en un fatal détour,  
De commettre envers toi la plus légère offense,  
Ce n'est point la frayeur de l'inferral séjour.

Non, non, c'est de te voir, l'oeil mourant, le front blême,  
Attaché sur ta croix, buvant le fiel amer,  
Le corps ensanglanté, transpercé par le fer.

Oh! mortelle agonie! Oh! dévouement suprême!  
Je te craindrais, mon Dieu, sans la peur de l'enfer,  
Et sans ton paradis, je t'aimerais de même.

Xavier MARMIER.

# Le Tabac

**V**OICI un pied de tabac qui est une aussi belle plante qu'on en puisse voir; elle s'élève à six pieds de hauteur, et, du sein de larges feuilles d'un beau vert, fait sortir des bouquets de fleurs roses, d'une forme gracieuse et élé-

Pendant longtemps, le tabac a fleuri, solitaire et ignoré dans quelques coins de l'Amérique. Les sauvages, auxquels nous avons donné de l'eau-de-vie, nous ont donné, en échange, le tabac, dont la fumée les enivrait dans les grandes circonstances. C'est par cet aimable échange de poison qu'ont commencé les relations entre les deux mondes.

Les premiers qui jugèrent devoir se mettre la poudre du tabac dans le nez furent bafoués d'abord, puis un peu persécutés. Jacques Ier, roi d'Angleterre, fit, contre ceux qui prenaient du tabac, un livre appelé "Mitso-carnos". Peu d'années après, le pape Urbain VIII excommunia les personnes qui prenaient du tabac dans les églises. L'impératrice Elisabeth crut devoir ajouter à la peine de l'excommunication contre ceux qui, pendant l'office divin, se bourraient le nez de cette poudre noire: elle autorisa les bedeaux à confisquer les tabatières à leur profit. Amurat IV défendit l'usage du tabac sous peine d'avoir le nez coupé.

Une plante utile n'eût pas résisté à de pareilles attaques.

Si, avant cette invention, un homme s'était trouvé, qui eut dit:

—Cherchons un moyen de faire entrer, dans les coffres de l'Etat, un impôt volontaire de plusieurs millions par an; il s'agit de vendre aux gens quelque chose dont tout le monde se serve, quelque chose dont on ne puisse se passer. Il y a, en Amérique, une plante essentiellement vénéneuse; si vous exprimez de son feuillage une huile empyreumatique, une seule goutte fait

périr un animal dans d'horribles convulsions. Offrons cette plante en vente, hachée en morceaux ou réduite en poudre; nous la vendrons très cher; nous dirons aux gens de se fourrer la poudre dans le nez.

—Vous les y forcerez par une loi?

—Nullement; je vous ai parlé d'un impôt volontaire. Pour celui qui sera haché, nous leur dirons d'en respirer et d'en avaler un peu la fumée.

—Mais ils mourront?

—Non, ils seront un peu pâles; ils auront des maux d'estomac, des vertiges, quelquefois des coliques et des vomissements de sang, quelques douleurs de poitrine, voilà tout. D'ailleurs, voyez-vous, on a dit: "L'habitude est une seconde nature"; on n'a pas dit assez: "L'homme est comme ce couteau auquel on avait changé successivement trois fois la lame et deux fois le manche; il n'y a plus, pour l'homme, de nature: il n'y a que des habitudes." Les gens, d'ailleurs, feront comme Mithridate, roi de Pont, qui s'était habitué à prendre du poison.

"La première fois qu'on fumera du tabac, on aura des maux de coeur, des nausées, des vertiges, des coliques, des sueurs froides; mais cela diminuera un peu, et, avec le temps, on s'y accoutumera au point de ne plus éprouver ces accidents que de temps à autre, et seulement quand on fumera de mauvais tabac, ou du tabac trop fort, ou quand on sera mal disposé, ou dans cinq ou six autres cas.

"Ceux qui le prendront en poudre étourneront, sentiront un peu mauvais, perdront l'odorat, et établiront dans leur nez une sorte de vésicatoire perpétuel."

—Ah çà! cela sent donc bien bon?

—Non, au contraire, cela sent très mauvais. Je dis donc que nous vendrons cela très cher, que nous nous en réserverons le monopole.

LE TABAC



PREMIER ESSAI

## Le Tabac

—Mon bon ami, aurait-on dit à l'homme assez insensé pour tenir un pareil langage, personne ne vous disputera le privilège de vendre une denrée qui n'aura pas d'acheteurs. Il y aurait de meilleures chances d'ouvrir une boutique et d'écrire dessus :

**Ici on vend des coups de pied**

“ Ou :

**Un Tel vend des coups de bâton en gros  
en détail.**

“ Vous trouveriez plus de consommateurs que pour votre herbe vénéneuse.”



Eh bien ! c'est le second interlocuteur qui aurait eu tort ; la spéculation du tabac a parfaitement réussi. Les rois de France n'ont pas fait de satires contre le tabac ; ils n'ont pas confisqué les tabatières. Loin de là ; ils ont vendu du tabac, ils ont établi un impôt sur les nez, et ils ont donné des tabatières aux poètes avec leur portrait dessus et des diamants alentour. Ce petit commerce leur rapporte je ne sais combien de millions chaque année.

Fagon, médecin de Louis XIV, devait soutenir une thèse contre le tabac dans les écoles ; malade, il se fit remplacer par un confrère qui lut la thèse—tout en prisant énormément.

Le poète Santeuil est mort presque subitement après avoir bu un verre de vin dans lequel on avait mis du tabac.

La pomme de terre a eu bien plus de peine à s'établir que le tabac, et a encore des adversaires.

—Mon bon ami, me direz-vous ici, vous êtes un étrange prédicateur ! Je gage presque que vous avez fumé aujourd'hui dans cette longue pipe en cerisier, ornée d'un si gros bouquin d'ambre, qui est si orgueilleusement accrochée au mur de votre cabinet.

—Je dois l'avouer, je fume, mon ami ; j'ai pris cette habitude avec les pêcheurs et les marins, et aussi pour une raison. Il m'arrivait fréquemment, autrefois, de me trouver avec des gens qui m'ennuyaient ; je voulais bien être là pendant qu'ils parlaient, mais je ne voulais pas leur parler ; je n'avais absolument rien à leur dire ; je trouvais commode et poli de les faire fumer et de fumer ; ils parlaient moins et je ne parlais pas du tout. Du reste, mon ami, je fume quelquefois ; je suis aussi quelquefois des mois entiers sans décrocher ma pipe ; je ne fume pas dans mon jardin ; je ne veux pas mêler l'odeur du tabac aux parfums de mes fleurs.

## LA MORT DU CHRIST

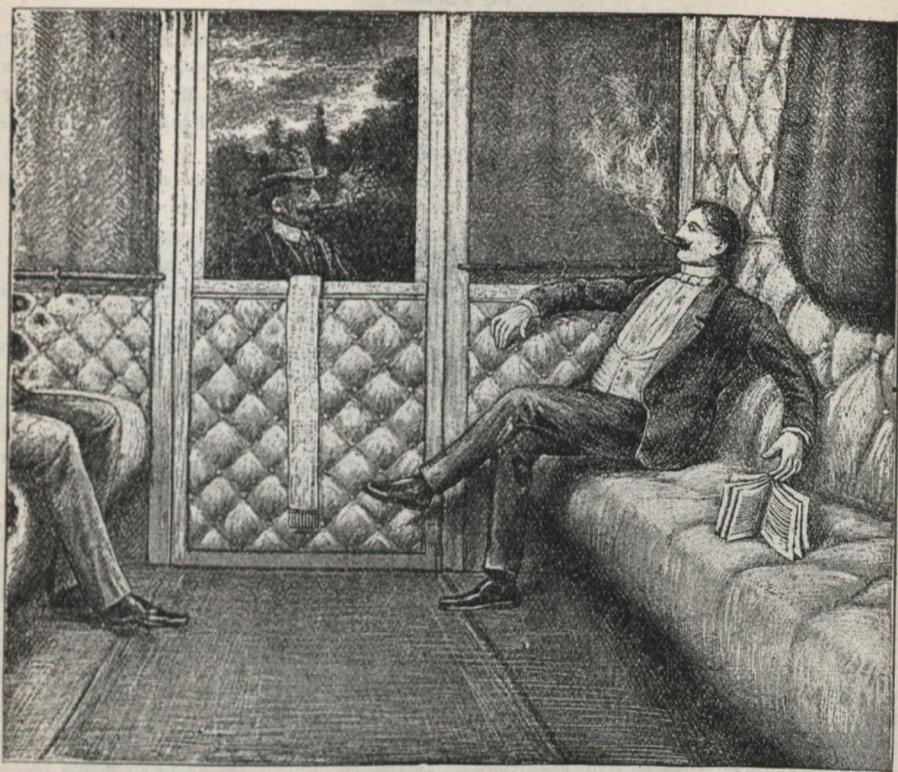
Lorsque Jésus souffrait pour tout le genre humain,  
La Mort, en l'abordant au fort de son supplice,  
Parut toute interdite et retira sa main  
N'osant pas sur son Maître exercer son office.

Mais le Christ, en baissant la tête sur son sein  
Fit signe à la terrible et sourde exécutrice,  
Que, sans avoir égard au droit du souverain,  
Elle acheva sans peur le sanglant sacrifice.

L'implacable obéit, et ce coup sans pareil  
Fit trembler la nature et pâlir le soleil,  
Comme si de sa fin le monde eût été proche.

Tout gémit, tout frémit sur la terre et dans l'air :  
Et le pêcheur fut seul qui prit un cœur de roche,  
Quand les roches semblaient en avoir un de chair !

MOLIERE.



Science Populaire

## Miroirs Et Apparitions

Par D. Bellet

C E titre pourrait laisser supposer au premier abord qu'il s'agit ici de prestidigitation, et non point de ces expériences de physique, de chimie, faciles il est vrai, mais sérieuses et instructives, que nous poussons nos lecteurs à exécuter, pour qu'ils arrivent à saisir, sans peine prendre, les principes les plus exacts des sciences. Et le fait est que, récemment, M. St-J. de l'Escap a mis à contribution des miroirs, en appliquant les principes de l'optique, pour apprendre à faire apparaître aux yeux de spectateurs étonnés, un buste qui, quoique bien vivant, semble flotter dans l'espace sans le moindre corps.

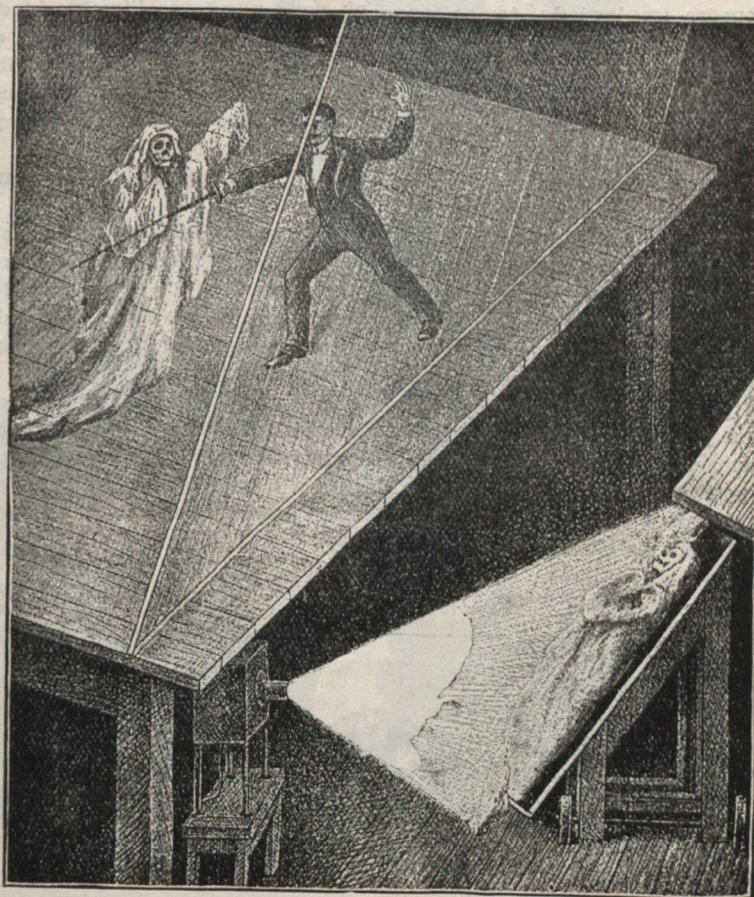
Mais cela ne veut pas dire que, tout en demeurant sur le terrain de la science, amusante il est vrai, se présentant sans l'aspect grave des leçons proprement dites et des cours savants, on ne puisse se livrer à des expériences d'optique où l'emploi de miroirs donnera lieu à des sortes d'apparitions; le physicien habitué au langage scientifique sera peut-être indigné que nous n'employions pas la désignation absolument exacte d'image virtuelle. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est de comprendre les choses, on saisira ensuite bien facilement les mots; le langage scientifique, très précis, il est vrai, étant surtout nécessaire quand on veut savoir plus.

## Miroirs et Apparitions

Ce que je souhaite seulement, c'est de vous faire saisir quelques-uns de ces phénomènes curieux qui nous révèlent les grandes lois du monde physique, et de vous amener ensuite à désirer approfondir ces merveilles, qui nous sont rendues accessibles par la connaissance des sciences diverses.

Asseyez-vous, le soir, dans un compartiment de chemin de fer, près de la portière et par suite de la vitre qui garnit cette portière; si le compartiment est vivement éclairé et que, par contre, la nuit soit bien sombre au dehors, vous allez assister à cette formation d'images virtuelles que nous avons appelée apparitions. Sous une forme et avec une disposition un peu plus compliquée, c'est ce que Robert Houdin a mon-

tré longtemps sous le nom de spectres. En effet, la vitre de la portière fait miroir au sens où nous l'entendons couramment, c'est-à-dire que les choses, les personnes qui se trouvent dans le wagon, ou plus exactement les rayons lumineux émanant de ces corps, se réfléchissent sur la surface de ce miroir qui constitue la vitre. Et pourtant celle-ci n'est pas comme une glace, elle ne perd pas sa transparence, si bien que le plus souvent vous pouvez voir simultanément, sur cette vitre, et l'image virtuelle de ce qui se trouve dans le wagon et aussi ce qui existe réellement dans la campagne, le long de la voie ferrée. Et c'est ainsi que l'image virtuelle, non réelle par exemple, d'une personne assise dans le wagon, va se mélanger avec l'i-



mage bel et bien existante, d'une maison aperçue dans la nuit. Cette personne donnera l'illusion d'une apparition transparente, d'un fantôme, d'un spectre, comme vous voudrez l'appeler, n'ayant aucune consistance, puisqu'on voit au travers de son corps, et se présentant comme suspendue dans l'espace devant la façade d'une maison.

Par la force de l'habitude, aujourd'hui que les voyages de nuit en chemin de fer sont si courants, vous ne faites pas attention à ce phénomène, et pourtant il peut servir à illustrer un cours de physique, au moins une partie de ce qu'on aura à vous apprendre sur l'optique et les miroirs plans. Et ce qui prouve que la chose est digne d'attirer votre attention, qu'elle est vraiment curieuse, c'est que ce principe a été et est encore employé de temps en temps sur la scène pour simuler des apparitions. On s'arrange du reste de façon que le phénomène soit plus frappant, en machinant tout le théâtre. Sur le devant de la scène, on installe une grande glace sans tain, c'est-à-dire transparente, analogue à celles qui garnissent les devantures des magasins. On la place de manière qu'elle soit inclinée à 45 degrés. En avant et au pied de la scène, on a disposé une sorte de grande boîte complètement masquée aux yeux des spectateurs, et qui s'ouvre au contraire, du côté de la scène. L'intérieur de cette boîte est très puissamment éclairé, et on y introduit une personne vêtue de blanc, qui va faire dans la glace sans tain exactement l'effet de ces personnes qui se trouvaient tout à l'heure dans votre compartiment de chemin de fer.

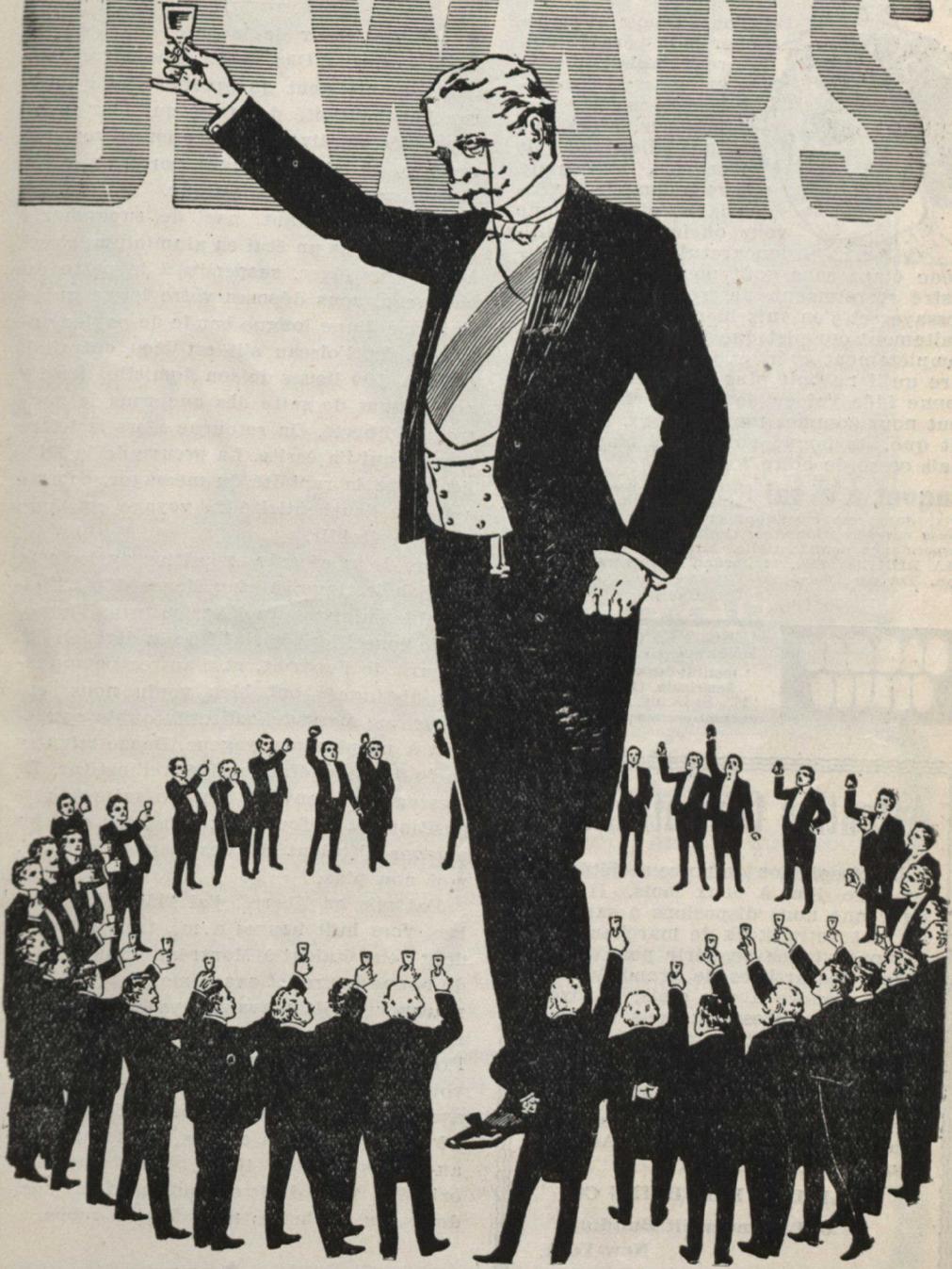
Cette fois, la chose est réellement préparée. Non seulement la scène, en arrière de la glace, est noire à souhait, pour faciliter l'apparition de l'image virtuelle, mais encore on fait arriver sur cette scène, et toujours en arrière de la glace, un second personnage, qui va, par exemple, avoir pour mission fictive de se battre avec le fantôme: ses mouvements et ceux de la personne dont l'image virtuelle se réfléchit sont minutieusement combinés, de façon qu'ils jouent ensemble une véritable scène. Mais le personnage que vous voyez directement et réellement, peut donner de grands coups de sabre à travers l'endroit où votre oeil croit voir la seconde image, son sabre semblera traverser un corps sans consistance, impalpable, une apparition sans réalité tangible. Et le fait est que là où vous apercevez l'image du spectre, il n'y a rien de réel, votre oeil est frappé uniquement par des rayons réfléchis, qui lui donnent l'impression d'un corps se trouvant derrière la glace, symétriquement à la personne, bien réellement existante, qui elle, est dans la boîte dont nous avons parlé.

Encore une fois, le phénomène optique, on peut dire l'illusion d'optique, qui se produisait tout à l'heure dans le véhicule de chemin de fer était analogue; il était aussi remarquable, de façon absolue. Mais il était peu frappant pour vous, parce que vous voyiez directement les personnes dont l'image réfléchie semblait se promener en dehors du train dans la campagne, et aussi qu'il n'y avait pas une mise en scène combinée pour augmenter votre étonnement.



Père (anciennement de l'hygiène) Choses Canadiennes

# DEWAR'S



## Pere Gueri de l'Ivrognerie

Sauve son père de la fin des ivrognes. Echantillon gratuit de Prescription sans goût "Samarina" arrête sa passion de boire et commence une guérison complète.



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le dés-honneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le "Samarina". J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède étant sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidée à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whisky. Quelle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que, de bonne volonté, il n'aurait jamais cessé de boire."

**Paquet a essai** et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, dans une enveloppe ordinaire cachetée, envoyés sur réception d'un timbre de 2 centins. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 14 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Can.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties  
**Institut Dentaire Franco-Américain**, (Incorp-é)  
162, St-Denis, Montréal.

## Attention Compatriotes !

La dissolution de notre société doit se faire d'ici à deux mois. Il faut donc que nous disposions à sacrifice de tout notre stock de marchandises. Si vous voulez acquérir pour vous-même des articles de grande valeur ou en vendre à vos amis, envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons immédiatement un catalogue illustré dans lequel vous trouverez tous les renseignements. Pour le mal que vous vous serez donné, vous recevrez, en récompense, absolument gratis, un article en plus. Adressez-vous immédiatement à

**COLUMBIA IMPORTING CO**

601, Vanderbilt Building,  
New-York.

## Choses Canadiennes

### PIGEONS VOYAGEURS

**L**E Régisseur de la basse-cour de la Trappe d'Oka écrit: Des correspondants manifestent quelquefois des doutes sur l'authenticité des faits qui leur sont rapportés relativement aux longs voyages exécutés et aux messages portés par le pigeon voyageur domestique.

Il n'y a pourtant pas de supercherie possible. Dans un étui en aluminium, c'est-à-dire très léger, suspendu à la patte du voyageur, vous déposez votre lettre qui a la forme d'une longue bande de papier enroulée. Et l'oiseau s'il est bien entraîné, fut-il à 100 lieues de son domicile, ira l'y porter tout de suite dès que vous le mettez en liberté. On retourne alors la lettre à celui qui l'a écrite. La preuve de la fidélité et de la rapidité du messenger, comme celle de l'authenticité du voyage est donc facile à établir.

Lors de la récente exposition agricole de Ste-Scholastique, à cinq lieues d'ici, l'honorable ministre de l'Agriculture, l'honorable conseiller législatif de la division, M. le curé de l'endroit, et d'autres personnages distingués ont bien voulu nous envoyer un message collectif, qu'ils confièrent à un pigeon voyageur. Douze minutes après l'oiseau était arrivé à l'institut. Le message fut renvoyé tout de suite à l'exposition, et la foule put constater que les pigeons n'étaient pas des blagueurs, et... moi non plus.

J'ai mis en liberté, j'ai "lâché" à Québec, vers huit heures a.m., trois pigeons, dont deux étaient à Montréal le même jour de bonne heure, et avant moi... Il faut remarquer qu'ils n'avaient pas, comme votre serviteur, pris un billet de passage sur l'Intercolonial... Ils étaient venus par une voie plus courte, et plus directe. En effet, avant de partir, les pigeons s'orientent, en décrivant quelques cercles, haut dans l'air au-dessus de nos têtes; puis, une fois orientés, vont droit au but, sauf les accidents, ou les haltes pour fins de repos.